



HANS ULRICH OBRIST

IL N'Y A PLUS D'INTERIEUR OU D'EXTERIEUR : LE SPECTATEUR SE RETROUVE IMMERGE.

Entretien avec Michael von Graffenried effectué dans les bureaux de la Serpentine Gallery, Kensington Court, Londres, le 15 mars 2010.

Hans-Ulrich Obrist: Merci pour ton mail. J'aime la photo que tu as faite de moi. C'est une vue panoramique...

Michael von Graffenried: Oui, me voilà coincé avec ça maintenant.

Avec cet appareil photo, tu veux dire? C'est le seul que tu utilises?

Oui, presque toujours. Je ne sais pas quand ça s'arrêtera. Je suis toujours dans ma période panoramique.

Je vais enregistrer notre conversation sur vidéo. Regarde, c'est terrible, l'objectif de ma caméra est sale. J'ai besoin d'un liquide, non? Que dois-je faire?

Si tu as un mouchoir en papier, je peux m'en occuper. Tu dois nettoyer en faisant des cercles, comme ceci. Mais pour l'interview, tu n'as pas besoin de l'image, si? C'est plus utile d'avoir l'enregistrement sonore de notre conversation, ne penses-tu pas?

(regarde l'objectif nettoyé). **Ah, merci.**

Revenons à tes tout débuts. As-tu vécu une épiphanie, te souviens-tu d'un moment décisif qui t'a décidé à te mettre à la photographie? Quand tout cela a-t-il commencé?

Il y a un moment dont je me souviens clairement. J'étais à Amsterdam, en tout cas quelque part aux Pays-Bas. J'avais

un appareil Kodak très bon marché et j'ai pris une photo en contre-plongée d'un type avec de gros sabots de bois, typiques de la Hollande. Mais le début de l'appareil panoramique, c'était en 1991. J'avais été invité en Algérie pour une exposition dans le cadre du 150^e anniversaire de la Confédération helvétique. Je suis allé au marché, et j'ai découvert que personne ne voulait être pris en photo. Tout le monde se cachait en voyant mon appareil. Je me souviens d'un type auquel j'ai acheté des légumes. On a discuté un moment, de son travail, d'où je venais. À la fin de notre discussion, je lui ai demandé si je pouvais le prendre en photo, et il a refusé. J'étais très déçu. J'ai demandé à mes amis algériens pourquoi personne ne voulait être pris en photo. Et ils m'ont dit: ne demande pas.

Fais-le, c'est tout.

Oui, fais-le, ne demande pas. J'ai dit non, je ne peux pas, je dois avoir leur accord. Et mes amis m'ont dit: si tu nous demandes, on doit décider et on n'a pas envie de décider. Alors prends la photo. J'avais donc deux possibilités: repartir définitivement, sans rien, ou commencer à tricher. J'ai découvert ce très vieil appareil. Manuel, sans réglage, mais avec lequel on peut prendre des photos sans regarder par le viseur, en appuyant simplement sur le déclencheur. L'appareil est sur le ventre, et personne ne se rend compte de rien.

Ce qui fait que dans un sens, ton corps devient l'appareil.

Oui, il faut bouger, se déplacer constamment pour chercher la bonne position. Le truc, c'est qu'il faut être tout près des gens, pour rentrer dans la situation. Donc, j'ai appris à

suis témoin d'une tendresse entre eux
Il y a de l'amour dans le parler.

faire ça. Et puis la guerre civile a éclaté et ils ont commencé à s'en prendre aux étrangers. J'ai découvert que j'avais trois atouts: j'avais l'air d'un Algérien, les amis que je m'étais fait avant la guerre, et cet appareil. Alors j'ai décidé de continuer à prendre des photos en Algérie. Quand le conflit a pris fin, cet appareil s'est révélé très utile dans les pays occidentaux. Aujourd'hui, tout le monde est très conscient de sa propre image et se met en scène dès qu'il voit un appareil photo. Cet appareil est donc très bien. Il me permet de prendre des images réalistes, de situations réelles.

Quand tu es venu la dernière fois, je n'ai même pas remarqué que tu me prenais en photo.

Oui. Aujourd'hui, le seul moyen de prendre des photos de la réalité, c'est de les voler.

Et donc, depuis, tu n'as plus lâché cet appareil ?

Voilà. Je m'en suis d'abord servi pendant huit ans dans un pays où personne ne voulait être pris en photo. J'étais très mal à l'aise par rapport à ça, je me sentais sale, honteux. Mais j'étais le seul encore sur place, je devais continuer à faire des photos. En 1998, j'ai publié le livre *Guerre sans images*. Il est tombé dans les mains de Fatiha Boudiaf, la veuve du président assassiné Mohamed Boudiaf. Elle a entendu parler de l'exposition à Paris et a dit qu'elle voulait voir ces images exposées dans son pays. Tout le monde a pensé qu'elle était folle, mais ça a marché. Pour moi, ça a été comme de ramener les images que j'avais volées. Et non seulement les gens m'ont pardonné, mais ils ont en plus commencé à parler. La photographie ne suffisait plus – les mots étaient nécessaires. Alors je suis retourné en Algérie avec un réalisateur algérien qui vit en Suisse, Mohammed Soudani, et nous avons filmé les gens pendant qu'ils regardaient les images et racontaient ces dix années d'horreur, les 300 000 morts et le commencement de l'islamisme. A l'époque, il m'a semblé que l'Algérie était comme un laboratoire, un lieu où des choses se passaient qui nous concerneraient tous, plus tard. Et c'est ce qui est arrivé, avec le 11 septembre.

On peut donc dire que j'ai fait quelque chose que je n'aurais pas dû faire, mais au final, les Algériens ont vu que j'avais vécu ces choses avec eux. Le livre en était la preuve. Ils ne se faisaient pas confiance entre eux, mais à moi, qui venais de loin, ils ont pensé qu'ils pouvaient parler. C'est la force du film.

Avec ton appareil, tu es, en fait, allé là où plus personne ne se rendait pour faire des photos. Tu étais le seul à continuer de photographier.

Le seul étranger, oui. Les photographes algériens ont continué leur travail, mais les étrangers ont cessé de se rendre en Algérie. Des journalistes, des poètes, des écrivains, des metteurs en scène ont été tués. Entre 1993 et 1994, pas moins de 90 journalistes ont trouvé la mort. Je suis resté. Je n'étais jamais seul dans les rues, j'étais toujours accompagné d'un ami. C'était comme en Allemagne de l'Est, tu ne pouvais faire confiance à personne. Dans la rue, je gardais le silence, sans quoi j'aurais été démasqué. Mais de toute façon, personne ne parlait, alors mon silence n'éveillait pas les soupçons.

C'est intéressant, notamment quand on pense à la photographie de portrait. Des conversations se tiennent-elles durant ces prises de vue? Henri Cartier-Bresson m'a raconté que parfois, pendant qu'il prenait des photos, la personne photographiée n'arrêtait pas de parler. Bonnard, lui, ne pipait mot. Évidemment, quand on filme, les gens parlent; mais on ne peut pas photographier et tenir une conversation en même temps, si?

L'ALGERIE ETAIT
COMME UN
LABORATOIRE,
OU DES CHOSES
SE PASSAIENT
QUI NOUS
CONCERNERAIENT
TOUS PLUS TARD

Non, ce n'est pas possible. Si tu parles, tu ne peux pas prendre de photos. C'est bien d'être accompagné de quelqu'un qui parle, les gens vont arrêter de faire attention à toi. Donc, si tu veux, le lien avec Cartier-Bresson, c'est qu'il était très discret et voulait faire des photos sans que les gens s'en rendent compte. Mais mon appareil est le plus discret que l'on puisse imaginer. Il n'est pas caché, les gens peuvent le voir, mais ils pensent qu'il est juste là, en repos, pendu à mon cou.

En 1991, ta carrière était déjà bien entamée. C'est beaucoup plus tôt que tu as commencé à prendre des photos. J' imagine que tout a commencé en Suisse. Nous y avons grandi, nous sommes tous les deux suisses. Paul Nizon a écrit ce petit livre, *Discours à l'étroit*, dans lequel, pour résumer, il évoque cette idée de l'exil, de ces nombreux artistes, de Giacometti à lui-même, qui partent en exil. C'était comment de grandir en Suisse, pour toi ? Tu as pris tes premières photos vers l'âge de quinze, seize ans. Qu'est-ce qui t'a amené à la photographie ? Qu'est-ce qui comptait ? La Suisse a une longue histoire dans la photographie. À Zurich, nous avons la célèbre Schule für Gestaltung, où Hans Finsler fut le professeur, notamment, de Werner Bischof et de René Burri... Appartiens-tu à cette lignée de photographes ? J'aimerais en savoir plus sur tes débuts.

Tout a commencé avec René Gardi, qui était un ethnologue et un écrivain bernois. Il a notamment dit que si on n'était pas parti à la découverte du Guggershörnli, cette montagne près de Berne, ce n'était pas la peine d'aller en Afrique, qu'on n'y découvrirait rien de plus. Alors je suis parti, littéralement, de chez moi, dans la vieille ville de Berne, pour photographier ce qui m'entourait: la marchande de fleurs, le fabricant de cercueils... Mon premier livre s'appelle *Sous les arcades de Berne*. Et puis le cercle s'est agrandi. Je suis allé au Parle-

ment, qui m'a fait penser à un théâtre. Quand mes photos de politiciens en train de dormir ou de se curer le nez sont parues, elles ont fait scandale. Les photographes parlementaires ont dit que je devais être interdit d'entrée au Parlement, que je brisais les règles en vigueur. Mais leur jalousie, cette polémique, ont fait parler de moi. Ensuite, j'ai travaillé sur mon pays. La Suisse des années 1980, c'était déjà les toxomanes à Zürich, les banques, les mendiants dans la rue...

Le visage caché de la Suisse?

Pas le visage caché, le vrai visage! Ce qui m'intéresse, ce sont les gens, qu'ils soient en bonne ou en mauvaise posture. J'ai appelé le livre *Swiss Image*, l'image de la Suisse, bien sûr. Quand il est paru, tout le monde a dit que j'étais un mauvais Suisse, que je ne cherchais qu'à montrer la face sombre du pays. Mais j'aime la Suisse! Sinon, je n'aurais pas pu travailler dessus pendant dix ans. L'exposition a d'abord été présentée au Musée de l'Élysée à Lausanne avant de faire le tour du monde. C'est ce qui m'a ouvert les portes de l'Algérie. Un jour, quelqu'un de l'ambassade de Suisse à Alger m'a appelé pour me proposer de présenter l'exposition là-bas. Je lui ai répondu que les Algériens ne seraient sûrement pas intéressés par des images suisses et que je n'avais pas envie d'organiser une exposition pour les diplomates en poste à Alger. Je lui ai demandé de trouver une dizaine de photographes algériens pour organiser un atelier. Je suis parti en Algérie trois mois avant l'exposition, et les photographes sont devenus mes amis. Si tu es ami avec un Arabe, tu deviens ami avec toute sa famille. Et ils ont de grandes familles ! J'ai découvert une hospitalité qui nous est inconnue en Occident. Si un Arabe se tient sur le seuil de notre maison, nous le craignons et fermons la porte. Mais eux, ils m'ont accueilli à bras ouverts. Ça a été ma chance. Et ça m'a aidé ensuite, quand la guerre civile a éclaté.

Peux-tu m'en dire plus sur René Gardi ? Est-il toujours vivant?

Non, il est mort en 2000.

Alors, il est trop tard pour l'interviewer...

Oui. Mais tu aurais trouvé sa personnalité, sa vie, très intéressantes. Il était un écrivain et un voyageur. En 1967, il a réalisé un film, *Die letzte Karavan*, sur une caravane dans le Sahara, qui a été montré à tous les écoliers du pays. Il m'a influencé car il était anthropologue, et c'est un peu comme ça que je me vois. Je suis très intéressé par les êtres humains. Photographier des fleurs, des paysages vides de gens, je ne vois rien de pire. L'être humain est toujours au cœur de mon travail. Et ensuite, ça prend une tournure politique, parce que les gens disent que je regarde le côté sombre des choses. Mais ce n'est pas vrai. Je suis intéressé par ce que les gens n'aiment pas voir. Ils ne veulent pas voir le mendiant dans la rue, alors ils évitent simplement de le regarder et ne se rendent même plus compte de sa présence. Je prends une photo, je la mets dans un autre contexte et ensuite, les gens prennent conscience de la situation. D'abord, ils doivent voir la situation et ensuite, l'accepter. C'est seulement en l'acceptant que tu peux commencer à essayer d'agir pour la changer. C'est ce qui m'a fait me plonger dans les tabous. Les tabous sont très importants dans mon travail. Il

faut les faire éclater au grand jour, que les gens acceptent qu'ils les ont. Après, ils peuvent en faire ce qu'ils veulent.

René Gardi venait du monde de la littérature. Quelles sont tes influences photographiques ? As-tu été influencé par des photographes comme ceux de l'agence Magnum, ou est-ce que c'est plutôt la vie qui t'a influencé ?

J'ai toujours été un cow-boy solitaire. Je suis allé à l'école, j'ai passé mon bac et puis j'ai arrêté, je ne suis pas allé à l'université. Je voulais être avec les gens, dans la rue. Je n'ai jamais été du genre intello. D'ailleurs, on pourrait dire que cet appareil photo prend des images ennuyeuses. Un critic d'art a écrit une fois que j'utilisais un appareil panoramique car je ne savais pas quoi mettre dans le cadre. Une critique acerbe de mon travail. Mais aujourd'hui, les photos sont toujours retouchées, mises en scène, elles ne parlent jamais de la banalité, du train-train quotidien. Et moi, c'est justement ça qui m'intéresse. Comment ai-je appris la photographie? Sur le tas. J'ai passé des heures et des heures à la bibliothèque, plongé dans des magazines et des livres. Après ça, tu as deux solutions. Soit tu penses que tu ne seras jamais assez bon, et tu laisses tomber. Ou tu penses que tu peux faire mieux, aller plus loin. Mettre le nez dehors et en savoir plus sur l'être humain, voilà ce qui m'a toujours motivé.

JE SUIS
INTERESSE PAR
CE QUE LES
GENS N'AIMENT
PAS VOIR

Il me semble que tu te déplaces en cercles concentriques, depuis la montagne dont parlait René Gardi en passant par la Suisse et ensuite le monde. J'ai le sentiment qu'avec les années, tu as réalisé un portrait de la Suisse, et puis du monde. C'est très intéressant parce que faire le portrait d'une ville, sans parler d'un pays, est si complexe. Comment gère-t-on cette complexité?

Tu dois découvrir qui tu es, quelle est ta relation aux autres. Il y a eu d'abord eu la Suisse, qui était aussi, pour moi, le symbole des pays riches, occidentaux. Et puis l'Algérie, qui était très intéressante à cause de son histoire, tu sais, l'influence de la France, ce mélange de cultures, et l'islam. En fait, je pense que je suis en train de faire le portrait de l'islam, où il est et où il va, comme par exemple à Whitechapel, le quartier londonien où je vis en ce moment. Mais cet appareil ne fait pas vraiment de portraits. Ou plutôt, je devrais dire qu'une photo contient sept ou huit portraits. Un portrait, pour moi, c'est une photo posée, dont les sujets savent forcément ce que tu es en train de faire. Moi, j'aime prendre la photo juste avant ou après le portrait.

Tu n'as donc jamais fait de photographies de portrait ?
Si, quand j'ai commencé, pour des raisons financières.

Mais ça ne m'intéresse pas vraiment. Prenons le portrait que j'ai fait de toi. J'ai appuyé sur le déclencheur à ton insu, et maintenant, j'ai tout, tes livres, je peux voir ce que tu lis...

Absolument. Il y a tant d'informations dans cette image. Tu as tout mon bureau en fait, les livres, les DVD, la table, la corbeille à papier, le bazar, la vue, les voitures, Londres... Toute une ville, en somme.

J'ai découvert que si tu te trouves face à un immense tirage panoramique et que tu t'approches pour regarder plus en détail, tu es à l'endroit où je me tenais quand j'ai pris la photo. Tu es avec Hans Ulrich Obrist, dans son bureau, et tu ne peux pas t'échapper. Le spectateur est aspiré par l'image.

D'une certaine manière, cela me fait penser à ce que disent des architectes comme Diller Scofidio sur le sentiment d'immersion. On n'a pas d'un côté le spectateur et de l'autre le photographe; il n'y a plus d'intérieur, plus d'extérieur. Le spectateur est immergé.

L'idée, c'est de rassembler les gens. Probablement, aussi, des gens qui ne veulent rien avoir à faire avec ceux qui sont sur la photo. C'est un aspect très important de mon travail, le côté magique de ce que je fais. L'idée du travail que j'ai réalisé en Afrique, *Eye on Africa*, c'est d'aller à la rencontre de personnes de couleur noire. J'ai montré les Noirs du Cameroun sur de grands panneaux publicitaires dans plusieurs villes de Suisse. Si tu te tiens devant ces panneaux, tu as l'impression d'être avec eux, dans l'image. Je ne suis pas sûr que les Blancs de Suisse voulaient rencontrer ces Noirs du Cameroun, mais ils n'ont pu y échapper.

Cela nous amène aux formes que peut prendre la photographie, aux différentes formes d'apparition d'une image. Lors de l'entretien qu'il m'a accordé, Cartier-Bresson, encore lui, a répété à plusieurs reprises que le livre était souvent, finalement, le bon médium pour la photographie. Bien sûr, une photo accrochée au mur, cela peut être très joli, mais lui estimait que le livre n'était pas seulement quelque chose de secondaire mais que souvent, il primait. Toi-même, tu as publié de nombreux ouvrages, dont j'ai le sentiment qu'ils sont comme des œuvres d'art. Publier des livres a toujours été une part essentielle de l'histoire de la photographie, et les photographes ont toujours été très impliqués dans la maquette, le format, la conception de leurs livres. En même temps, dans ton cas, il semble que les galeries et les musées ne sont pas les seuls espaces de présentation de ton travail. Les panneaux publicitaires sont un vecteur supplémentaire. Peux-tu m'en dire un peu plus?

Le livre est très important, parce que tu es libre d'en faire ce que tu veux. Si tu vends tes images à un magazine, tu n'auras droit qu'à un éditorial de quatre ou cinq double pages. Tu ne disposes que d'une place et d'un choix limités. En ce sens, le livre représente une sortie de secours. Même dans ce domaine, je suis très strict. Je n'engage presque jamais un éditeur, je m'occupe moi-même de la mise en page. Par exemple, j'ai travaillé sur *Algérie, photographies d'une guerre sans images* avec l'un des meilleurs imprimeurs du monde, le Lausannois Jean Genoud, et le graphiste et desi-

gner Werner Jeker, qui sont eux aussi, à leur façon, des artistes, avant de vendre le livre à plusieurs éditeurs: Aperture à New York, Hazan à Paris et Benteli pour la version germanophone. Ils devaient tous accepter le produit fini. Je me souviens qu'Eric Hazan m'a dit «Tu nous proposes un produit fini, à nous, les éditeurs?» J'ai répondu oui, mais j'ai le meilleur imprimeur, le meilleur graphiste, que veux-tu de plus? Et ils ont accepté le livre. Mais maintenant, le problème que j'ai avec le format du livre, c'est qu'il n'est pas aussi puissant que le format panoramique. Tu rencontres les gens dans les pages, mais tu n'es pas aspiré.

J'ai passé deux ans à travailler sur deux toxicomanes, Astrid et Pierre. J'ai fait un reportage, en quelque sorte, sur leur vie et les choses qu'ils traversaient: la prostitution, la prison... J'en ai fait un livre, mais je ne me suis pas arrêté là. J'ai fait tirer les 32 images panoramiques en très grand format et je les ai affichées dans la rue. Par exemple, une photo de Pierre en train de vendre de l'héroïne a été affichée juste en face du commissariat de police, et les policiers devaient voir ça tous les jours. Le message, c'était que ces gens ne sont pas des étrangers, ce ne sont pas des immigrés venus d'une contrée lointaine. Ils sont nos voisins, pas les monstres que l'on voudrait croire qu'ils sont. Après l'installation publique, j'ai tourné un film, dans lequel Astrid et Pierre expliquent pourquoi ils ont accepté de participer à ce projet. J'ai fait ça en Suisse, et j'ai ensuite voulu organiser une installation similaire en France. Tu te souviens que je suis venu te voir au Musée d'art moderne de Paris, pour te demander si tu avais une idée de comment je pourrais m'y prendre? Cela fait des années que j'essaie en France, mais c'est extrêmement difficile, car la drogue est un sujet complètement tabou. Un jour, je le ferai. Mais les Français ne voient la drogue qu'en termes de criminalité et de répression.

EN FRANCE, LA DROGUE EST UN SUJET COMPLETEMENT TABOU

Cela nous amène aux projets non réalisés, comme celui des toxicomanes en France. En as-tu d'autres, petits ou grands, que tu n'as pu mener à bien pour des raisons de censure, ou même d'autocensure ? Je veux dire l'autocensure telle que l'entend Doris Lessing, quand elle parle des romans que l'on ne s'autorise pas à écrire? Quels sont les projets que tu n'as pas menés à bien ?

Je mène tous mes projets à bien. Mais les tabous sont probablement le plus grand problème. En fait, je parle toujours des tabous, même s'ils diffèrent selon les pays. Quand j'ai fait cette installation sur Astrid et Pierre en Suisse, le journaliste du *Monde* a écrit: «La Suisse vient d'autoriser une campagne d'affichage montrant des toxicomanes en train de se droguer », alors que je lui avais dit que ce n'était pas le cas. Mais en tant que Français, il ne pouvait pas imaginer que

quelqu'un puisse faire une telle chose sans le feu vert des autorités... Quelle était ta question ?

Les projets, les rêves que tu n'as pas réalisés.

Mon rêve est de continuer, d'aller plus loin. La plupart du temps, je n'ai pas de plan prédéfini. Beaucoup de choses surviennent par hasard. Si le gars de l'Ambassade suisse à Alger ne m'avait pas appelé pour une exposition, je ne serais pas allé en Algérie, je n'aurais pas passé quinze ans de ma

A LONDRES CHACUN EST LIBRE D'ETRE QUI IL EST

vie à y retourner pour faire toutes ces photos et le film documentaire. Le hasard, c'est le mot. Ça a été la même chose avec les toxicomanes. Le responsable d'une association m'a appelé pour que je fasse quelque chose et j'ai dit OK, mais seulement si je trouvais des personnes qui assumeraient de montrer leur visage et de donner leur nom. Ça, c'était difficile. Trouver Astrid et Pierre m'a pris du temps. Quand tu demandes à un toxicomane si tu peux le prendre en photo, il te répond «Tu paies combien?» Et moi: non, je ne t'offre même pas un café, tout ce que je peux t'offrir, c'est de devenir connu pour une situation dont tu ne souhaites probablement pas qu'elle te fasse connaître. Mais mes rêves ? Je n'ai pas de rêves. Je poursuis simplement mon chemin. En ce moment, je suis ici, à Londres, dans dix jours je serai de retour à Paris et je n'ai aucune idée de ce qui m'attend ensuite. Les choses arrivent toujours par accident. Quelque chose se passe, je la vois, je l'attrape et je ne la lâche plus.

Cette idée de l'exil est quelque chose de typiquement helvétique. La Suisse compte une longue tradition de gens qui voyagent à l'étranger, une question de gènes, peut-être. Et puis, grandir dans un endroit si petit nous fait nous languir pour les grandes villes.

La vue de la Méditerranée. Il y avait cette célèbre exposition au Kunsthaus...

... l'exposition de Bice Curiger, *Freie Sicht aufs Mittelmeer* (Vue dégagée sur la Méditerranée)...

Eradiquez les montagnes pour pouvoir voir la Méditerranée.

Je vis entre Londres et Berlin, mais toi, je ne sais pas. Tu passes une semaine à Paris, une semaine à Londres, puis te voilà de retour en Suisse. Quel est ton point d'ancrage ? En as-tu un, d'ailleurs ?

Oui, Paris, où je me suis installé il y a de cela vingt ans et où j'élève mes deux filles. J'ai beaucoup voyagé, dans de nombreux pays. Le travail sur l'islam m'a conduit au Soudan, en Syrie, au Liban, en Égypte, mais je reviens toujours, bien sûr. J'ai quand même besoin de frontières. Mais avec la Suisse, c'est parfois très difficile d'accepter que de nombreux

Suisses ont comme des ornières. Ce qui m'a beaucoup déçu, récemment, c'est ce vote contre les minarets.

En effet. D'abord il y a eu cette campagne d'affichage dans tout le pays, et pour finir, cette votation bannissant la construction de minarets. Je me souviens que ce jour-là, tu as envoyé un e-mail à tout le monde pour dire que tu n'exposerais plus en Suisse dorénavant, ce qui m'a fait penser à Thomas Hirschhorn face au ministre Blocher.

Je ne pouvais pas ne rien faire. Mes deux amis les plus proches, depuis vingt ans, sont musulmans, des musulmans séculaires. J'ai la chance de les avoir. Mais la majorité des Suisses n'a absolument aucune idée de ce qu'est l'islam. Les minarets étaient juste un prétexte pour rejeter quelque chose d'étranger. Mais jusqu'au bout, je n'ai jamais pensé que la votation serait acceptée. Le jour de la votation, j'étais dans la Tate Gallery avec cet ami. Il a reçu un SMS et m'a dit « La votation est passée. » J'ai dit que ce n'était pas possible. Mais si. En ce moment, je vis dans le quartier de Whitechapel, surnommé «Banglatown», et j'y constate une telle tolérance. Chacun est libre d'être qui il est. Et de quoi débattent-ils en France en ce moment ? De faire interdire le voile. L'Angleterre et la France étaient deux grandes puissances, avec tout un tas de colonies. Comment les ont-elles gérées? La France n'a pas voulu lâcher prise et des guerres ont éclaté. J'ai le sentiment que l'Angleterre a laissé ses colonies s'émanciper. Et maintenant, avec Banglatown, tu as cette colonie au cœur de Londres. Ils sont là, ils font vivre l'économie du pays. Alors qui a raison ? Quel pays gère au mieux la situation ? C'est une question très intéressante, à laquelle j'essaie de trouver une réponse.

C'est donc ton projet actuel. Peut-être le sujet de ton prochain livre ?

Je ne sais pas, j'y travaille. Il en sortira quelque chose, c'est sûr.

Tu dois avoir d'immenses archives. Combien d'images as-tu en stock ? Comment sont-elles rangées ? Est-ce une sorte d'immense atlas mnémonique, à la Abi Warburg ? Comment ça marche ?

C'est un foutoir, tu ne peux pas imaginer. Je ne suis pas du tout comme Gilbert et George ! C'est complètement chaotique, je suis le seul à m'y retrouver. Si je meurs, vous pourrez tout jeter. J'ai gardé un petit studio à Berne qui est toujours plein de grands cartons, de tout un tas de trucs... J'ai souvent rêvé qu'un grand feu m'en débarrasse, parce que je n'ose pas le faire moi-même. J'espère que le destin va me délivrer de tout ça. C'est pour ça qu'un livre est bien. Ce qui n'est pas dans le livre, tu peux l'oublier.

Revenons à tes livres, justement. Tu en as publié tellement, lesquels ont ta préférence ? Ceux dont tu as senti qu'ils représentaient une véritable avancée, dans lesquels tu avais trouvé un véritable langage ? Ton premier livre avait Berne pour sujet.

Sous les arcades de Berne. Juste sur le pas de ma porte. On peut marcher de la gare jusqu'à la fosse aux ours sans être mouillé par la pluie.

Quel en était l'éditeur ?

Verbandsdruckerei, en 1978. Très tôt. L'écrivain Servius Golowin, s'est montré intéressé parce qu'il étudiait les fantômes dans la vieille ville, et il a écrit un texte pour le livre.

Et ensuite ?

Ensuite, il y a eu un festival de musique en plein air sur la colline du Gurten. Je l'ai couvert pendant trois jours et j'en ai fait un livre. C'était fou, un véritable challenge. Le troisième, ce fut celui sur le Parlement suisse, il s'intitule *Un photographe au cœur du Palais fédéral*.

Le Parlement est, de toute évidence, un endroit fascinant. Cela me fait penser à l'Indien Maqbool Fida Husain, cet artiste avant-gardiste de l'Indépendance, qui a été élu au Parlement indien. Pendant son mandat, il n'a pas dit un mot, il ne faisait que dessiner. Et à la fin, il a surpris tout le monde avec un gros livre, réalisé dans le Parlement, le *Samsand Portfolio*. Il semble y avoir un lien...

Quand je travaillais au Parlement, avec tous ces politiciens, ces hommes âgés qui se font passer pour des saints, je travaillais en parallèle comme photographe de plateau au théâtre. Et parfois, je ne savais plus si j'étais au parlement ou au théâtre! Je me vois toujours comme un photographe de plateau.

Le monde entier est une scène.

Oui, le monde tout entier, et je suis toujours un photographe de plateau, si tu veux.

Qu'est-ce qui a suivi le livre sur le Parlement?

La Suisse. Je suis allé dans l'Emmental, dans toutes sortes d'endroits. Je me souviens de cette fois où je suis allé Bienne voir les courses solaires. Elles avaient pour nom «Tour de Sol».

Le début de l'éveil écologique.

Oui. Et j'ai fait une photo qui était très réussie dans le sens où elle montrait le clash de deux mondes: un cheval qui tirait une carriole s'est cabré de peur, pile devant une voiture solaire. L'image était tellement forte que des gens ont commencé à dire que je mettais mes photos en scène, que je les inventais. Qu'elles ne montraient pas la réalité, que j'étais constamment en train de la tordre et de provoquer la situation.

Tu as été accusé de manipulation.

Voilà. Et c'est la pire chose que l'on puisse me reprocher, car c'est exactement le contraire de ce que je fais !

Photoshop n'a donc jamais joué un rôle dans ton travail?

Pour moi, Photoshop, c'est l'ennemi. Aujourd'hui, la photographie n'est plus réelle. Chaque image que l'on voit, que ce soit dans un magazine ou ailleurs, est complètement mise en scène. Même l'accès aux images est balisé, de sorte que les gens savent que tu arrives et commencent à jouer un rôle. C'est pourquoi j'utilise cet appareil. Il permet de prendre des photos sans regarder dans l'objectif, et personne ne remarque à quel moment j'appuie sur le déclencheur. C'est le seul moyen d'obtenir des images réalistes.

L'ordinateur n'a donc pas changé les choses pour toi ?

Non. Il représente une aide pour travailler, pour comparer les images sur écran, étant donné la qualité très médiocre de l'appareil panoramique. En fait, je pense que cette qualité limitée joue un rôle dans mon travail, parce que c'est la réalité. Comme la réalité, elle n'est jamais parfaite. Pour moi, c'est la meilleure qui soit. Les images sont sincères. Et aujourd'hui, le manque de sincérité est de plus en plus flagrant.

Après le Parlement, nous avons donc l'Emmental, puis cela devient un portrait de la Suisse...

Toujours plus grand.

LA PHOTOGRAPHIE NE PEUT PAS CHANGER LE MONDE, MAIS ELLE PEUT SERVIR DE DECLENCHEUR

Un portrait du monde, en somme ?

De l'être humain, je dirais.

Joseph Beuys a dit un jour que chacun était un artiste, mais il a précisé: «Chaque être humain est un artiste, tant qu'il reste réellement humain». Tu es d'accord ?

C'est très juste, en effet. Mais que signifie humain ? Et combien d'êtres humains sont réellement humains ? C'est la grande question. Il y a beaucoup d'inhumanité autour de nous. Pour être humain, on doit regarder autour de soi, explorer. C'est ce que j'essaie de faire. Je sais que la photographie ne peut pas changer le monde, mais elle peut servir de déclencheur, être une sorte d'électrochoc pour des cerveaux un peu fatigués qui ne veulent pas réfléchir. Elle provoque une réflexion supplémentaire.

Afin de briser l'indifférence.

Afin de donner à réfléchir.

As-tu déjà photographié des villes? Fait des portraits de villes ?

Ce serait Le Caire. J'avais un appartement dans le centre, au sixième étage. Là aussi, je suis sorti de mon immeuble et j'ai pris en photo ce qui m'entourait. Après quelques semaines, je rencontre un galeriste qui me dit: tu es un artiste suisse réputé, je veux faire une exposition de ton travail pendant que tu es au Caire. Je dis d'accord, et je lui envoie huit images panoramiques. Pas de réaction. Au bout d'une semaine, il m'appelle. Il me dit qu'il ne dort plus, que s'il expose mon travail il perdra sa galerie. Je lui réponds que je ne vois pas où est le problème, que ces images ne montrent que le trivial, le quotidien du Caire, en quoi est-ce dangereux ? Je me rends ensuite chez un imprimeur. Il jette un coup d'œil aux

photos et me dit qu'il n'a pas le droit de les imprimer, qu'elles constituent du matériel de presse et doivent être soumises à la censure. Je sais bien qu'une forte censure règne en Egypte, mais là, je ne voyais pas le rapport. C'était de l'autocensure et aussi, je trouve, de l'hypocrisie. Pourquoi ne pourrait-on pas photographier des choses que les gens voient tous les jours dans la rue et les montrer ? C'est là que j'ai rencontré Alaa Al-Aswani.

L'auteur de *L'Immeuble Yacoubian*.

Oui. Tout son travail porte sur l'hypocrisie de la société. On a passé des soirées entières à fumer dans son cabinet de dentiste. Puis j'ai rencontré un autre imprimeur et je n'ai plus rien dit de mes projets à personne. Je suis allé au douzième étage de mon immeuble. Au Caire, les habitants les plus pauvres, les Nubiens, des réfugiés économiques du Sud de l'Égypte, vivent sur les toits des immeubles. Mon immeuble sortait tout droit de *L'immeuble Yacoubian*, avec les gens qui priaient sur le palier quand je sortais de l'ascenseur le vendredi, et les pauvres sur les toits. Et j'ai fait une exposition d'un jour, dans le bidonville sur le toit de mon immeuble. Jusqu'au tout dernier moment, un type habillé en civil, qui disait être un policier, a essayé de l'empêcher. Au final, une centaine de personnes sont venues voir les photos et boire le thé servi par les Nubiens.

Nous avons commencé l'entretien en parlant de René Gardi, qui venait donc du monde des livres, et voilà que nous parlons d'Alaa Al-Aswani. Il y a une grande tradition de collaboration entre la littérature et la photographie. As-tu travaillé avec des poètes, avec des écrivains ?

Les rencontres sont toujours dues au hasard. Je me suis senti très proche d'Aswani, et vice-versa. Il avait honte que je ne puisse pas organiser d'exposition dans la galerie.

IL EST NOIR, AFRICAIN, MUSULMAN, ARABE, ET C'EST UN BON SUISSE

Y-a-t-il quelqu'un d'autre avec lequel tu as eu des échanges – Paul Nizon, par exemple ?

Je l'ai rencontré, mais nous n'avons jamais travaillé ensemble. Je n'ai pas travaillé avec Aswani non plus, nous avons simplement eu un échange très riche. La collaboration la plus importante que j'ai eue jusqu'à présent est celle avec le réalisateur Mohammed Soudani. C'est une personne très intéressante, qui a une histoire extraordinaire. Il est noir, ce qui en soi est difficile pour un Algérien, parce que l'Algérie se voit comme un pays blanc et ne veut pas être associée à l'Afrique noire. Et quand tu es noir et que tu veux réussir dans

un pays blanc, que fais-tu ? Tu joues au foot. C'était un très bon footballeur, il est entré dans l'équipe nationale. Il s'est rendu en Suisse pour un match, où quelqu'un l'a remarqué et lui a dit de l'appeler si jamais il voulait venir jouer en Suisse. À l'époque, Mohammed travaillait pour la télévision nationale comme cameraman. Quand il a dû faire son service militaire, il a été choisi pour être le cameraman du président Boumedienne. Il devait filmer les discours du dictateur, ce qu'il n'avait pas du tout envie de faire. Il a donc appelé le gars en Suisse et a fui l'Algérie. Il est noir, africain, musulman, arabe, et c'est un bon Suisse. Il porte en lui un excellent mélange de cultures, il est ce qui se fait de mieux en termes d'être humain. Je savais que je pouvais lui faire confiance et travailler avec lui en Algérie. Beaucoup de chaînes de télévision françaises m'ont demandé mes contacts en Algérie pour leurs sujets. J'ai toujours dit non. Le problème de la confiance était trop grand. Mais lui, c'est un ami, un vrai, et c'est en partie pour lui que j'ai décidé de faire quelque chose après l'interdiction des minarets.

En signe de solidarité, en quelque sorte.

Oui, contre l'ignorance. Il n'est pas question d'islam, mais de ce qui n'est pas suisse. Tout ce qui vient de l'extérieur est mauvais aux yeux des Suisses. Ce sont des hypocrites. Ils sont en Europe, mais prétendent ne pas l'être et ne veulent pas l'être. Ça, c'est hypocrite. C'est comme Le Caire, où il ne faut montrer que les chameaux, les pyramides et Cléopâtre, et non pas la réalité de la vie quotidienne d'une mégalopole de huit millions d'habitants.

Encore une question, la toute dernière. Rainer Maria Rilke a écrit ses conseils à un jeune poète. En 2010, quel conseil donnerais-tu à un jeune photographe ?

De regarder, tout simplement. C'est facile.



HANS ULRICH OBRIST

THERE IS NO INSIDE AND OUTSIDE ANYMORE. THE VIEWER IS IMMERSED.

Interview with mvg held in the Serpentine Gallery,
Kensington Court, London, March 15, 2010

Hans Ulrich Obrist: Thanks for your e-mail; I like the photograph you took here. It's nice, it's a panoramic view.

Michael von Graffenried: Yes, I am stuck to it now.

You mean to the camera? So you only use this camera?

Yes, mostly. I don't know when I will stop; I am still in my panoramic period.

I will record our conversation on video. It's terrible, look, my lens is dirty. I need some liquid, don't I? What should I do?

If you have a tissue, I can fix it for you. You have to clean it by making circles on the lens, like this. But you don't need the image for the interview, do you? It's more useful to have the sound of us speaking together, don't you think?

(looks at the clean lens) **Oh, thanks.**

We're already in the middle of the interview. Let's go back to the very beginning. Was there an epiphany, a moment you can recall when you decided to get into photography? When did it all start?

There is one moment that I remember. I was in Amsterdam, or somewhere in Holland. I had this very cheap Kodak camera and I took a low angle shot of a guy with big wooden clogs, very typical of Holland. But the starting point of the panoramic camera was in 1991. I had been invited to Algeria

for an exhibition in honour of the 150th anniversary of the Swiss Confederation. I went to the market, and I found out that nobody wanted to have their picture taken. They all kept on hiding from the camera. I remember this guy I bought some vegetable from. We talked for some time about his business, where I came from, and at the end of our chat, I asked if I could take his picture. And he said no. So I was very disappointed and I asked my friends, why don't people want to have their picture taken? And they said: don't ask.

Just do it.

Yes, just do it, just take the picture. I said no, I can't, I have to have their consent. My friends said, if you ask us, we have to decide and we don't want to make the decision. So just take the picture. So I had a choice, to leave and never come back or to start cheating. I discovered this old camera that is very mechanic, without focus, but with it you can take pictures without looking through the viewfinder, just by pressing the shutter. The camera stays on your belly and no one notices.

So that, in a way, your body becomes the camera.

Yes, you just move, you always have to look for the right position for your body. You have to be very near, to get into the situation. So I learnt. Then the civil war broke out and they started attacking foreigners. I discovered I had three advantages: I looked like an Algerian, I had the friends I had made before the war, and I had this camera. So I decided to keep on taking pictures in Algeria. When it was all over, I found out that the camera was also useful in our Western cities. Today, everyone is very self-aware and starts acting up the minute

he or she sees a camera. So this camera is good. It allows me to take real pictures of real situations.

The last time you came, I wasn't even aware that you were taking my picture.

Yes, today, the only way to take normal pictures of the reality is to steal them.

So you've used this camera ever since?

Yes. First I worked with it for eight years in a country where no one wanted to have their picture taken. I had a very bad feeling about it, I felt so dirty and ashamed. But I was the only one still there and I had to keep on taking pictures. In 1998, I published the book *Inside Algeria*. It came into the hands of Fatiha Boudiaf, the widow of the assassinated president. She heard about the exhibition in Paris and said she wanted these pictures shown in her country. Everybody thought she was crazy, but it worked. To me, it was like bringing back the stolen pictures. And the people not only forgave me for stealing them, they started talking. Photography was not enough anymore, words were needed. So I travelled back with an Algerian filmmaker who lives in Switzerland, Mohammed Soudani, and we filmed the people as they looked through the books and talked about the ten years of horror, the 300,000 dead and the beginning of Islamism. At the time, it seemed to me Algeria was like a laboratory, where things went on that would later concern all of us. And that is what happened, after 9/11. So I did something I shouldn't have done, but in the end, they saw that I had lived these things with them and the book was the proof. There was still no confidence between Algerians; but they saw me coming from far away, and they thought: to him we can speak. That is the secret of the film.

You basically went with a camera where no one else went with a camera anymore. Your camera was the only one around.

I was the only foreigner, yes. Algerians kept taking pictures, but foreigners stopped going to Algeria. Journalists, poets, writers, theatre directors were being killed. Between 1993 and 1994, around 90 journalists were killed. I stayed. I was always with a friend, never alone on the streets. It was like East Germany, you never knew whom you could trust. On the streets, I just kept quiet, because then I would have been found out. But nobody talked anyway, so my keeping silent was not suspicious.

It's an interesting thing, also when you think of portrait photography. Is there talking going on? Henri Cartier-Bresson told me that sometimes when he took a picture the person talked a lot. Bonnard, on the other hand, wouldn't say a word. Obviously, when you're filming, people talk, but while you're taking pictures you cannot have a conversation.

You can't talk. If you talk you can't take pictures. It's better to be with someone who will talk and people will stop noticing you. So if you like, the connection with Cartier-Bresson would be this: he was also very discreet and wanted to do pictures without anyone realizing. But this camera is the most discreet you can imagine. It is not a hidden camera, the

people can see it, but they think it is on hold and not working, hanging around my neck.

In 1991, you were already quite advanced in your trajectory. You started to take photographs much earlier. And I suppose it all started in Switzerland. We are both Swiss, we grew up in Switzerland. Paul Nizon wrote this little book "Diskurs in der Enge", where he basically talks about the idea of exile, of him and Giacometti

ALGERIA WAS LIKE A LABORATORY, WHERE THINGS WENT ON THAT WOULD LATER CONCERN ALL OF US. AND THAT IS WHAT HAPPENED, AFTER 9/11

and all artists going into exile. How was Switzerland for you? You took your first picture when you were 15 or 16, how did you then come to photography? What was important? Switzerland has a long history of photography. In Zurich, there is the famous Schule für Gestaltung, where Hans Finsler was the professor of, among others, Werner Bischof and René Burri. Were you part of that line of photographers? I'd like to know more about your beginnings.

It started with René Gardi, who was an ethnologist and a writer from Bern. He said that if you had no experience of the *Guggershörnli*, which is this mountain near Bern, there was no point in going to Africa because you would never experience anything there either.

So I began, literally, outside my door, in the old city of Bern, and started recording my surroundings: the coffin maker, the flower seller. My first book was called *Under the arcades of Bern*. Then the circle got bigger. I went into the Parliament, which was to me like this big theatre. When my pictures of politicians sleeping or picking their nose were published, scandal broke out. The Parliament photographers said I shouldn't be allowed in, that I was breaking the rules. But because of my jealous colleagues, the scandal made me famous at once. Then I began working on my country. I did Switzerland in the eighties; the drug addicts in Zurich, the banks, the beggars in the street ...

The invisible side of Switzerland?

No, it was the reality. I am interested in people, whether they are having problems or good times. The book was called

Swiss Image, the image of Switzerland, of course. Everybody then said I was a bad Swiss, only looking for the dark sides of the country. But I love Switzerland! Otherwise I couldn't have worked for ten years on it. The exhibition was first shown in the Elysée Museum in Lausanne and then around the world. It's what got me into Algeria. Someone from the Swiss embassy in Algiers rang and asked if I wanted to have the exhibition there. I told him that the Algerians would not be interested in Swiss photographs and I would not be interested in doing an exhibition only for the diplomats present in Algiers. I asked him to find Algerian photographers to organize a workshop with. I travelled there three months before the exhibition, we worked together and we became friends. If you have one friend in an Arabic family, you become friends with the entire family. And they have big families! I learned about a hospitality which does not exist in our countries. If an Arab is standing on our doorstep, we fear him and shut the door, but they let me in. That is how I fell into Algerian society. This was my chance. That fact helped me afterwards, when the civil war started.

Can you tell me more about René Gardi? Is he still around, is he still alive?

No, he died in 2000.

So it is too late to interview him.

Yes, but you would find his life and personality very interesting. He was a writer and a traveller. In 1967, he made a film, *Die letzte Karawane (The Last Caravan)*, about a caravan in the Sahara, which was shown in schools all around the country. He influenced me because he was an anthropologist, and I see myself as kind of an anthropologist. I am very interested in human beings. If you ask me to take pictures of flowers, or landscapes without people, I'm in trouble. The human being is always in the centre. And then it gets political, because people say I look at the dark sides of things, but it's not true. I am interested about things that people do not like to look at. They don't want to see the beggar on the streets, so they just avoid looking at him and stop realizing he is there. I take a picture, I put it in another context and then people become aware of the situation. First you have to see, then you have to accept the situation seen, and it is only by accepting the situation, that can you start to work on changing it. I went into taboos. Taboos are a big issue in my work. Get them out, have the people accept that they have them. Then they can do whatever they want with them.

René Gardi obviously came from the literary world. How about photographic influences? Were you inspired by photographers such as those from Magnum, or was it different, the influence of life really?

I've always been a completely lonesome cowboy. I went to school, did my School Leaving Certificate and then I stopped, I did not go to university. I wanted to be on the streets, with the people. I was never the intellectual. One could say this panoramic camera takes boring pictures. An art critic once wrote that I use the panoramic camera because I couldn't choose what to take, which was an evil criticism of my way of working. But today photography is always airbrushed, staged. It is never about the banal, boring stuff,

which is what I am interested in. How did I learn about photography? I am self-taught. I just spent hours and hours in libraries, poring over books and magazines. Which can lead to two reactions: either you think you will never be good enough and you give up, or you think you can do better, go further. That was always my motivation to go outside and find out about the human being.

It seems to me you went in concentric circles, from the mountain Gardi talked about to Switzerland and then to the world. I have the feeling that over the years, you made a portrait of Switzerland, and then of the world, which is very interesting because to make a portrait of a city, never mind a country, is so complex. How do you cope with so much complexity?

You have to find out who you are, what your relationship is to the others. First it was Switzerland, which was also to me a symbol of rich, Western countries, then Algeria, which I found very interesting because of its history, the mixture of French and Arabic influences and then Islam. For the time being, I think I am doing a portrait of Islam, where it is and where it is going: for example, in the Whitechapel area of London where I live. But this camera does not really do portraits. In fact, I would say that one shot contains about seven or eight portraits. Portrait, to me, is something that you pose,

YOU HAVE TO FIND OUT WHO YOU ARE, WHAT YOUR RELATIONSHIP IS TO THE OTHERS

with the people obviously knowing what you're doing. I like to take the picture before or after the portrait.

So you never made portrait photography?

I did when I first started, to earn money, but I'm not really interested in that. Take the portrait I did of you. I just pushed the button without your knowing... and now I have everything, your books, I can see what you're reading.

Absolutely, you have so much information. You basically have my whole office, the books, the DVDs, the table, the garbage bin, the chaos, the view, the cars, London. It's a city, in fact.

What I found out is that when you have huge prints of these panoramic pictures and go closer to look at them, you stand where I was standing when I took the picture. And you're actually there with Hans Ulrich Obrist in his office and you cannot escape. The picture sucks you in.

It is interesting because in some way, is it reminiscent of what architects such as Diller Scofidio talk about, which is a feeling of immersion. You don't have the situation where you get the viewer on one side and the

photographer on the other anymore. There is no outside and inside anymore. The viewer is immersed.

It's about bringing people together, probably, also, people who don't want anything to do with those in the picture. That is a very important aspect of my work, the magical aspect of what I do. The work I did in Africa, Eye on Africa, is about meeting black people. I had these black people of Cameroon put up on billboards in several cities in Switzerland. And if you are in front of these big pictures, you think you are there with them in the picture. I'm not sure whether the white Swiss wanted to meet these black people of Cameroon, but they couldn't escape.

That also leads us to the forms photography can take, on the different forms of apparition of a photographic image. Again, Cartier-Bresson, in the interview I made with him, said that the book is often the right format for photography. A photograph is sometimes nice to have on a wall, but to him, the book was not just a secondary thing. It could actually be the primary thing. You've done a lot of books, I have the feeling that they are almost like art works. There is a long tradition of making books in the history of photography; photographers have always been very involved in the layout and the format of their books. At the same time, in your case, you also have the billboards, which are another form of appearance of your work. Can you talk a little bit about this, because it does not seem galleries or museum spaces are the only space for your work?

MY WORK IS ABOUT BRINGING PEOPLE TOGETHER, INCLUDING PEOPLE WHO DON'T WANT ANYTHING TO DO WITH THOSE IN THE PICTURE

The book is very important, because you can do what you want with it. If you sell your pictures to a magazine, you will only have a four or six-page spread. The space and choice will be limited. So the book is an escape. Even in that field, I'm very strict. I almost never hire a publisher, I do the packaging myself. For example, I worked on Inside Algeria with the best printer in the world, Jean Genoud, from Lausanne, and the designer Werner Jeker, both of them artists in their own way, before selling the book to several publishers, Aperture in New York, Hazan in Paris and Benteli for the German edition.

All the editors had to accept the finished product. I remember Eric Hazan telling me "we are the editors, and you're giving us a finished package?" and I said yes, but I have the best printer and the best designer, what more do you want? And they accepted it. But the problem I now have with the book format is that it is not as powerful. You meet the people in the pages but you're not sucked in. I spent two years working on two drug addicts, Astrid and Peter. I did a reportage, if you want to call it that, on their life and the things they went through, prostitution, prison time. I made a book out of it but I didn't stop there. I had the 32 panoramic images printed out in very large formats and put up on the streets. For example, you had a picture of Peter selling heroine right in front of the police station, and the policemen had to look at that. The message was that these people are not strangers, not immigrants from a faraway land. They're our neighbours, not the monsters one would like to think of as being. After the installation in the public space, I produced a film in which Astrid and Peter explained why they took part in the project. I did that in Switzerland and then I wanted to organize a similar type of installation in France. Do you remember when I came to visit you at the Museum of Modern Art in Paris, asking if you had an idea about how I could do it? I've been trying for years in France, but it is extremely difficult, as drugs are very taboo. One day I will. But the French only see drugs in terms of crime and repression.

That leads us to the topic of unrealized projects, such as this project about drug addicts in France. Do you have any others, too big or too small, that you haven't been able to pursue because of censorship, or even self-censorship? You know, as Doris Lessing says, there are the novels one does not dare to write. There is self-censorship. What are your unrealized projects?

I do realize the projects, but taboos are probably the biggest issue. It's always about taboos, even though they differ from country to country. When I did this installation about Astrid and Peter in Switzerland, the journalist from Le Monde wrote "The Swiss government allows pictures of drug addicts on the streets", although I told him that was not the case, because, as a Frenchman, he could not imagine that someone could do such a thing without the consent of the authorities. What was the question?

Your unrealized projects, dreams?

My dream is to go on, go further. Very often, I don't have a plan. A lot happens by accident. If the guy from the Swiss embassy in Algiers had not called me for an exhibition, I wouldn't have gone to Algeria, spent 15 years of my life going back and taking all these pictures and doing the documentary film. Chance is the word. It was the same with the drug addicts. Someone from an association asked me to do something and I said I would, but only if I could find people who would take responsibility, agree to have their face shown and give their name. That was a problem. Finding Astrid and Peter took some time. When you ask a drug addict if you can take his picture, he'll say "how much will you pay?" I would go: No, I'm not even offering you a cup of coffee, all I can offer you is to be famous for a situation you probably don't want to be famous for. But about my dreams: I have no

dreams. I just walk on. Now I'm here in London, in ten days I will be back in Paris and I have no idea what I will do next. It's always accidental. Something happens, then I see it and I grab it.

A very Swiss thing is obviously the idea of exile. There seems to be a long tradition of Swiss people who go abroad. It is part of our DNA, I suppose. And also, growing up in such a small place, one longs for big cities.

The view of the Mittelmeer. There was this famous exhibition in the Kunsthaus in Zurich.

THERE IS SUCH TOLERANCE IN LONDON. YOU CAN BE WHO YOU ARE

Yes, Bice Curiger's show «Freie Sicht aufs Mittelmeer» (Unobstructed view of the Mediterranean).

Eradicate the mountains to have the view of the Mediterranean.

I live between London and Berlin, but I don't know about you. You're a week in Paris, a week in London, back in Switzerland... What is your base? Do you have a base?

I do have a base: Paris, where I moved twenty years ago and where I raise my two daughters. I have travelled a lot, to many countries. The project about Islam brought me to Sudan, Syria, Lebanon, to Egypt... But of course I always come back. You need some borders. But with Switzerland, it can be very hard to accept that the Swiss have some kind of blinders. The last thing I was very much disappointed with was this vote against the minarets.

Yes. First there was this Poster campaign all over the country, and then this majority vote actually banning minarets. And I remember on that day you sent an e-mail, which reminded me of Thomas Hirschorn against Blocher, saying you would not show your works in Switzerland anymore.

I had to do something. My two very best friends of twenty years are Muslims, secular Muslims. I am lucky to have them. But the majority of Swiss people have no idea about what Islam is. The minarets were just a pretext to reject something foreign, because they don't know better. But I never actually thought the vote would pass. On the voting day, I was in the Tate Gallery with my friend, he got a text message and said "it passed" and I said: "it's not possible." But it had. And now I live in the Whitechapel area, "Banglatown" as it's nicknamed, and there is such tolerance here. You can be who you are. Banning the veil, that is what they are discussing now in Paris. England and France were both powerful countries with a lot of colonies. How did they deal with them? France wouldn't let go and wars were fought. I have the feeling that the British let the colonies go. And now, with Banglatown, you have this colony in London. They are here, helping with the economy.

So who is right? Which country is handling the situation best? It's very interesting. I'm trying to find the answer.

So that is your current project. That might be the next book.

I don't know, but I'm working on it. Something will definitely come out of it.

You must have huge archives. How many photographs do you have in store? How are they organized? Is it a kind of a gigantic mnemosic atlas à la Abi Warburg? How does it work?

I'm a mess, you can't imagine. I'm not like Gilbert and George at all. It's one big chaos. I'm the only one who can find anything in there. If I die, you can throw everything away. I kept a small studio in Bern that is still full of big boxes and stuff. I've often dreamt for it to burn down and that I would be rid of it, because I don't dare to get rid of it myself. I'm hoping for fate to free me of all of it. That's why a book is good. What's not in the book, you can forget about.

About your books, you've done so many, which ones are your favourite? The ones you felt were a real breakthrough, where you'd found a language? Your first book was about Bern.

Under the Arcades of Bern, in front of my door. You can walk from the station to the Bear pit without getting wet.

WHAT'S NOT IN THE BOOK, YOU CAN FORGET ABOUT

Who published it?

Verbandsdruckerei, in 1978. Early on. There was already a writer, Servius Golowin, who was interested because he studied ghosts.

And then?

Then there was a folk music festival on the Gurten mountain. I covered it for three days and I did a book. It was crazy, a challenge. The third was about the Swiss Parliament, the title is Bundeshaus-Fotografien.

Parliament is obviously a fascinating place. It reminds me of Maqbool Fida Husain, the Indian avant-garde artist of the Independence, who was actually an elected Member of Parliament. He never spoke, he would only draw. And in the end everybody was very surprised because he produced this big book, from inside the Parliament, the Sansad Portfolio. There seems to be some connection.

At the same time as I was working in the Parliament, with the politicians and these old people pretending they were holier than thou, I was a stage photographer for the theatre. And sometimes I forgot whether I was in the Parliament or in the theatre. I still see myself as a stage photographer.

The whole world is a stage.

Yes, the world is a big stage and I am still a stage photographer, if you like.

What followed the book on Parliament?

Switzerland. I went to the Emmental, to lots of places. I remember going to the solar races in Biel, they were called “Tour de sol”.

THE ONLY WAY
TO ACHIEVE
REALISTIC
PICTURES IS TO
STEAL THEM

The beginning of the ecological awakening.

Yes. And I made one picture that was very good in the sense that it showed a clashing of worlds, as horses driving a carriage reared in fright in front of a solar car. The picture was so amazing that people started saying that I staged my pictures, that I made them up. They said this cannot be real, that I was always pushing and provoking the situation.

You were accused of manipulation.

Yes. And that is the worst thing you can accuse me of, because that is exactly what I don’t do.

So Photoshop never played a role?

To me, Photoshop is the enemy. Today, photography is no longer real. Every picture you see, be it in magazines or elsewhere, is completely staged. Even the access to the images is controlled, so that people know you are coming and are putting on a show. They are never themselves. That’s why I use this camera. You can take photos without looking through the viewfinder and nobody notices when you are actually pressing the shutter button. It’s the only way to achieve realistic pictures.

So the computer hasn’t really changed anything?

No. It helps with the working material, to compare pictures on the screen, because the panoramic camera is very poor quality. I actually think this limited quality plays a part in my work, because that’s the reality. It must be this quality, as reality is never perfect. For me, it’s the best. The pictures are sincere. And there is a loss of sincerity in every moment today.

So after the Parliament, the Emmental, then it becomes a portrait of Switzerland...

Bigger and bigger and bigger.

So, it’s a portrait of the world?

Of the human being, I would say.

Joseph Beuys once said that everybody is an artist, but he specified “every human being is an artist, as long as he is really human”. Would you agree?

That’s very good, yes. But what is human? And how many humans are human? That’s the big question. There is a lot of inhumanity around. To be human, you have to look around you and explore. That’s what I try to do. I know that photography cannot change the world, but it can be a trigger, a kind of electroshock for brains that are a bit tired and don’t want to think. It provokes further thinking.

So you can break indifference.

You can add food for thought.

Have you ever done cities? Portraits of cities?

That would be Cairo. I had a flat downtown, on the sixth floor. There, again, I walked out of my building and took pictures of the neighbourhood. After a few weeks, I meet this gallery owner who tells me I’m a famous artist from Switzerland, and that he will do an exhibition of my work while I’m in Cairo. I agree and send him eight panoramic pictures. No reaction. A week later, I get a call. He says he’s lost sleep, that if he shows my work he will lose the gallery. I say that I can’t see where the problem is, that these pictures show the banal, everyday life of Cairo, how is that dangerous? Then, I go to a printer. He takes one look at the work and says he is not allowed to print the pictures, that they’re “press material” and have to be submitted to censorship. I know there is a strong censorship in Egypt, but I couldn’t see the connection. It was self-censorship and also, to me, hypocrisy. Why couldn’t you take pictures of things that everybody sees everyday on the streets and have them shown? That’s when I met Alaa Al-Aswani.

The author of The Yacoubian Building.

Yes, his work is all about the hypocrisy of the society. So we spent nights smoking in his dentist’s office. Then I found another printer and didn’t tell anyone about my project anymore. I went to the twelfth floor of my building. The Nubians, economic refugees from the South of Egypt, live on the rooftops of Cairo. My building was right out of the Yacoubian building, with people praying while I walked out of the elevator on Fridays and the poor on the rooftops. And I did a one-day-long exhibition on the rooftop slums. Until the very last minute, a guy dressed in civilian clothes but pretending he was a policeman tried to prevent it. Eventually one hundred people came to see the pictures and drink tea served by the Nubians.

We started with René Gardi, who obviously comes from the literary world, now we have Alaa Al-Aswani. There is a long tradition of collaboration between literature and photography. Did you collaborate with poets, with writers?

Encounters always happen by chance. I felt very close to Aswani and he felt the same. He was ashamed that I could not do my gallery show.

Anybody else you had exchanges with, Paul Nizon?

I did meet him, but we never worked together. I did not

work with Aswani either, it was just a very inspiring exchange. The biggest collaboration I’ve had is with Mohammed Sou-dani, the filmmaker. He’s very interesting, with an extraordinary story. He’s black, which made it difficult for him in Algeria, as the country sees itself as a white country and does not want to be part of black Africa. As a Black person, what do you do to be successful in a white country? You play football. He was a very good footballer, got into the national team. He goes to Switzerland for a match, where a guy notices him and says, if you want to come and play here, give me a call. Mohammed used to work as a cameraman for the national television. When he had to do the military service, they chose him to be president Boumédiène’s cameraman and he had to record the dictator’s speeches, which he didn’t want to do, so he called the Swiss guy and fled the country for Switzerland. He’s Black, African, Muslim, Arab and a good Swiss. So he has a great mix of cultures in himself, the very best kind of a human being. I knew I could trust him and work with him in Algeria. A lot of French televisions channels wanted my connections in Algeria for their stories and I always said no. The trust issue was too big. He is really a very good friend and that is one of the reasons I decided to do something after the minarets ban.

HE’S BLACK,
AFRICAN, MUSLIM,
ARAB AND
A GOOD SWISS

As a sign of solidarity, somehow.

Yes, because of the ignorance. It’s not about Islam; it’s about what is not Swiss. All that comes from outside Switzerland is evil to the Swiss. They’re hypocrites. They’re in Europe, but they pretend not to be and don’t want to be in it. That is hypocritical. It’s like in Cairo. They want it to be about camels, pyramids and Cleopatra and not the reality of daily life in a megalopolis of 8 million people.

One very last question: Rainer Maria Rilke wrote his advice to a young poet. In 2010, what would your advice to a young photographer be?

Just look. It’s easy.



HANS ULRICH OBRIST ES GIBT KEIN INNEN UND AUSSSEN MEHR: DER BETRACHTER IST MITTEN IM BILD.

Das Gespräch mit Michael von Graffenried fand am 15. März 2010 in der Londoner Serpentine Gallery, Kensington Court, statt.

Hans-Ulrich Obrist: Danke für deine E-Mail. Das Foto, das du von mir gemacht hast, gefällt mir gut. Ein richtiges Panoramabild.

Michael von Graffenried: Darauf bin ich jetzt fixiert.

Du meinst, auf diese Kamera? Ist das die einzige die Du benutzt?

Ja, beinahe ausschliesslich. Keine Ahnung, wann ich damit aufhören werde. Ich bin immer noch in der Panorama-Phase.

Ich zeichne unser Gespräch mit der Videokamera auf. Es ist furchtbar, schau mal, wie verschmutzt mein Objektiv ist. Ich brauche so eine Flüssigkeit, oder wie kriege ich das wieder sauber?

Wenn du ein Papiertaschentuch hast, kann ich versuchen, es zu reinigen. Du musst kreisförmig wischen, so. Aber für unser Interview brauchst du ja kein Bild, oder? Die Tonaufnahmen sind viel nützlicher, meinst du nicht?

(betrachtet das gereinigte Objektiv) **Vielen Dank!**

Lass uns noch einmal über deine Anfänge sprechen. Hat es bei dir irgendein auslösendes Moment gegeben, das dich zur Fotografie gebracht hat? Wie hat alles angefangen?

Ich erinnere mich an eine Situation: Ich war in Amsterdam oder jedenfalls irgendwo in den Niederlanden unterwegs. Ich

hatte eine billige Kodak Instamatic dabei und habe eine Aufnahme von schräg unten gemacht von einem Mann mit riesigen Holzschuhen, eben typisch holländisch. Richtig angefangen hat es mit der Panoramakamera 1991. Ich hatte eine Einladung nach Algerien zu einer Ausstellung im Rahmen des 150-jährigen Jubiläums der Schweizerischen Eidgenossenschaft. Ich war auf einem Markt und musste feststellen, dass sich niemand fotografieren lassen wollte. Alle haben sich sofort abgewendet, als sie meine Kamera erblickten. Ich erinnere mich an einen Gemüsehändler, bei dem ich eingekauft habe. Wir unterhielten uns kurz über seine Arbeit, er wollte wissen, woher ich komme. Anschliessend fragte ich, ob ich ein Foto von ihm machen könne, er lehnte ab. Ich war ziemlich enttäuscht. Als ich meine algerischen Freunde fragte, warum niemand fotografiert werden wolle, antworteten sie mir: Frag nicht.

Mach es einfach!

Ja, mach einfach, ohne zu fragen! Ich habe gesagt «das geht doch nicht, ich brauche deren Einverständnis!». Daraufhin meinten meine Freunde: «Wenn du uns vorher fragst, müssen wir eine Entscheidung treffen und das wollen wir gar nicht. Also mach einfach deine Fotos!» Es blieben mir nur zwei Möglichkeiten: Entweder ich fahre auf der Stelle wieder nach Hause oder ich beginne die Leute hereinzulegen. Dann habe ich diese alte mechanische Kamera entdeckt. Sie wird manuell bedient, ohne Scharfeinstellung, aber man kann damit fotografieren, indem man einfach auf den Auslöser drückt, ohne durch den Sucher zu schauen, während die Kamera um den Hals gehängt auf der Brust bleibt. Und niemand merkt, dass er fotografiert wird.

Auf diese Art wird also gewissermassen dein ganzer Körper zur Kamera.

Ja, man ist dauernd in Bewegung, man muss die richtige Position finden beim Auslösen. Die eine Sache ist, man muss ganz nah bei den Menschen sein, die aufs Foto sollen, eben mittendrin. Also habe ich gelernt damit zu arbeiten. Dann brach der Bürgerkrieg aus und sie haben Jagd auf Ausländer gemacht. Ich habe entdeckt, dass ich drei entscheidende Vorteile hatte: Erstens sehe ich aus wie ein Algerier. Zweitens hatte ich Freunde aus der Zeit vor Ausbruch des Bürgerkriegs und drittens hatte ich diese Panoramakamera. Deshalb habe ich beschlossen, weiterhin in Algerien zu fotografieren. Als alles vorüber war, habe ich festgestellt, dass mir die Kamera auch hier in Westeuropa ganz nützlich ist. Die Menschen heute gehen sehr bewusst mit ihrem eigenen Abbild um, deshalb setzen sie sich sofort in Szene, wenn ein Fotoapparat auftaucht. Diese Kamera ist also sehr hilfreich, ich kann damit ganz natürliche, nicht gestellte Aufnahmen machen, ganz reale Situationen abbilden.

Als du mich das letzte Mal besuchen kamst, habe ich gar nicht gemerkt, dass du mich fotografiert hast.

Eben. Die einzige Art, heutzutage noch Fotos von der Realität zu machen, ist, sie gewissermassen zu stehlen..

Und seitdem hast du dich nicht mehr von der Panoramakamera getrennt?

Nein. Zunächst habe ich damit ausschliesslich in einem Land Aufnahmen gemacht, in dem die Leute nicht fotografiert werden wollen. Ich selbst hatte damit grosse Probleme, ich fühlte mich schlecht und unaufrichtig, ich habe mich regelrecht geschämt für mein Verhalten. Aber ich war der einzige Ausländer, der noch vor Ort war, ich musste diese Bilder machen. 1998 habe ich den Bildband *Algerien, der unheimliche Krieg* veröffentlicht. Er fiel Fatiha Boudiaf in die Hände, der Witwe des ermordeten Präsidenten Mohamed Boudiaf. Sie erfuhr von der Ausstellung in Paris und liess mir mitteilen, dass sie die Fotos gerne in ihrem Land zeigen würde. Alle hielten das für eine verrückte Idee, aber sie setzte sich durch. Mir kam es vor, als ob ich die gestohlenen Bilder wieder zurückbringen würde. Und die Menschen haben mir nicht nur verziehen, sie haben auch angefangen zu erzählen. Die Fotografie reichte nicht mehr aus – es brauchte Worte. Deshalb bin ich wieder und wieder nach Algerien geflogen, zusammen mit dem algerischen Filmemacher Mohammed Soudani. Und wir haben die Leute gefilmt, während sie die Fotografien angesehen und erzählt haben, wie sie den zehn Jahre andauernden Horror erlebt haben mit seinen 300 000 Toten und den Anfängen des Islamismus. Damals hatte ich den Eindruck, Algerien ist eine Art Testlabor, ein Ort, an dem Dinge geschehen, die uns eines Tages alle auch bei uns betreffen würden. Und genau so kam es mit den Ereignissen vom 11. September 2001.

Eigentlich habe ich also etwas getan, was ich nicht hätte tun sollen, aber am Ende haben die Algerier gesehen, dass ich diese Zeit mit ihnen zusammen erlebt habe. Der Foto-band war der Beweis dafür. Untereinander bestand immer noch kein Vertrauen, mir gegenüber jedoch, der ich von weit her kam, glaubten sie offen reden zu können. Darin besteht das Geheimnis des Films.

Du bist also mit deiner Kamera dorthin gegangen, wo sich niemand mehr hingewagt hat, um Fotos zu machen. Du warst der Einzige, der dort noch fotografierte.

Der einzige Ausländer, ja. Die algerischen Fotografen haben weitergemacht, aber Ausländer sind nicht mehr dorthin gefahren. Journalisten, Dichter, Schriftsteller und Cineasten sind ermordet worden. Zwischen 1993 und 1994 sind rund 90

**ALGERIEN IST
EINE ART TEST-
LABOR, EIN ORT,
AN DEM DINGE
GESCHEHEN, DIE
UNS EINES TAGES
ALLE AUCH BEI
UNS BETREFFEN
WURDEN**

Journalisten umgebracht worden. Ich bin dort geblieben. Ich war nie allein unterwegs in den Strassen, ich hatte immer einen Freund dabei. Das war wie in Ostdeutschland, man konnte niemandem mehr trauen. Ich blieb in der Öffentlichkeit einfach stumm, so bin ich nicht als Ausländer aufgefallen. Es hat sowieso niemand geredet auf der Strasse, also kam mein Verhalten auch niemandem ungewöhnlich vor.

Das ist interessant, vor allem im Hinblick auf die Porträtfotografie. Sprechen die Personen weiter, während sie fotografiert werden? Henri Cartier-Bresson hat mir einmal erzählt, dass die Person, die er abgelichtet hat, während der Aufnahme einfach weiterredete. Bonnard wiederum liess nie einen Ton fallen. Natürlich reden die Leute, während sie gefilmt werden, aber man kann nicht jemanden fotografieren und sich gleichzeitig mit ihm unterhalten, oder doch?

Nein, das geht nicht. Wenn man spricht, kann man nicht gleichzeitig fotografieren. Deshalb ist es gut, wenn jemand dabei ist, der das übernimmt. Die Leute nehmen dann gar nicht so sehr Notiz vom Fotografen. Wenn du so willst, besteht die Parallele zu Cartier-Bresson darin, dass auch er sehr unauffällig vorgehen wollte und die Menschen aufnehmen wollte, ohne dass sie es merken. Meine Panoramakamera ist in diesem Punkt nicht zu überbieten. Ich brauche sie nicht einmal zu verstecken, sie hängt ja für alle sichtbar in vermeintlicher Ruheposition um meinen Hals und die Leute merken so nicht, dass ich trotzdem fotografiere.

1991 war deine Karriere ja bereits richtig angelaufen. Du hattest schon viel früher mit der Fotografie begonnen. Ich nehme an, dass alles in der Schweiz angefangen hat. Wir sind beide dort aufgewachsen. Paul Nizon

hat dieses Büchlein verfasst: *Diskurs in der Enge*, wo er hauptsächlich über die Idee des Exils schreibt und über die vielen Künstler, von Giacometti bis hin zu ihm selbst, die im Exil leben. Wie war das für dich in der Schweiz aufzuwachsen? Deine ersten Fotos hast du bereits im Alter von 15, 16 Jahren gemacht. Wie bist du zur Fotografie gekommen? Was bedeutete dir das? Die Schweiz hat ja eine lange fotografische Tradition. In Zürich gibt es die Schule für Gestaltung, wo Hans Finsler gelehrt hat und Werner Bischof und René Burri seine Schüler waren ... Gehörst du in diese Tradition?

Angefangen hat alles mit dem Berner Ethnologen und Schriftsteller René Gardi. Er meinte, wenn man auf dem Guggershörnli, ein Berg unweit von Bern, keine Erfahrungen macht, dann würde es auch nichts bringen nach Afrika zu reisen, denn dort würde man dann auch nichts erfahren. Also habe ich im wahrsten Sinne des Wortes vor meiner eigenen Haustür angefangen, in der Altstadt von Bern. Dort habe ich meine Umgebung fotografiert: die Blumenhändlerin, den Sargbauer... Mein erster Bildband hatte den Titel *Unter Berns Lauben*. Und dann erweiterte sich mein Radius. Ich bin ins Bundeshaus gegangen, wo das Parlament tagt, dieses kam mir vor wie eine grosse Bühne. Als meine Fotos von Abgeordneten erschienen, die entweder eingeschlafen waren oder sich in der Nase bohrten, wurden diese zum Skandal. Die Fotografen Kollegen waren der Meinung, mir sollte der Zutritt zum Regierungsgebäude verboten werden, weil ich gegen die Regeln verstossen hätte. Sie waren voller Missgunst und Neid und so wurde ich mit einem Schlag berühmt. Anschliessend war die Schweiz mein Thema. Das war in den 1980er Jahren, da gab es schon erste Drogensüchtige in Zürich, die Banken, die Bettler auf den Strassen ...

Die verborgene Seite der Schweiz?

Nein, im Gegenteil, jeder konnte das sehen. Mich interessieren immer die Menschen, egal ob es ihnen gut oder schlecht geht. Den daraus entstandenen Bildband nannte ich *Swiss Image*, was sowohl das Bild der Schweiz meint als zugleich auch ihr «Image». Als er erschien, waren alle der Meinung, ich sei ein schlechter Schweizer, weil ich nur die Schattenseiten der Schweiz wahrnehmen würde. Dabei mag ich mein Land durchaus. Sonst hätte ich mich doch nicht zehn Jahre lang meiner Heimat gewidmet. Diese Fotografien sind erstmals im Musée de l' Elysée in Lausanne gezeigt worden, bevor sie auf Weltreise gingen. Sie haben mir die Türen in Algerien geöffnet. Eines Tages bekam ich einen Anruf aus der Schweizer Botschaft in Algier, ob ich meine Bilder dort ausstellen wolle. Mir war sofort klar, dass meine Bilder der Schweiz die Algerier wohl kaum interessieren dürften und dass ich keine Lust hätte, eine Ausstellung für die Diplomaten in Algier zu veranstalten. Ich habe den Herrn von der Botschaft gefragt, ob er stattdessen nicht einige algerische Fotografen suchen könnte, um mit ihnen einen Workshop durchzuführen. So bin ich drei Monate vor der Ausstellung nach Algier geflogen, und aus der Begegnung mit den algerischen Fotografen sind Freundschaften entstanden. Wenn man mit einem Araber befreundet ist, ist man mit dessen gesamter Familie befreundet. Und deren Familien sind gross! Ich habe dort eine Gastfreundschaft erfahren, die wir bei uns in der westlichen Welt nicht kennen. Wenn bei uns ein Araber

vor der Tür steht, reagieren wir mit Angst und die Tür bleibt verschlossen. Sie jedoch haben mich mit offenen Armen aufgenommen. Das war meine Chance und als dann der Bürgerkrieg ausbrach, waren diese Kontakte für mich enorm hilfreich.

Kannst du noch ein bisschen mehr erzählen über René Gardi? Lebt er noch?

Er ist 2000 gestorben.

Also kann er nicht mehr interviewt werden ...

Nein, aber du hättest ihn und sein Leben bestimmt sehr interessant gefunden. Er war Schriftsteller und Reisender. 1967 hat er einen Film mit dem Titel *Die letzte Karawane* gemacht. Es ging um eine Karawane in der Sahara, alle Schweizer Schüler haben ihn gesehen. Er hat mich insofern beeinflusst, als er Ethnologe war und in gewisser Weise verstehe ich mich auch als solcher. Mich interessieren vor allem Menschen. Das Schlimmste ist für mich, wenn ich Fotos von Blumen oder menschenlosen Landschaften machen soll. Im Zentrum meiner Arbeit steht immer der Mensch. Und dann kommt noch eine politische Dimension hinzu, denn die Leute sagen, ich richte den Blick immer auf die Schattenseiten der Gesellschaft. Aber das stimmt nicht. Mich interessiert das, was andere nicht sehen wollen. Sie wollen den Bettler auf der

**WENN BEI UNS
EIN ARABER VOR
DER TÜR STEHT,
REAGIEREN WIR
MIT ANGST UND
DIE TÜR BLEIBT
VERSCHLOSSEN**

Strasse nicht sehen, also schauen sie nicht hin und bemerken ihn nicht einmal. Ich mache ein Foto, stelle es in einen anderen Kontext und mit einem Mal werden sich die Leute der Situation bewusst. Sie müssen sie erst einmal wahrnehmen, dann können sie akzeptieren, dass es so ist. Erst wenn man etwas akzeptiert, kann man anfangen Veränderungen herbeizuführen. Ich habe Tabus gebrochen. Tabus spielen in meiner Arbeit eine grosse Rolle. Indem ich Tabus ans Licht bringe, breche ich diese gleichzeitig. Man muss den Finger darauf legen, damit die Leute merken, dass es überhaupt welche gibt. Anschliessend können sie damit machen, was sie wollen.

René Gardi kam von der Literatur. Wer hat dich fotografisch beeinflusst? Bist du von den Fotografen der Agentur Magnum geprägt worden? Oder hat dich einfach das Leben geprägt?

Ich war immer ein lonesome cowboy. Ich bin zur Schule gegangen, habe Abitur gemacht, aber das war es dann, ich bin nicht zur Universität gegangen. Ich wollte mich unter die

Menschen auf der Strasse mischen. Ich war nie ein Intellektueller. Man könnte sagen, dass diese Kamera eigentlich völlig langweilige Bilder macht. Ein Kunstkritiker hat mal geschrieben, ich würde die Panoramakamera nur benutzen, weil ich mich nicht entscheiden könne, was ich fotografieren wolle und so sei einfach alles auf dem Bild. Das war eine teuflische Kritik an meiner Arbeitsweise. Heutzutage sind Fo-

DU MUSST ERST EINMAL HERAUSFINDEN, WER DU SELBST BIST UND WIE DEINE BEZIEHUNGEN ZU ANDEREN MENSCHEN SIND

tos immer retuschiert, inszeniert, sie zeigen keine Banalität, nicht das, was Tag für Tag passiert. Doch genau das finde ich spannend. Wie ich die Fotografie erlernt habe? Ich bin Autodidakt. Ich habe viele Stunden in der Bibliothek verbracht und mich in Magazine und Bildbände vertieft. Danach gibt es zwei Möglichkeiten: Entweder du denkst, du schaffst es nie gut zu werden und du schmeisst alles hin. Oder aber das motiviert dich, alles noch weiter zu treiben und noch besser zu werden. Ich wollte schon immer über den eigenen Schatten springen und noch mehr über das Wesen der Menschheit erfahren.

Ich habe ein wenig den Eindruck, du bewegst dich in konzentrischen Kreisen, vom Berg, den René Gardi erwähnt hat durch die ganze Schweiz und schliesslich durch die Welt. Mir scheint, du hast mit den Jahren erst die Schweiz porträtiert, und dann die Welt. Das ist interessant, denn eine Stadt zu porträtieren, geschweige denn ein Land, ist eine sehr komplexe Angelegenheit. Wie kommst du mit dieser Komplexität zurecht?

Du musst erst einmal herausfinden, wer du selbst bist und wie deine Beziehungen zu anderen Menschen sind. Am Anfang war da die Schweiz, für mich ein Symbol für die reichen westlichen Länder dieser Erde. Dann war Algerien für mich interessant aufgrund seiner Geschichte, der Einfluss Frankreichs, die Verschmelzung der Kulturen und natürlich der Islam. Im Grunde porträtiere ich den Islam, wo er steht und wohin er sich entwickelt, wie zum Beispiel in Whitechapel, das Londoner Viertel, in dem ich zurzeit lebe. Aber diese Kamera macht ja nicht wirklich Porträts. Oder anders gesagt: Ein Panoramafoto enthält sieben oder acht «Porträts». Ich verstehe unter Porträt eine gestellte Aufnahme, bei der die Beteiligten gezwungenermassen genau wissen, was der Fotograf da macht. Ich halte lieber die Augenblicke unmittelbar vor oder nach einer Porträtaufnahme fest.

Hast du nie Porträtfotografie gemacht?

Doch, am Anfang habe ich um Geld zu verdienen auch Porträts gemacht. Aber das interessierte mich schon damals nicht sonderlich. Nehmen wir zum Beispiel das Porträt von dir. Ich habe auf den Auslöser gedrückt, ohne dass du es gemerkt hast. Und jetzt habe ich alles drauf, deine Bücher, ich kann genau sehen, was du liest ...

Da sind unglaublich viele Informationen auf dem Bild. Du hast mein ganzes Büro aufgenommen, die Bücher, die DVDs, den Tisch, den Papierkorb, den Blick auf London, die Autos ... eigentlich eine ganze Stadt.

Ich habe festgestellt, dass wenn der Betrachter vor den riesigen Abzügen der Panoramafotos steht und näher ran geht, genau da landet, wo ich als Fotograf während der Aufnahme gestanden habe. Und der Betrachter ist dann mitten im Büro von Hans Ulrich Obrist und kommt da nicht mehr raus. Der Betrachter wird regelrecht ins Bild hineingezogen.

Das erinnert mich daran, was Architekten wie zum Beispiel Diller Scofidio über das Gefühl des Eintauchens sagen. Es gibt nicht mehr den Betrachter auf der einen Seite und den Fotografen auf der anderen Seite. Es gibt kein Innen mehr und auch kein Aussen. Der Betrachter taucht ins Bild ein, er ist mittendrin.

Ich will die Menschen zusammenbringen. Vermutlich auch vor allem die Menschen, die mit denen auf den Fotos eigentlich nichts zu tun haben wollen. Das ist ein wichtiger Aspekt meiner Arbeit, im Grunde ihre magische Kraft. Hinter meiner Arbeit in Afrika unter dem Titel *Eye on Africa* steckte die Idee der Begegnung mit Menschen schwarzer Hautfarbe. Ich habe Schwarze aus Kamerun auf öffentlichen Werbeflächen in verschiedenen Städten in der Schweiz gezeigt. Wenn man vor den riesigen Plakaten steht, hat man das Gefühl, direkt vor diesen abgebildeten Menschen zu stehen. Ich bin mir nicht sicher, ob die weissen Schweizer diesen Schwarzen aus Kamerun wirklich begegnen wollten, aber in diesem Fall hatten sie keine andere Wahl.

Das führt uns wieder zu den Formen der Fotografie zurück, den Erscheinungsformen eines Fotos. Beim Interview, das ich mit Cartier-Bresson machen durfte, hat er mehrfach betont, das Buch sei ein geeignetes Medium für die Fotografie. Ein Bild an der Wand kann ganz hübsch sein, doch seiner Meinung nach ist das Buch kein sekundäres, sondern ein primäres Medium. Du hast ja auch mehrere Fotobände veröffentlicht, die mir wie Kunstwerke erscheinen. Die Veröffentlichung von Büchern war ja immer schon ein wichtiger Bestandteil innerhalb der Geschichte der Fotografie, und Fotografen haben deshalb auch stets sehr viel Sorgfalt auf Layout, Format und konzeptionelle Überlegungen der Buchpublikation verwendet. In deinem Fall sieht es so aus, dass Galerien und Museen nicht die einzigen Präsentationsräume für deine Arbeiten sind. Du bespielst auch öffentliche Werbeplakatflächen, kannst du das noch ein wenig ausführen?

Das Buch ist sehr wichtig, weil du da machen kannst was du willst. Wenn man seine Fotos an ein Magazin verkauft, bekommt man höchstens eine Titelstory mit vier oder fünf

Doppelseiten. Umfang und Auswahl sind limitiert. So gesehen bietet sich also ein Bildband als Lösung an, um dieser Einschränkung zu entgehen. Auch bei den Buchpublikationen bin ich sehr streng. Ich wende mich fast nie an einen Verleger, ich kümmere mich selbst um die Gestaltung. Meinen Bildband *Algerien, der unheimliche Krieg* zum Beispiel habe ich mit einem der besten Drucker der Welt, dem Lausanner Jean Genoud und dem Grafik-Designer Werner Jeker gemacht, beide sind auf ihre Art auch Künstler. Erst danach habe ich ihn an verschiedene Verleger verkauft: an Aperture in New York, Hazan in Paris und Benteli in Bern für die deutschsprachige Fassung. Sie mussten alle das fertige Produkt nehmen. Ich erinnere mich noch gut, wie Eric Hazan zu mir gesagt hat: «Wie, du verkaufst mir als Verleger ein fertiges Buch?» Ich habe ihm gesagt, er habe zwar Recht, aber ich käme mit dem besten Drucker und dem besten Designer zusammen zu ihm und was er denn noch mehr wolle. Und sie haben es alle akzeptiert. Das Problem, das ich jetzt habe mit den Bildbänden, ist dass sie nicht die Wirkung eines Panoramafotos erreichen. Die von mir gewünschte Wirkung erreicht kein Bildband. Man begegnet dort zwar auch Menschen, aber man kann nicht ins Bild eintauchen.

Über zwei Jahre lang habe ich Astrid und Peter, ein drogensüchtiges Paar, mit der Kamera begleitet. Es entstand eine Art Reportage über ihr Leben und die Dinge, die sie durchgemacht haben: Prostitution, Gefängnis ... Ich habe die Arbeit in einem Fotoband zusammengefasst, aber damit war das Projekt für mich noch nicht beendet. Ich habe riesige Abzüge von den 32 Panoramafotos gemacht und sie in den Strassen plakatiert. Zum Beispiel war ein Foto von Peter, auf dem er gerade mit Heroin dealt, genau gegenüber dem Polizeikommissariat plakatiert. Die Polizeibeamten hatten das also Tag für Tag vor Augen. Die Botschaft lautete: Das sind nicht Ausländer, das sind nicht Einwanderer, die aus irgendwelchen fernen Ländern stammen. Es sind die ganz normalen Leute von nebenan, keine Monster, wie man uns immer weismachen will. Anschliessend habe ich nach der öffentlichen Installation noch einen Film gedreht, in dem die zwei sich darüber äussern, weshalb sie bei meinem Projekt mitgemacht haben. Ich habe das in der Schweiz realisiert und wollte anschliessend eine ähnliche Aktion in Frankreich unternehmen. Erinnerst du dich noch, wie wir uns im Musée d'art moderne de Paris getroffen haben und ich dich um Rat gefragt habe, wie ich das angehen könnte? Seit Jahren versuche ich etwas in dieser Richtung in Frankreich zu initiieren, aber es ist extrem schwierig, weil Drogen ein absolutes Tabuthema sind. Irgendwann werde ich es machen, aber die Franzosen sehen Drogen immer nur im Zusammenhang mit Kriminalität und strafrechtlicher Verfolgung.

Kommen wir also zu den noch nicht realisierten Projekten wie dasjenige über Drogenabhängige in Frankreich. Gibt es noch andere Projekte, die du aus Gründen der Zensur oder Autozensur nicht weiter verfolgt hast? Ich meine eine Autozensur im Sinne von Doris Lessing, die davon spricht, dass man sich selbst manche Romane nicht zu schreiben gestattet.

Ich realisiere alle meine Projekte. Aber Tabus stellen dabei wahrscheinlich das grösste Problem dar. Ich spreche immer von Tabus, wobei diese natürlich von Land zu Land sehr

unterschiedlich sind. Als ich in der Schweiz diese Plakataktion mit Astrid und Peter gemacht habe, titelte *Le Monde*: «La Suisse vient d'autoriser une campagne d'affichage montrant des toxicomanes en train de se droguer» (Schweizer Regierung genehmigt offiziell Plakatkampagne, welche Menschen beim Konsumieren von Drogen zeigt), obwohl ich dem Journalisten gesagt hatte, dass dies nicht der Fall sei. Aber als Franzose kann man sich nicht vorstellen, dass jemand eine solche Aktion ohne grünes Licht der Behörden durchführt. Wie lautete deine Frage?

Welche Projekte oder Träume hast du nicht umgesetzt?

Mein Traum ist, weiterzumachen und dabei noch einen Schritt weiter zu gehen. Meistens habe ich vorher keinen genauen Plan. Vieles passiert einfach so. Wenn der Mitarbeiter von der Schweizer Botschaft in Algier mich nicht wegen einer möglichen Ausstellung angerufen hätte, wäre ich nicht nach Algerien gegangen. Dann hätte ich nicht 15 Jahre meines Lebens damit verbracht, immer wieder dorthin zu fahren, um all diese Fotos und den Dokumentarfilm zu machen. Zufall ist wohl das passende Wort. Mit den Drogenabhängigen war es genauso. Ich bekam einen Anruf von einer Organisation, ob ich etwas machen könnte. Und ich habe zugesagt unter der Bedingung, dass ich Personen fände, die bereit wären, mit Gesicht und Namen zu ihrer Drogensucht zu stehen. Das war schwierig. Es dauerte eine Weile, bis ich Astrid und Peter gefunden habe. Wenn du einen Drogenabhängigen fragst, ob du ihn fotografieren darfst, kommt sofort: «Was bezahlst du

ALLES GESCHIEHT LETZTLICH PER ZUFALL. MIR BIETET SICH EINE GELEGENHEIT, ICH NEHME SIE WAR, GREIFE ZU UND LASSE NICHT MEHR LOS

dafür?» Woraufhin ich gesagt habe: «Nichts, noch nicht einmal einen Kaffee. Das Einzige, was ich dir anbieten kann, ist, dass du mit einem Leben bekannt wirst, mit dem du wohl lieber nicht bekannt werden möchtest.» Meine Träume? Ich habe keine Träume. Ich folge einfach meinem Weg. Im Moment bin ich hier in London. In zehn Tagen fahre ich nach Paris zurück und habe keine Ahnung, was mich anschliessend dort erwartet. Alles geschieht letztlich per Zufall. Mir bietet sich eine Gelegenheit, ich nehme sie war, greife zu und lasse nicht mehr los.

Diese Idee des Exils ist etwas typisch Schweizerisches. Die Schweiz hat eine lange Tradition des Reisens. Das findet sich möglicherweise in unseren Genen. Und wenn du in einem so kleinen Land aufwächst, hast du vielleicht auch Sehnsucht nach Grossstädten.

Und nach dem Mittelmeer. Da gab es ja diese berühmte Ausstellung im Kunsthaus...

... die von Bice Curiger kuratierte Ausstellung Freie Sicht aufs Mittelmeer.

Nieder mit den Alpen, damit die Sicht aufs Mittelmeer frei wird.

Ich pendle zwischen London und Berlin, ich weiss nicht, wie es bei dir ist. Du bist eine Woche in Paris, eine Woche in London, dann wieder in der Schweiz. Wo bist du verankert, bist du es überhaupt?

Klar, meine Basis ist in Paris. Dort wohne ich seit 20 Jahren, dort wachsen meine beiden Töchter auf. Ich bin durch viele Länder gereist. Meine Arbeit über den Islam hat mich in den Sudan und in den Libanon geführt, nach Syrien, Ägypten. Aber ich komme natürlich immer wieder zurück. Ich brauche trotz allem Grenzen. Es fällt mir manchmal schwer zu akzeptieren, dass viele Schweizer mit Scheuklappen herumlaufen. Ich war unglaublich enttäuscht über dieses Votum gegen neue Minarette in der Schweiz.

Allerdings. Erst gab es diese landesweite Plakatkampagne und dann noch das Minarett-Verbot durch Abstimmung. Ich erinnere mich an deine E-Mail vom selben Tag, in der du erklärt hast, du würdest aus eben diesem Grund bis auf weiteres nicht mehr in der Schweiz ausstellen. Das hat mich an die Reaktion von Thomas Hirschhorn in Bezug auf Chrsitoph Blocher im Bundesrat erinnert.

Ich konnte nicht einfach untätig bleiben. Meine beiden engsten Freunde, die ich seit über 20 Jahren kenne, sind Muslime, säkularisierte Muslime. Ich bin froh, dass sie meine Freunde sind. Die Mehrheit der Schweizer hat überhaupt keine Ahnung vom Islam. Die Minarette dienten einfach nur als Vorwand, um gegen Ausländer vorzugehen. Aber ich habe bis zum Schluss nicht für möglich gehalten, dass das Votum so ausgehen könnte. Am Tag der Abstimmung war ich mit einem dieser Freunde in der Tate Gallery. Er bekam eine SMS und sagte nur: «Sie haben es geschafft.» Ich habe gesagt, das könne doch nicht sein. Aber es war so. Im Moment lebe ich im Londoner Viertel Whitechapel, es wird auch «Banglatown» genannt. Von den Engländern geht eine grosse Toleranz aus. Jeder kann so sein, wie er ist. Und worüber debattieren sie gerade in Frankreich? Über ein Schleierverbot. Die Briten und die Franzosen waren Weltmächte und hatten beide Kolonien. Wie sind sie damit umgegangen? Frankreich wollte nicht loslassen und hat Kriege geführt. Die Briten haben eingelenkt und die Kolonien in die Unabhängigkeit entlassen. Und jetzt ist dieses «Banglatown» wie eine Kolonie im Herzen von London. Die Immigration ist sichtbar und wichtig für die Wirtschaft. Also wer hat jetzt Recht? Welches Land geht damit besser um? Das ist eine interessante Frage. Und ich suche noch nach einer Antwort.

Das ist also dein derzeitiges Projekt. Vielleicht das Thema für dein nächstes Buch?

Keine Ahnung, ich arbeite noch daran. Irgendwas wird am Ende dabei herauskommen, da bin ich sicher.

Du musst ja riesige Archive haben. Wie viele Fotos hast du auf Lager? Wie archivierst du sie? Ist das so etwas wie ein gigantischer mnemonischer Atlas à la Abi Warburg? Wie funktioniert das?

Es ist eine unvorstellbare Unordnung. Ich bin überhaupt nicht so wie Gilbert und George! Es ist das totale Chaos und nur ich selbst finde mich darin zurecht. Wenn ich sterbe, könnt ihr alles wegwerfen. Ich habe noch ein kleines Studio in Bern, in dem noch immer viele grosse Kartons herumstehen mit allem möglichen Zeug darin ... Ich habe oft davon ge-

ICH BRAUCHE NICHT DURCHS OBJEKTIV ZU SCHAUEN UND NIEMAND MERKT, WANN ICH AUF DEN AUSLÖSER DRÜCKE. NUR SO KANN MAN HEUTE NOCH UNVERFÄLSCHTE BILDER MACHEN

träumt, dass ein grosses Feuer mich eines Tages davon befreien würde, weil ich selbst mich nicht traue alles zu entsorgen. Ich hoffe, das Schicksal wird mich eines Tages davon erlösen. Dafür sind Bücher eben auch gut. Alles, was nicht in den Büchern ist, kann man vergessen.

Lass uns noch einmal über deine Fotobände sprechen. Du hast so viel veröffentlicht, welche sind dir am wichtigsten? Die, mit denen dir ein echter Durchbruch gelungen ist, in denen du eine eigene Bildsprache gefunden hast? Dein erstes Buch hatte ja Bern zum Thema.

Unter Berns Lauben. Alles war direkt vor meiner Haustür. Man kann bei Regen vom Bahnhof bis zum Bärengaben laufen, ohne nass zu werden.

Wer hat das Buch verlegt?

Die Verbandsdruckerei, 1978. Der Schriftsteller Sergius Golowin hat den Text zum Buch geschrieben. Er interessierte sich dafür, weil er sich mit Geistern in der Altstadt befasste.

Und wie ging es weiter?

Dann gab es ein Open-Air-Musikfestival auf dem Berner Hausberg Gurten. Ich habe ihn drei Tage lang belagert, dann habe ich darüber einen Bildband gemacht. Das war ziemlich verrückt, eine echte Herausforderung. Der dritte Bildband hatte das Schweizer Parlament zum Thema. Er heisst *Bundeshaus-Fotografien*.

Das Parlament ist ein faszinierender Ort. Mir fällt direkt der Inder Maqbool Fida Husain ein, dieser avantgardistische Künstler der Unabhängigkeit, der ins indische Parlament gewählt worden ist. Er hat kein Wort gesagt, sondern immer nur gezeichnet. Und am Schluss hat er alle mit einem dicken Buch überrascht, an dem er die ganze Zeit über im Parlament gearbeitet hatte, das Sansad Portfolio. Offenbar gibt es da irgendeine Verbindung ...

Als ich im Parlament fotografiert habe, bei all den Politikern, die sich für unantastbar halten, war ich zur gleichen Zeit als Theaterfotograf tätig. Und manchmal wusste ich nicht mehr, ob ich gerade im Parlament war oder im Theater! Ich betrachte mich übrigens noch immer als Bühnenfotograf.

Die ganze Welt ist eine grosse Bühne.

Ja und wenn du willst, bin ich so gesehen Theaterfotograf geblieben.

Was kam nach dem Parlaments-Projekt?

Die Schweiz als Ganzes. Ich bin ins Emmental gegangen und an alle möglichen Orte des Landes. Ich erinnere mich noch an ein Rennen mit Solarfahrzeugen in Biel. «Tour de Sol» nannte sich das.

Das waren die Anfänge eines ökologischen Bewusstseins.

Richtig. Ich habe ein Foto gemacht, dass insofern gut gelungen war, als es die beiden aufeinanderprallenden Welten zeigte: Ein Pferd, das eine Kutsche zieht, steht ganz aufgescheucht auf den Hinterbeinen einem Solarfahrzeug gegenüber. Die Bildaussage war so stark, dass die Leute behaupteten, meine Aufnahmen seien gestellt. Sie meinten, ich zeige nicht die Realität, sondern modelliere mir diese zurecht, stelle meine Bilder und provoziere Situationen.

Sie haben dir vorgeworfen deine Bilder zu manipulieren.

Genau. Und das ist der schlimmste Vorwurf, den man gegen mich erheben kann, weil ich genau das Gegenteil davon tue.

Programme wie Photoshop haben bei dir also nie eine Rolle gespielt?

Photoshop betrachte ich als Feind. Die Fotografie hat heute nichts mehr mit der Wirklichkeit zu tun. Jedes Bild, das uns in einem Magazin oder sonstwo begegnet, ist inszeniert. Nicht einmal der Entstehungsprozess eines Bildes ist spontan, die Leute wissen, dass man kommt, um sie zu fotografieren und setzen sich in Szene. Aus diesem Grund arbeite ich mit diesem Apparat. Ich brauche nicht durchs Objektiv zu schauen und niemand merkt, wann ich auf den Auslöser drücke. Nur so kann man heute noch unverfälschte Bilder machen.

Hat der Computer deine Arbeit nicht verändert?

Nein. Er ist ein Hilfsmittel, ich kann damit verschiedene Aufnahmen auf dem Bildschirm vergleichen, weil die Qualität bei den Panoramafotos sehr schlecht ist. Übrigens spielt gerade diese limitierte Qualität bei meinen Arbeiten eine wichtige Rolle: Denn Wirklichkeit ist nie perfekt. Die ist nun einmal so. Besser geht es nicht. Die Fotos sind ehrlich. Und genau diese Ehrlichkeit geht heute mehr und mehr verloren.

Nach dem Parlament kam also das Emmental, dann ein Porträt der Schweiz ...

Der Radius wurde grösser und grösser ...

Also ein Porträt der Welt?

Sagen wir, des menschlichen Wesens.

Joseph Beuys hat einmal gesagt, jeder Mensch sei ein Künstler, aber er hat es präzisiert: «Jeder Mensch ist ein Künstler, solange er ganz Mensch ist.» Siehst du das auch so?

Das trifft es gut. Aber was heisst das, «ganz Mensch»? Und wie viele Menschen sind tatsächlich menschlich? Das ist die grosse Frage. Wir sind von sehr viel Unmenschlichkeit umgeben. Um menschlich zu sein, braucht man sich nur umzusehen. Nichts anderes versuche ich. Ich weiss, dass man mit der Fotografie die Welt nicht verändern kann, aber sie kann doch einiges auslösen. Sie kann eine Art Elektroschocktherapie sein für abgestumpfte Gehirne, die nichts mehr reflektieren wollen. Sie regt zum zusätzlichen Nachdenken an.

Um die Gleichgültigkeit aufzubrechen.

Um dem Gehirn neue Nahrung zu liefern.

Hast du schon Städte fotografiert? Porträts von Städten gemacht?

Ja, zum Beispiel Kairo. Ich hatte eine Wohnung im sechsten Stock mitten im Zentrum. Auch da bin ich aus dem Haus gegangen und habe einfach fotografiert, was um mich herum passierte. Nach ein paar Wochen traf ich auf einen Galeristen, der zu mir sagte: «Du bist ein sehr bekannter Schweizer Künstler, ich möchte gerne deine Bilder ausstellen, solange du hier in Kairo bist.» Ich war einverstanden und habe ihm acht Panoramafotos geschickt. Keine Reaktion. Nach einer Woche rief er schliesslich an. Er erzählte mir, er könne nicht mehr schlafen. Wenn er meine Bilder in seiner Galerie ausstellen würde, könnte er sie schliessen. Ich antwortete, dass ich das Problem nicht ganz verstehen könne, denn meine Bilder zeigten ja nichts anderes als ganz alltägliche, banale Szenen aus Kairo. Worin die Gefahr bestehe, wollte ich von ihm wissen. Dann bin ich in ein fotografisches Labor gegangen. Der Inhaber warf einen Blick auf die Fotos und sagte, er dürfe keine Abzüge davon machen. Das sei Pressematerial und unterliege der offiziellen Zensur. Ich wusste natürlich, dass es in Ägypten eine strenge Zensur gab, aber diese Reaktionen waren für mich nicht nachvollziehbar. Das war ja eine Schere im eigenen Kopf und obendrein fand ich es ziemlich verlogen. Warum sollte man nicht das fotografieren dürfen, was alle Tag für Tag vor Augen hatten, warum sollte man das nicht zeigen dürfen? Und dann habe ich Alaa Al-Aswani getroffen.

Er hat den Roman *Der Jakubijan-Bau* geschrieben.

Genau den. In seinem ganzen Werk geht es um diese Heuchelei. Wir haben viele Nächte rauchend in seiner Zahnarztpraxis verbracht. Dann bin ich noch einem anderen Besitzer eines Fotolabors begegnet und habe niemanden mehr über meine Pläne unterrichtet. Ich bin nach oben in den zwölften Stock meines Wohnhauses gestiegen. In Kairo leben auf den Dächern die ärmsten Bewohner, die Nubier, Wirtschaftsflüchtlinge aus dem Süden des Landes. Das Haus, in dem ich in Kairo wohnte, ist genau wie das im *Jakubijan-Bau*, es gab diese Leute, die freitags im Treppenhaus gebetet haben, als ich aus dem Aufzug kam und eben die Armen oben auf dem Dach. Und ich habe eine Ausstellung oben in den Slums auf dem Dach gemacht, einen Tag lang. Bis zum letzten Moment hat ein Typ in Zivil, der sich für einen Polizisten ausgab, versucht, das Ganze zu verhindern. Schlussendlich kamen rund hundert Personen, um die Fotos anzusehen und die Nubier haben ihnen Tee serviert.

Am Anfang unseres Gesprächs haben wir über René Gardi gesprochen, der aus der Welt der Literatur kam. Und jetzt sind wir bei Alaa Al-Aswani. Die Verbindung von Fotografie und Literatur hat ja eine lange Tradition. Hast du schon einmal mit Schriftstellern zusammengearbeitet?

Die Begegnungen waren auch wieder eher zufällig. Ich habe mich Aswani sehr nahe gefühlt und umgekehrt. Er schämte sich dafür, dass ich nicht in der Galerie ausstellen konnte.

Gab es auch mit anderen Schriftstellern einen solchen Austausch? Etwa mit Paul Nizon?

Ich habe ihn mal getroffen, aber wir haben nie zusammen was gemacht. Mit Aswani habe ich auch nicht gearbeitet, wir hatten nur einen intensiven Austausch. Die wichtigste Zusammenarbeit bisher war für mich die mit dem Filmemacher Mohammed Soudani. Er ist unglaublich interessant und hat eine ungewöhnliche Biografie. Er ist Schwarzer, was an sich für einen Algerier schon schwierig ist, weil Algerien sich als ein Land der Weissen betrachtet und nicht in Verbindung mit Schwarzafrika gebracht werden will. Wie soll man als Schwarzer in einem weissen Land Erfolg haben? Man spielt am besten Fussball. Mohammed ist ein guter Fussballer, er war in der Nationalmannschaft. Er ist für ein Spiel in die Schweiz gekommen und dort hat ihn jemand entdeckt, hat ihm eine Telefonnummer in die Hand gedrückt und gesagt, wenn er jemals in der Schweiz spielen wolle, solle er anrufen. Zu diesem Zeitpunkt hat Mohammed noch für den staatlichen Fernsehsender als Kameramann gearbeitet. Als er seinen Militärdienst absolvierte, wurde er als Kameramann für Präsident Boumediene ausgewählt. Er sollte die Reden des Diktators filmen und hatte dazu überhaupt keine Lust. Also hat er den Schweizer angerufen und ist aus Algerien geflohen. Er ist Schwarzer, Afrikaner, Muslim, Araber – und ein guter Schweizer. Er trägt also viele verschiedene Kulturen in sich, was menschlich gesehen das Beste überhaupt ist. Ich wusste, ich würde ihm vertrauen können und mit ihm in Algerien arbeiten können. Viele französische Fernsehjournalisten wollten von meinen Verbindungen in Algerien profitieren und ich habe allen eine Absage erteilt. Ich hätte damit das für meine Arbeit

so wichtige Vertrauen aufs Spiel gesetzt. Er ist ein echter Freund und auch seinetwegen habe ich angesichts des Minarett-Verbots beschlossen, etwas zu unternehmen.

Gewissermassen als Zeichen der Solidarität.

Ja, gegen diese Ignoranz. Es geht nicht um den Islam, sondern um das Nicht-Schweizerische. Alles Fremde ist in den Augen der Schweizer schlecht. Das ist doch heuchlerisch. Sie sind in Europa und tun so, als gehörten sie nicht

ER IST
SCHWARZER,
AFRIKANER,
MUSLIM, ARABER
UND EIN GUTER
SCHWEIZER

dazu oder wollten nicht dazu gehören. Das ist genauso heuchlerisch wie die Situation in Kairo, wo man nur Kamele zeigen darf und die Pyramiden und Kleopatra, aber nicht den realen Alltag einer Achtmillionen-Metropole.

Noch eine letzte Frage. Rainer Maria Rilke hat die *Briefe an einen jungen Dichter* geschrieben. Welche Ratschläge gibst du im Jahr 2010 einem jungen Fotografen mit auf den Weg?

Einfach hinzuschauen, das ist nicht schwer.

« Je devais avoir 22 ans. Pour travailler au Palais fédéral (l'Elysée suisse), j'ai obtenu une accréditation d'un petit quotidien de gauche sans le sou. Pour ce quotidien, je couvrais également les événements locaux, comme cet exercice de répétition des pompiers. A l'époque, le prestigieux magazine allemand Stern avait une page réservée à une photo publiée sans commentaire. Quand j'ai fait la photo du pompier en train d'uriner dans les flammes, j'ai tout de suite su qu'elle était bonne, je l'ai envoyée à Stern et ils l'ont publiée.

La photo du chasseur de rats, c'était un reportage que je faisais sur les égouts. Ce chasseur de rats m'avait donné des bottes, on était à quatre pattes dans les égouts, lui devant avec sa lampe torche et son fusil... A la fin de la matinée, on a émergé d'une bouche d'égout en plein centre-ville. Les passants nous regardaient éberlués. En les voyant, il a brandi son rat, mimant la victoire. La photo a été publiée pour la première fois dans le livre *Swiss People* et exposée au musée de l'Elysée à Lausanne. »

"I must have been 22 years old. In order to work at the Federal Palace (the Swiss government building), I got an accreditation from a small, penniless left-wing newspaper. I also covered local events, such as this firemen's training. At the time, Stern, the famous German magazine, had a doublespread dedicated to a picture, without any comment. When I took the picture of the fireman urinating in the flames, I knew I had a shot. I sent it to Stern and they had it published.

The rat hunter picture was part of a feature story about sewers. The rat hunter gave me a pair of boots and down we went, on all fours in the sewers, with him leading the way with his torchlight and rifle... At the end of the morning, we emerged from the sewer in the heart of the city. People stared at us in amazement, and when the rat hunter saw them, he triumphantly brandished the rat. The picture was published in the book *Swiss People* and shown at the Elysée Museum in Lausanne."

«Mit zweiundzwanzig Jahren habe ich angefangen zu fotografieren: im Berner Bundeshaus, dem Schweizerischen Regierungs- und Parlamentsgebäude. Ich habe auch Lokalereignisse festgehalten, ein Beispiel dafür ist das Bild des Feuerwehrmannes in Aktion. Damals gab es im Magazin Stern noch eine ganze Seite für ein Foto ohne Kommentar. Das Bild erschien unter dem Titel «Vertrauen ehrt».

Das Foto vom Rattenfänger entstand während einer Reportage über die Kanalisation der Stadt. Anstatt die Ratten zu vergiften, hat er diese lieber gejagt. Mit Stiefeln bis übers Knie und auf allen Vieren ging's los: er vor mir mit Taschenlampe und Gewehr. Ab und zu hielt er an, weil das Abwasser sich vor uns in den Kanal ausschüttete. Am Ende des Vormittags stiegen wir durch ein Senkloch in die Stadt auf. Die Passanten staunten nicht schlecht und der Rattenfänger streckte ihnen siegesbewusst seine Beute entgegen. Das im Buch *Swiss People* zum ersten Mal publizierte Bild wurde im Lausanner Musée de l'Elysée ausgestellt.»

EARLY WORKS 1979– 1985



Ce soutien de la fortune pourra continuer comme par le passé à faire de la trottinette sur son chariot élévateur autour des montagnes d'or qu'il déplace pour le bonheur et la puissance des autres. Les citoyens suisses ont choisi, à 50,3 %, le 6 décembre, de refuser le premier pas qui les intégrerait à l'Europe. Le photographe Michael von Graffenried a réussi à pénétrer dans ces sanctuaires que sont les réserves et les coffres géants de leurs banques, où même le ministre des Finances helvétique n'est pas admis et où la sécurité repose sur la surveillance mutuelle des employés qui se côtoient quotidiennement. L'arrivée parmi ces barres de 350 à 430 onces (de 10,89 à 13,37 kg) d'un étranger au service est un événement rarissime perçu comme un danger. Ici, chaque palette supporte trente-six barres, une fortune abstraite pour celui qui les manipule.

En refusant de faire un premier pas vers l'Europe, les Suisses protègent leurs secrets bancaires. "Paris Match" pénètre dans cet univers interdit

LA SUISSE JALOUSE DE SON OR

A l'époque de l'ordinateur et des calculs astronomiques à la vitesse de la lumière, les billets de banque de toutes provenances restent l'objet de manutentions laborieuses, intemporelles, comme n'importe quelle matière première. La perplexité qui pousse cette employée à se gratter la nuque ne vient pas des questions qu'elle pourrait se poser sur l'origine — propre ou sale — de l'argent qu'elle manipule. Elle vérifie seulement ses comptes sans se préoccuper de savoir si, en changeant de liasses et de caisses les billets qui passent entre ses mains, elle participe à cette alchimie initiatique qui s'appelle le blanchiment. Dans un bureau plus confortable, un banquier d'un grade plus élevé laisse éclater sa satisfaction de voir bien alignés devant lui les billets de 100 francs et 1000 francs suisses en liasses de 100 000 (377 000 francs).



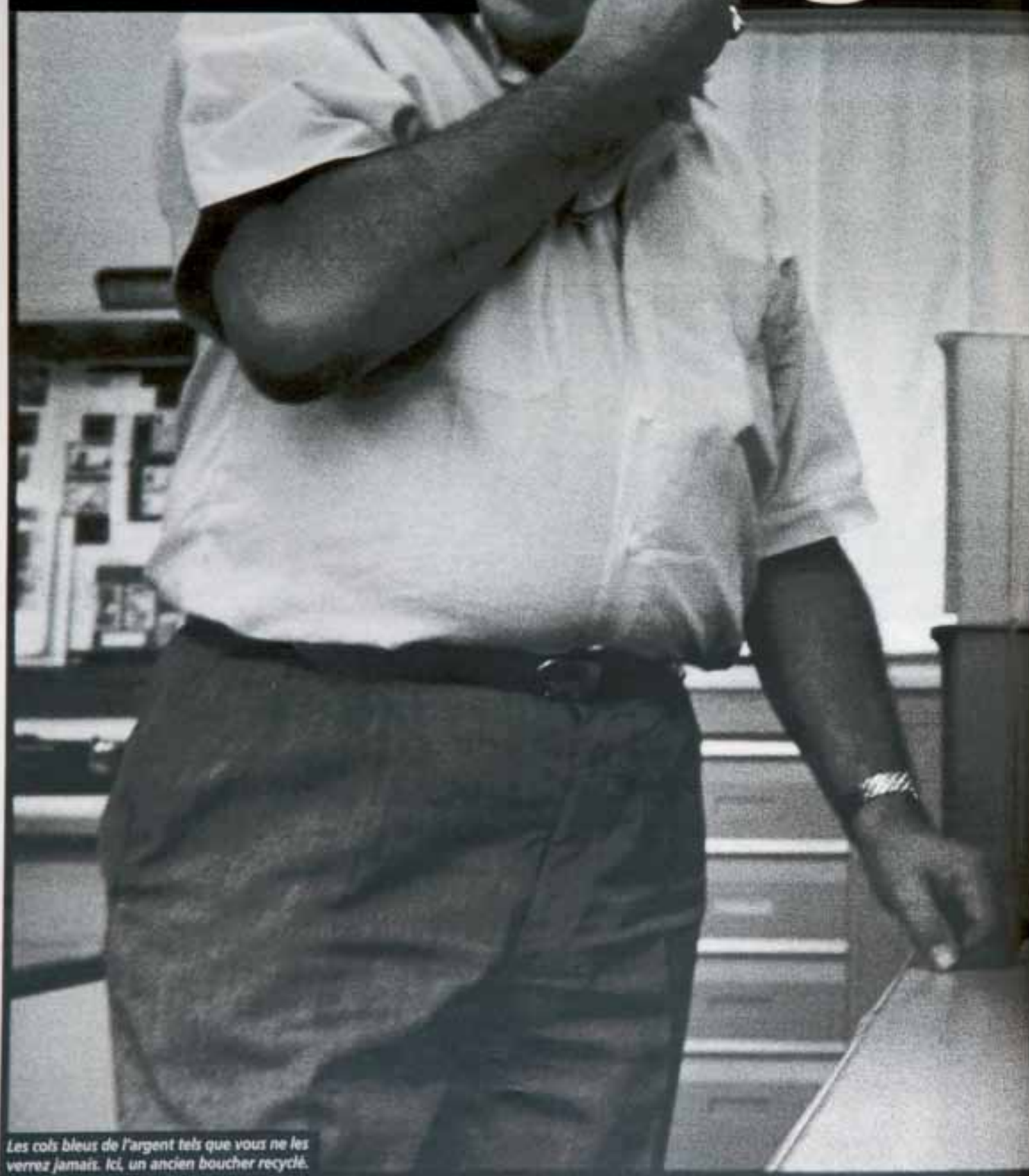
Ici, les billets et les lingots sont manipulés comme une banale marchandise qui ignore les frontières



Dans un garage de la banque X, un homme décharge un camion de barres d'argent en provenance de Pologne. Protégée par de simples bâches, comme la plus vulgaire des cargaisons, une fortune a ainsi parcouru des centaines de kilomètres à travers l'Europe. Dans le coin d'un bureau, la reine d'Angleterre, compléée en énormes liasses, côtoie sans en prendre ombrage la pin-up impudique d'un calendrier érotique. Les liasses de billets de dix livres (85 francs) sont appréciées par les manutentionnaires non pour ce qu'elles pourraient représenter de confort et de rêves réalisés, mais pour leur faible poids par rapport au métal précieux, dont le transport est uniquement réservé aux gros bras. Les billets réunis ici sont prêts à être expédiés dans des conditions de sécurité plus appropriées à leur valeur que l'argent expédié par les Polonais.



Le fric grandeur nature



Les cols bleus de l'argent tels que vous ne les verrez jamais. Ici, un ancien boucher recyclé.

Les banques brassent des milliards mais vous n'en voyez jamais la couleur. Michael von Graffenried est allé y voir pour vous... en noir et blanc. Nickel!





展品由洛桑藝術博物館借出 In collaboration with the Musée de l'Elysée, Lausanne

地方踪影 Places Through The Lens

麥克·格拉芬德攝影展

瑞士影像：無俗套・無禁忌

MICHAEL von GRAFFENRIED

一九九四年十月一日至十月十日 1 — 10 October 1994

香港藝術中心四樓包兆龍及包玉剛畫廊

Pao Sui Loong and Pao Yue Kong Galleries, 4/F Hong Kong Arts Centre

Co-presented by

香港藝術中心



Exposing The Flip Side Of Switzerland

SWITZERLAND IS A COUNTRY designed by God for the maintenance and upkeep of calendars and picture postcards. Having been a neutral nation since the early 16th century, today it prodigally dispenses chocolates, army knives, cheeses full of holes, and chirruping clocks. The little republic of snow and yodels and numbered accounts is beautiful, staid, quaint and blissfully peaceful.

Well, maybe.

Michael von Graffenried, a Swiss photographer whose second show in this country is at the Witkin Gallery (415 West Broadway) through Aug. 23, has a rather different outlook on his native land. First of all, he finds it amusing. Also, though he is evidently fond of his compatriots and looks kindly on many of their foibles, he can't help noticing that the country is full of guns, rats, counterterrorism measures, beggars and signs of progress that no one seems to have assimilated. There isn't a good snowy mountain in this entire exhibition, but heaps of rue, a wry smile or two, and extensive evidence that the heart of Switzerland no longer beats solely beneath hand-embroidered blouses and bankers' suits.

To begin with the guns: in four of the first six color photographs, men walk about with rifles. One is a soldier on the street, watched with fascination by a passing toddler and his mother, one a cemetery watchman wearing a Walkman as he makes his rounds. The third is a civilian out for a Sunday outing, the fourth another ordinary citizen walking down the street a few steps in front of a brass band.

And there are others. Men with pistols subdue another man during counterterrorism training. A line of soldiers in camouflage plods within a few feet of a farmer who stolidly pitches hay without turning to watch. "The Rat Hunter of Bern" comes up out of a sewer smiling triumphantly and holding aloft his rifle in one hand and a dead rat in the other. The N.R.A. would eat its heart out.

John McPhee once explained these bristling guns, in his book "Place de la Concorde Suisse." Swiss men serve in the Army for 30 years, retraining regularly; 10 percent of the population is in military service. They stay armed in order to prevent a war and erect monuments to generals who manage not to fight. Citizens keep their guns at home so they can mobilize fast — 600,000 assault rifles in broom closets and cupboards. According to Mr. McPhee, "Communist Swiss soldiers keep rifles and machine guns at home. It is said that this is not dangerous for political purposes; it is dangerous only for the wife."

In Mr. von Graffenried's viewfinder, peace in Switzerland seems to be slightly rattled. An Army tank demonstrates its might by crunching up an automobile. A policeman wipes egg off his face after being effectively targeted. A man in carnival costume, sporting the mask of some fantasy insect with huge green eyes, walks past a wall where graffiti say, "We Do It Our Way!" and "Dreck!"

Like an engineering inspector from Oz, Mr. von Graffenried finds evidence everywhere that the infrastructure of daily life in Switzerland is built of unlikely materials. Swiss photographers have been known to be highly



"The Rat Catcher of Bern"—Michael von Graffenried thrives on the inconsistencies life throws in his direction

skeptical, usually of other cultures. René Burri's photographs of NASA's enterprises are majestically improbable, spooky and forlorn. The first coherent photographic statement on disaffection in America was made by the Swiss-born Robert Frank in the late 1950's.

Mr. von Graffenried has none of the rawness or angst of Robert Frank and no pioneering style, but merely a good eye (which is, after all, quite a lot). In an era when disaffection has already become a popular stance,

he commands a perfectly fine and serviceable reporter's or street photographer's style. But form is not the major issue; content is all. He works fast with a 35mm camera, photographs in both color and black and white (the latter with high contrasts and a certain degree of graininess), and thrives on the inconsistencies life throws in his direction.

His alertness to the humor available in the daily round of things — a doorman lugging a mammoth cutout of a woman in a bikini, a

fireman who urinates on a fire rather than using a hose — places him in the tradition of Robert Doisneau and Elliott Erwitt, the two men who first gave funny photographs a decent reputation. Humor has not been highly regarded in photography or the other arts until recently; it was considered suitable mainly for low art like cartoons and illustrations made to please the masses. Pop Art began to redefine the terms of respectability in the 1960's, in part by making substantial paint-

Continued on Page 28

(OVER)

Für die schönsten Dias des Jahres.

Kodachrome DIAPOSITIV



ENTWICKELT VON KODAK



KODACHROME 64 Film (19 DIN) für beispielhafte Qualität in allen Tageslichtbereichen.
KODACHROME 25 Film (15 DIN) für unübertroffene Schärfe. Und von Ihren liebsten und schönsten Dias lassen Sie Farbbilder machen – natürlich auf KODAK Papier.

**Die Farbe stimmt.
Die Schärfe stimmt.
Der Urlaub stimmt.**



Vertrauen ehrt

stern 15

Foto: Michael v. Graßhoff



« Comme toujours ou presque, c'est le hasard qui m'a amené en Algérie. Je suis allé pour la première fois dans ce pays, que je ne connaissais pas du tout, pour présenter une exposition. En 1992, la guerre civile a commencé. En raison du climat d'insécurité qui régnait et de la méfiance viscérale des gens vis-à-vis de la photo, j'ai dû me résoudre à utiliser un appareil placé sur l'abdomen, pour photographier les gens à leur insu. Je suis retourné en Algérie régulièrement pendant dix ans.

Une première exposition a eu lieu à Paris en 1998 et en janvier 2000 à la Bibliothèque nationale d'Alger. En voyant les photos, beaucoup de gens m'ont non seulement pardonné de les leur avoir volées, ils se sont mis à se confier, à raconter ces années noires.

Avec le réalisateur Mohammed Soudani, nous avons décidé de retourner sur place retrouver ceux que j'avais photographiés. Cela a donné le film *Algérie – je sais que tu sais*, qui a été présenté au Festival International du Film de Locarno en été 2002. Pour eux, il constitue un début de travail de mémoire. Un tout petit début, mais un début quand même. »

“It was chance, as almost everything else that happened in my career, that brought me to Algeria. I first set foot in the country, which I had never really heard of, to present an exhibition. In 1992, the civil war started. Because of the insecurity and the deep mistrust against photography, in order to be able to take pictures without people noticing, I decided to use a camera placed on my abdomen. Over the next ten years, I regularly went back to Algeria.

A first exhibition was held in Paris in 1998, a second in Algiers in January 2000 at the National Library. When they saw the pictures, many people not only forgave me for having stolen the images, they also started confiding in me, telling me about these dark years.

With film director Mohammed Soudani, we decided to go back to Algeria to find the people on the pictures. The result is the film *Algérie – je sais que tu sais*, which was presented at the International Film Festival in Locarno in 2002. For the people of Algeria, it represents the beginning of a path towards memory. A small step, but a step nonetheless.”

«Wie fast immer hat mich der Zufall nach Algerien gebracht. Ich wusste nichts über das Land und reiste zum ersten Mal wegen einer Ausstellung dorthin. 1992 begann der Bürgerkrieg. Auf Grund der herrschenden Unsicherheit und dem Misstrauen der Leute gegenüber der Fotografie begann ich schlechten Gewissens mit einer Kamera zu fotografieren, welche beim Auslösen auf meiner Brust blieb. Über einen Zeitraum von zehn Jahren bin ich regelmässig nach Algerien zurückgekehrt.

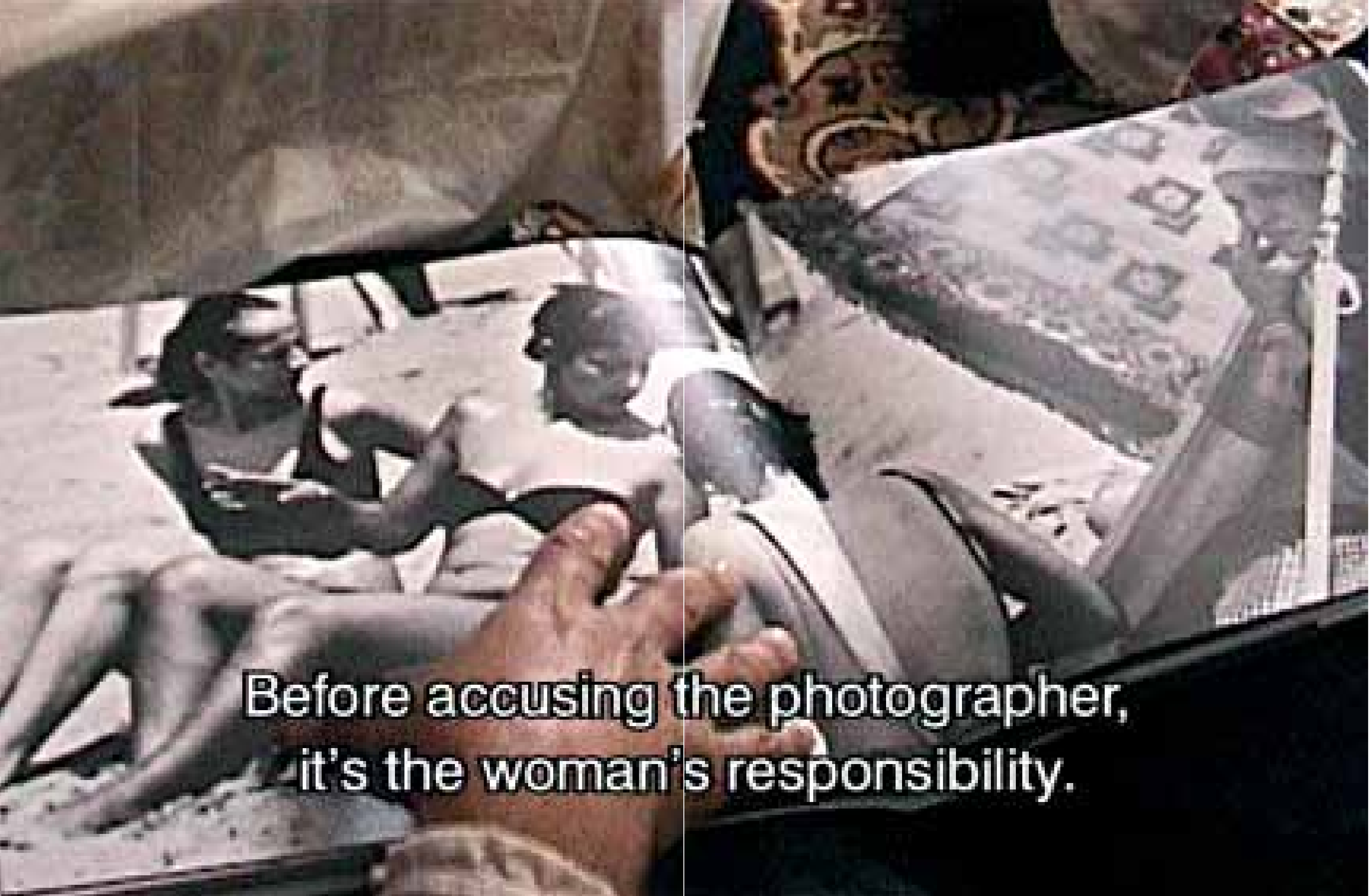
Die Bilder wurden in einer ersten grossen Ausstellung 1998 in Paris und im Januar 2000 in Algier ausgestellt. So bot sich mir die unverhoffte Gelegenheit, die von mir «gestohlenen» Bilder den Leuten zurückzubringen. Dabei traf ich auch auf Menschen, die ich gegen ihren Willen fotografiert hatte. Nicht nur, dass sie mir verziehen, sondern sie wollten sich mir anvertrauen und mir von ihrem Überleben erzählen.

Zusammen mit dem Filmemacher Mohammed Soudani beschloss ich deshalb, nach Algerien zurückzukehren, um die Leute auf meinen Fotografien aufzusuchen. Daraus entstand der Dokumentarfilm *Guerre sans images – Algerien, ich weiss, dass Du weisst*, der im Sommer 2002 im Rahmen des Internationalen Filmfestivals Locarno uraufgeführt worden ist. Für die Leute im Film war das der Anfang einer Vergangenheitsbewältigung.»

GUERRE SANS IMAGES 1991 – 2002



- Are you hiding my pictures ?
- No.





Blood, people on the ground...



Et le feu qui consomme ton cœur.



L'Algérie au miroir de Michael von Graffenried

Le photographe suisse ne croyait pas voir un jour ses tirages exposés à Alger. Ils y sont, à Belcourt, jusqu'au 1^{er} mars

C'ÉTAIT UN RÊVE, il est devenu réalité : exposer au centre d'Alger 118 photos prises dans les années 90 d'un pays saigné par les attentats et les assassinats. « Je pensais qu'il faudrait trente ans pour que l'Algérie accepte de voir en face ces images », explique Michael von Graffenried, photographe suisse installé à Paris, qui a auparavant exposé ses images à la cité de La Villette, à Paris. Le 16 janvier, alors que le nouveau Centre culturel français est inauguré, l'exposition ouvre à la bibliothèque El Hamma. « Tant que je n'avais pas vu les photos au mur, je n'y croyais pas. »

L'aventure commence durant la campagne pour l'élection présidentielle, en mars 1999. Michael von Graffenried, qui s'est rendu à Alger à treize reprises en dix ans – unique photographe occidental dans ce cas –, se trouve dans le même hôtel que l'unique candidat, Abdelaziz Bouteflika. Il se dresse au milieu des gardes du corps et brandit son livre sur l'Algérie en criant : « Monsieur Bouteflika, j'ai un cadeau pour vous ! » Ce dernier le remercie et s'engouffre dans sa voiture.

Au même moment, un ami du photographe donne l'album à la veuve de Mohamed Boudiaf, rentré au pays en 1992 après vingt-huit

ans d'exil au Maroc, et, devenu président, assassiné six mois plus tard. En juillet 1999, Fatiha Boudiaf, qui préside une fondation à la mémoire de son mari, assiste dans le Jura suisse à une exposition de Graffenried. « Je veux la montrer à Alger », déclare-t-elle à la télévision alémanique. « Personne d'autre n'aurait pu y arriver », commente le photographe.

Avant Noël 1999, onze caisses de photos gagnent l'Algérie. Un petit catalogue, traduit en arabe, est ficelé. La veille du vernissage, rien n'est au mur. Ayant obtenu un visa, Graffenried tient une conférence de presse au milieu des caisses. Puis il a accroché les photos en quelques heures pour que le lendemain, à 17 heures, l'exposition « Au cœur de l'Algérie » soit prête. Elle est visible jusqu'au 1^{er} mars.

« Je voulais que le plus grand nombre d'Algériens voient les photos », explique Graffenried. D'où le choix d'une bibliothèque située dans le quartier Belcourt et fréquentée quotidiennement par 1 000 personnes, en majorité des étudiants. Et celui d'un centre commercial, durant un week-end, pour accrocher encore une vingtaine d'images.

Michael von Graffenried s'est aussi rendu dans les quartiers

populaires de Kouba et de Bab el-Oued, distribuant des affiches et catalogues – ils sont vendus 150 dinars, soit 15 francs. Il se fait apostropher : « Pourquoi ne pas avoir affiché vos photos dans la rue ? » La presse algéroise, francophone et arabisante, a largement rendu compte de l'événement. « Mais leur audience est confidentielle par rapport à la télévision. » Cinq images, notamment celle de clients d'un café fouillés les mains contre le mur par les Ninjas (forces spéciales cagoulées), ont été montrées à la chaîne nationale « où on ne parle que de Bouteflika ».

« ON NE PEUT PAS MONTRER... »

Graffenried, qui n'a eu jusqu'ici aucune réaction officielle de l'Etat, souhaite dialoguer avec les « acteurs » de ses photos. Comme Nacera, une étudiante de vingt-six ans, qui a perdu une jambe lors d'un attentat à la voiture piégée. Elle s'est déplacée avec ses béquilles, a pleuré devant son image. « Bouteflika ne peut pardonner à ma place », a-t-elle dit au photographe. Que faire alors des auteurs d'attentats ? « Les tuer. » Une femme a découvert la photo d'une prière, à 500 mètres de son logement, à Kouba. « Elle ne savait pas que c'était comme ça, parce qu'elle



Portraits de « terroristes » (détail) affichés dans un poste de police : c'est, selon Michael von Graffenried, « la photo devant laquelle les gens s'arrêtent le plus ».

ne sort pas pendant la prière », explique le photographe.

« La photo devant laquelle les gens s'arrêtent le plus », a pu constater Graffenried, est une série de portraits d'identités de « terroristes » affichés dans un poste de police ; certains visages sont barrés au crayon avec la mention « abattu ». « Beaucoup regardent mais personne ne parle. » Dans un pays très réticent devant l'image, les photos qui dérangent le plus ne sont pas celles qui disent le conflit ou la peur, mais celles qui cernent une société fragmentée : des jeunes femmes en mini jupes, en train de danser, en maillot à la

plage. « Des femmes voilées m'ont dit qu'on ne pouvait pas montrer ces choses. » Graffenried sait que sa marge de manœuvre est étroite, que si « un père voit sa fille sur une image, il peut décider de la marier en trois jours. » Il ne sous-estime pas le piège de la propagande – cinq de ses voyages ont été encadrés par la police. Il a enfin dû se résoudre à prendre nombre d'images à l'insu des gens. Malgré ces limites, il délivre sa « petite page » de l'Algérie : « Montrer ces photos aux Algériens, c'est une façon de les leur rendre. »

Michel Guerrin

Edition :
le directeur
des « Empêcheurs
de penser
en rond » licencié

PHILIPPE PIGNARRE, directeur de la collection « Les empêcheurs de penser en rond » et des relations publiques de Sanofi-Synthelabo, a été licencié du laboratoire pharmaceutique, qui arrête cette collection. Invité mardi 1^{er} février sur France-Culture, Philippe Pignarre a attaqué *Le Canard enchaîné* et son rédacteur en chef, Claude Angeli, qu'il rend responsable de l'arrêt de sa collection, à la suite d'un article paru le 24 novembre 1999, mettant en cause un livre du philosophe Ian Hacking, en le soupçonnant de soutenir des thèses ambiguës sur la pédophilie (« Le Monde des livres » du 28 janvier). L'article et les menaces pesant sur la collection ont suscité l'indignation d'intellectuels qui ont publié une pétition de soutien. Philippe Pignarre estime que l'article est « une manipulation qui servait l'intérêt de gens qui voulaient abattre la collection ». Claude Angeli refuse de « polémiquer » avec Philippe Pignarre et réfute l'idée d'une « manipulation ». La parution de l'article est intervenue après la fusion de Sanofi et Synthelabo, alors que certains remettaient en cause l'utilité des « Empêcheurs de penser en rond » au sein du nouveau groupe. Des contacts sont pris avec des éditeurs pour une reprise de la collection.

Le redressement spectaculaire de l'Orchestre de chambre de Toulouse

Le livre d'images et les vignettes

ميخائيل فون غرافنريد

“في قلب الجزائر”



من دم
أحمر وأسود...



من دموع
وانتصارات



جزائر المستقبل
والأمل

معرض صور يقدم من طرف:



رواق إسمي جرياض الفتح من ١١ إلى ٢٢ جانفي ٢٠٠٠
المكنة الوطنية بالحامة من ١١ إلى ١ مارس ٢٠٠٠

المسندة الكريمة لـ

France

Jospin, l'Europe
et Maastricht II

Courrier
INTERNATIONAL

Document

Le superbe déclin
des Thyssen

Chaque jeudi, toute l'actualité d'un continent à l'autre N° 345 du 12 au 18 juin 1997

18 F

Qui bénéficie
des élections
truquées ?

Algérie

Pourquoi l'islamisme vaincra

M 3183 - 345 - 18,00 F

L'Algérie n'est pas le seul pays à connaître une poussée islamiste. Mais il est le seul à vivre une telle tragédie, en raison du poids de son histoire, de son identité incertaine et de la fragilité d'un Etat qui, le F.N., parti unique jusqu'en 1989, a confisque pendant trois décennies.

Par mauvaise conscience, la France a eu tendance à fermer les yeux sur cette faille, en partie masquée par l'émigration pétrolière. Les relations d'amour-haine entre

A black and white photograph of a street scene in a historic town. A person is sitting on the ground in front of a building with a doorway. The building has a sign that reads "N". The street is paved with cobblestones, and there are other buildings in the background.

00.00 Star Trek - The Next Generation, 1.00 500 Stalings, 02.00 Air Edition, 04.30 Muegruz, 5.30 Perspaca, 06.30 Inside Edition, 07.00 Pearl, 9.30 Aquapac Edition, 10.30 Inside Edition, 11.00 Perspaca, 12.00 Pearl, 13.00 Inside Edition, 13.30 The Premier Hatch, 18.00 Real TV, 18.30

[illegible][illegible]



Razzia im Elendsquartier »Château Rouge« in Algier, einer Hochburg der Fundamentalisten: In Sekundenschnelle stürmen die Elite-Polizisten ein Café, durchsuchen die Gäste und verhaften einen 26jährigen Mann. Die »Ninjask« sind beim Volk verhaßt und gefürchtet: Die Menschenrechtsorganisation »amnesty international« beschuldigt die Sicherheitskräfte, Hunderte von mutmaßlichen Terroristen ohne Prozeß hingerichtet zu haben

**»DIE TERRORISTEN
ERGE BEN SICH
NICHT. DESHALB
MÜSSEN WIR SIE
ERSCHIESSEN«**

»NINJA« KOMMANDANT ALI



rale terroriste

publics, en plein jour, à Ajaccio • Plus de 70 kilos
ombes • « Ces actions étaient destinées à tuer »,
contre la violence, vendredi et samedi en Corse

bleues, les jours bleus



nique, a souligné que ces attentats étaient « destinés à tuer ». « Ce pas supplémentaire dans la violence et le terrorisme doit conduire les responsables de l'Etat et les responsables en Corse à agir avec la plus grande fermeté contre la spirale de la déraison », a-t-il ajouté. Lionel Jospin a condamné les terroristes : « Il faut qu'ils reviennent à la raison, sinon nous les ramènerons à la raison. » Dans un entretien au Monde, José Rossi, président (DL) de l'Assemblée de Corse, affirme que les Corses sont « les premières victimes d'un désordre persistant qui traduit l'impuissance de l'Etat dans sa mission régalienne de sécurité ». Il demande à Lionel Jospin de réunir les élus de l'île afin de « créer un choc et un sursaut ». Vendredi, syndicats, associations et élus devaient participer à une manifestation contre la violence à Ajaccio. Le conseil municipal d'Ajaccio et José Rossi appellent à un autre défilé, samedi.

Lire pages 10 et 11
et notre éditorial page 16



MICHAEL VON GRAFFENRIED

ENQUÊTE

Algérie : qui a tué ?

Un officier dissident de l'armée algérienne accuse sa hiérarchie d'avoir organisé la terreur et le chaos dans son pays, d'être à l'origine d'une partie des massacres attribués par les autorités aux islamistes. Le colonel B. Ali est un des porte-parole du Mouvement algérien des officiers libres (MAOL), qui multiplie les révélations sur les « dossiers noirs » du régime. Yassir Benmiloud et Samy Mouhoubi, journalistes algériens, l'ont rencontré pour Le Monde.

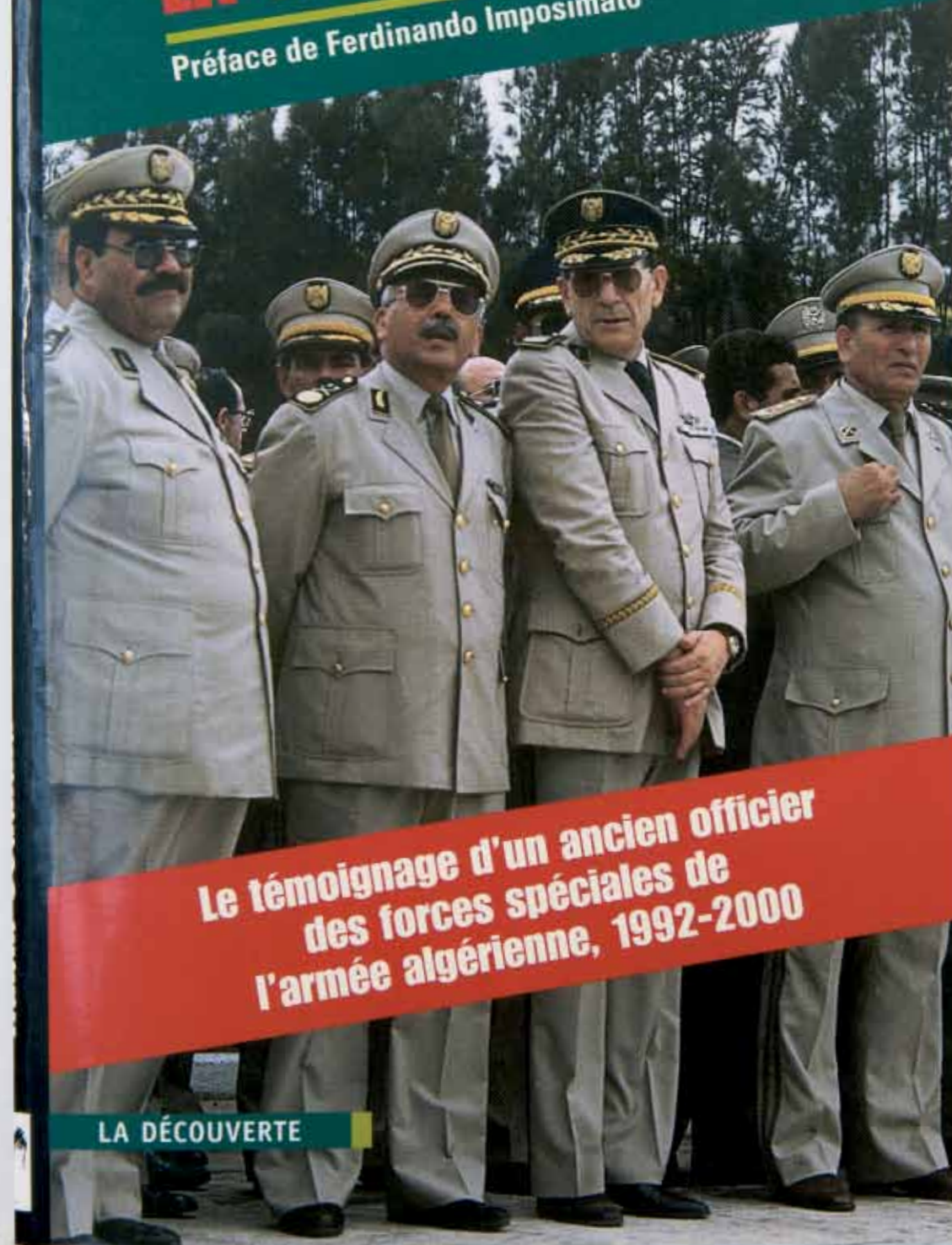
p. 14 et 15

e des banques du sperme

Habib Souaïdia

LA SALE GUERRE

Préface de Ferdinando Imposimato



Le témoignage d'un ancien officier
des forces spéciales de
l'armée algérienne, 1992-2000

LA DÉCOUVERTE





Addiction to speed hardly leaves time to catch our breath

On the Sunday morning just past, when local newspapers hit the front yards of people all over the United States, readers picked up those papers and saw the dramatic photos of Elian Gonzalez first being removed from the home of his Miami relatives by federal agents, then smiling with his father. The readers could be excused for thinking:

Oh. Those old pictures.

Long after the nation's obsessive attention has shifted from the story of the 6-year-old Cuban child to whatever awaits us around the next news-cycle corner, the legacy of that story, and others like it, will linger. The legacy has little to do with the various factors involved in what has happened to that boy — international, and then domestic, politics colored it from the start, and throughout, of course, the person asked to bear the pain was the child.

But separate from the facts of the case was this:

The speed with which we now inundate ourselves with the artifacts and effluvia of a news story threatens to change forever how news itself is defined. The careful reporting of the details of a story, the crafting of those details into a coherent report, the judgments of editors and broadcast executives in deciding how to present and display those reports . . . all are suddenly old-fashioned concepts. And the pictures from Miami are Exhibit A.

They were shot by the Associated Press — and they became posters on the street before they could make it into the newspapers.

How? There are technological answers to such questions: digital cameras, phone-line transmissions, Internet distribution, photocopy shops with print-right-

By the time the Sunday papers came out, the photos had a feel of . . . nostalgia.



Photos © 2000 by Michael von Graffenried, Paris and Aperture, New York

Islamic leaders ordered their armed groups (above) to target government policemen and their families. "I am a bit ashamed," says photographer Michael von Graffenried. "Yet I have faith that I am working for the greater good by taking these pictures."

Stolen moments

Photographer surreptitiously chronicled Algeria's agonizing civil war

By Tom Hundley

TRIBUNE FOREIGN CORRESPONDENT

ALGIERS—To capture the agony of Algeria's civil war, Swiss photographer Michael von Graffenried became a thief.

"I was stealing pictures," he explained. "I cheated for years. I took pictures of people who did not want to be photographed. It made me feel very dirty. When I came home at night I felt like I had to take a shower."

During the eight years that terror reigned in Algeria, an estimated 100,000 people were killed. Another 20,000 disappeared. Islamic fundamentalists targeted foreigners, intellectuals and journalists.



Von Graffenried with his vintage Widelux, which looks more like a pair of binoculars than a camera.

Seventy journalists and photographers, most of them Algerian, were killed.

In this environment, von Graffenried, 42, worked stealthily and at great personal risk. The result is a powerful collection of photographs that chronicles Algeria's horrific descent into the abyss. That the government is allowing the pictures to be displayed in the national library in Algiers is taken as a sign that perhaps the country's long national nightmare is coming to an end.

Von Graffenried's photographs spare neither the militants who sparked the violence nor the government security forces that sought to crush them. Instead,

SEE ALGERIA, PAGE 5

8537335

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية

RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE
DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE

تأشيرة صحفية

VISA PRESSE

N° 12/2000 رقم

Nombre d'entrées Une (01) عدد الدخول

Valable avant le 15 janvier 2000 تاريخ العمل قبل

Durée du séjour Quinze (15) jours مدة الإقامة

N° carte professionnelle 75206 رقم البطاقة المهنية

Fait à Paris, le 06.01.2000 تاريخ



6

P/L'AMBASSADEUR
LE CHARGÉ DES AFFAIRES CULTURELLES
ET DE LA COMMUNICATION

M. ATTAR

8537335

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية

N° 48 رقم

Nombre d'entrées Une (01) عدد الدخول

Valable avant le 10 Juin 94 تاريخ العمل قبل

Durée du séjour Quinze (15) jours مدة الإقامة

N° carte professionnelle 5652 رقم البطاقة المهنية

Fait à Paris, le 21 Mai 1994 تاريخ

LE COMMISSAIRE EN CHARGE
DE LA COMMUNICATION

S. NASRI





Un photographe à Alger

Le Suisse Michael von Graffenried est un des rares reporters à se rendre souvent en Algérie. Il expose à l'Arche de la Défense

ALGÉRIE de Michael von Graffenried, tolt de la Grande Arche, Paris la Défense. Tél. : 49-07-27-27. Jusqu'au 31 mars. Livre, Éditions Benteli (Berne), 144 p., 120 francs.

Au Festival du photoreportage de Perpignan, en septembre 1994, un jeune Suisse allemand un peu fou, au visage angélique, expliquait devant deux mille personnes médusées comment, depuis quatre ans, il se rendait régulièrement en Algérie pour photographier : « Je rêve brisé de la démocratie » : « Je passe inaperçu avec ma peau mate et mes cheveux bouclés. Un vieux jeans, une veste banale, mon appareil caché dans une poche, la compagnie précieuse d'un ami algérois et ça passe. Au troisième jour de la fête de l'Aid-el-Kébir, tout le monde m'embrasse. On me prend pour un Algérien. »

Ces images de reportage en noir et blanc ou en diapositives projetées, pédagogiques et simples, Michael von Graffenried les présente dans une galerie-couloir, logée sur le toit de l'Arche de la Défense grâce au soutien de Robert Delpire, directeur du Centre national de la photographie. Pas vraiment un lieu idéal, les photos semblent « jetées » au mur. Il a dû tout prendre en charge, payer les tirages et les invitations au vernissage. Mais il n'a pas eu le choix. « Tout le monde trouvait que c'était un beau travail, mais on me disait que l'Algérie, en ce moment, ce n'était pas possible de l'exposer. »

Le vendredi 10 mars, Michael von Graffenried est à Alger pour son sixième séjour, quand a lieu l'attentat à la voiture piégée : trente blessés dans le quartier de Kouba, au sud-est de la capitale. La veille, il se trouvait dans une boîte de nuit, à 30 kilomètres d'Alger. « Nous sommes partis avant le couvre-feu de 23 h 30 pour revenir à sa levée, après

4 heures du matin, raconte-t-il au téléphone. Plus de deux mille jeunes, des filles en minijupes, des garçons bien sapés, dansaient sur de la disco et du raï. C'était une chaudière. Les portes étaient bouclées. La folie dedans, la guerre dehors. Quand j'ai sorti mon appareil, les gens étaient terrorisés. Les images me tendaient les mains, mais je ne me suis pas senti capable d'en prendre une seule. L'image fait peur. »

« Travailler « contre » la volonté des gens est la seule façon de raconter un pays en guerre »

L'horreur le jour, la fête la nuit. Les images de Michael von Graffenried racontent cette double vie de l'Algérie : cette jeune femme partie chercher sa robe de mariée, blessée dans un attentat, défigurée et répudiée par son futur mari. « Des histoires comme celle-là, j'en connais des dizaines. » Il montre comment il est devenu difficile, avec la menace islamiste, d'aller à l'école, à l'université. Il surprend des amoureux, au bord de la mer, photographie une salle de musculation à Alger, une grande roue de foire sur la route de l'aéroport, un immeuble « soviétique » dans le quartier délabré de Hussein Dey (« six personnes font des relations pour dormir »), des jeunes filles kabyles devant un couscous, le marché noir du Trabendo, la vie dans des cafés bondés. Mais aussi les slogans menaçants peints sur les plaques d'égoûts et les murs décrépis (« Viv FIC, Abu FEN »), une prière en masse sur le macadam entre deux files de voitures, des manifestations islamistes, l'enfermement du président Boudiaf, en 1992, celui de l'écrivain Tahar

Dhaout, tous deux assassinés par le Groupe Islamique armé (GIA). Les légendes sont informatives : « Vingt-huit journalistes ont été assassinés entre mai 1993 et février 1995 ». « Ce qui me frappe en ce moment, c'est que les gens se parlent de moins en moins. Ils vivent de moins en moins », raconte Michael von Graffenried. En 1991, il avait des contacts avec des sympathisants du FIS, s'aventurait dans la Casbah d'Alger quand la police n'y entraît plus. C'est fini. Aujourd'hui, pour aller dans des quartiers difficiles, le photographe est obligé de « se livrer aux ninjas (les policiers) avec leurs cagoules et leurs kalachnikovs ». La situation de guerre a obligé Graffenried à changer son approche : « Je suis un militant d'une photographie faite avec l'accord des gens. Je parle beaucoup. Mais aujourd'hui tout le monde refuse de se faire photographier, j'utilise donc un appareil qui ne se porte pas à l'œil, mais sur le ventre. Les gens n'imaginent pas que je puisse déclencher sans les regarder. Le procédé est déguisé mais travailler « contre » la volonté des gens est la seule façon de raconter un pays en guerre. Dans la presse algérienne, il n'y a quasiment plus d'images. Le principal photographe s'appelle Ouahab, il travaillait au Matin, il a arrêté de



travailler quand son rédacteur en chef, Saïd Mekbel, est mort dans ses bras après un attentat. Il expose depuis le 8 mars à Alger : c'est un cabinet d'horreurs. C'est l'Algérie. »

Les amis de Michael von Graffenried, sa famille, lui demandent souvent « ce qu'il va encore foutre là-bas ». Lui répond qu'il ne sait plus très bien, qu'il a le virus. « J'ai séjourné trois mois sans passer une nuit à l'hôtel. J'ai cinq amis très proches. Chaque fois, c'est toute une famille qui vous accueille. La famille, c'est la seule chose qui leur reste. Mais ça aussi, c'est en train de disparaître. »

Michel Guerrin

Des miliciens pour la fr

SERIE italischen Märchen n'est pas der Wunderlampe des Dienst seines Präsidenten, der liberalen der konservative phonen den Geist des admiratus aus der Despotie vedette statt auf Dankbar n Dibat Feindschaft kon nation parter auf den Schah pers, soische Repression zu Mais Ilischer Parteien nutz d'en son die neu gewährten Yousof eine despotische, Trobadoerichete Regierung rence p hatte gehofft, dass France i in Iran eine liberale ie Macht kläme. Ein nt Bush für den Irak

stand gegen den omayyadischen Kalifen Yazid in Kerbala im heutigen Irak getötet. Er gilt bei den Schiiten als grösster aller Märtyrer. Sein Grab in Kerbala und das Grab Alis in Najaf bilden die beiden heiligen Stätten der Schiiten im Irak. Unterschiedliche Auffassungen über die politische Philosophie und die Nachfolgeordnung der Imame liessen verschiedene schiitische Gruppierungen entstehen, aber in allen Auslegungen liegt die Staatsmacht nicht bei einem laizistischen Herrscher – unabhängig davon, ob es sich um einen Diktator oder einen gewählten Vertreter handelt –, sondern ist das Recht des von Gott ausgewählten Imams. In Anlehnung an diese Vorstellung liess Khomeiny das Prinzip des *welayat-e faqih* – die Herrschaft durch die Geistlichkeit – wieder aufleben und setzte es in die Tat um.

Intakte Organisationsstrukturen

Betrachtet man die politische Natur der Schia, so ist das schnelle Anwachsen antiamerikanischer Aufstände von Schiiten im Irak nach dem Sturz Saddam Husseins leichter verständlich. Die Abneigung gegenüber Amerika hat bei Muslimen verschiedene Gründe. Man wirft den USA vor, Israel und laizistische Diktaturen in den islamischen Ländern zu unterstützen und immer wieder kulturelle Übergriffe auf den Islam zu unternehmen. Die Schiiten werden in ihrer Ablehnung des Westens und insbesondere Amerikas darüber hinaus durch die politischen Ideen innerhalb der Schia inspiriert. Die Schiiten waren stets in der Opposition. Selbst in Iran, dem einzigen Land, in dem die Schiiten heute die überwältigende Mehrheit bilden, waren die Anhänger bis zum Beginn der Herrschaft der Safawiden (1502–1722) immer wieder Verfolgungen ausgesetzt. Ihre Rolle als Opposition und ihr traditioneller Machtkampf gegen die Herrschenden unterscheiden die schiitischen von den sunnitischen Geistlichen.

Unter der Diktatur Saddam Husseins waren im Irak alle oppositionellen Vereinigungen und Nichtregierungsorganisationen zerschlagen worden, und die islamische Geistlichkeit bildete das einzige Sprachrohr, über das die Bevölkerung ihre Unzufriedenheit auszudrücken vermochte. Die Geistlichen können auf das ausgedehnte Netzwerk der Moscheen, der religiösen Stützungen (*awqaf*), Vereinigungen und rituellen Zusammenkünfte zurückgreifen, das selbst abgelegene Dörfer umspannt, und verfügen so über intakte Organisationsstrukturen und die Möglichkeit zu Massenmobilisierungen.

Die Hajj, das grösste jährlich stattfindende Gemeinschaftsritual aller Muslime, ist eine rein religiöse Zeremonie. Als Iran in den achtziger Jahren versuchte, die Pilgerfahrt nach Mekka zu politisieren, stellte sich Saudiarabien vehement dagegen, was zu einem mehrere Jahre anhaltenden Abbruch der Beziehungen zwischen beiden Ländern führte. Demgegenüber ist die bedeutendste schiitische Tradition, das zehntägige, im Gedenken an den erfolglosen Aufstand Imam Husseins gegen den damaligen Kalifen begangene Trauerritual im Monat Muharram, höchst politisch. Während dieser Feierlichkeiten und anlässlich der Todestage weiterer Imame, die nach der Überlieferung der Schiiten alle als Märtyrer starben, erinnern die schiitischen Geistlichen auch an deren Anspruch auf Herrschaft und erklären nichtreligiöse Regierungen zu Usurpatoren.

Die Trauerrituale werden durch religiöse Zusammenschlüsse (*hayat*) organisiert. Diese gut funktionierenden traditionellen Vereinigungen sind im Westen nur wenig bekannt. Sie werden von reichen und einflussreichen Einzelpersonen eines Stadtviertels oder einer Berufsgruppe unter der Aufsicht von einem oder mehreren Geistlichen geleitet. Als einzige auch in Despotien abgeduldeten Vereinigungen organisieren sie nicht nur den Ablauf der religiösen Rituale, sondern über-



Michael von Graffenried: «Timmimoun, 27. Dezember 1999». (Bild Museum)

Wo die Zukunft abhanden gekommen ist

Michael von Graffenried im Kunstmuseum Bern

Achtundzwanzig wandfüllende Panoramafotos in Schwarzweiss, die einen auf rotem, die anderen auf grünem Grund. Rot steht für die Schweiz, Grün für Algerien. Die Ankündigung macht skeptisch. Zumal die Ausstellung mit dem Titel «Zwischen Welten» ein Kontrastprogramm verspricht: das Wohlstandsland Schweiz contra das von der Weltöffentlichkeit vergessene, in einem Bürgerkrieg zerrissene Algerien. Das könnte peinlich werden. Doch es funktioniert. Die beiden Kontrastfarben markieren Unterschiede, treten aber nicht als polare Gegensätze auf – so wenig wie die Bilder selbst, die den plakativen Antagonismus vermeiden. Michael von Graffenried bezieht Stellung, ohne zu denunzieren, und bewegt mit seinen Photographien gerade deshalb, weil sie immer etwas offen lassen.

Mit dem Buch «Swiss Image» (1989) hat sich von Graffenried, 1957 in Bern geboren, als ironisch-kritischer Kommentator des helvetischen Alltags einen Namen gemacht. Seitdem er in Paris lebt, nunmehr zwölf Jahre, steht nicht mehr die Schweiz, sondern Algerien im Zentrum seines Blickfelds. Über dreissigmal war er inzwischen dort. Es fing mit einer Einladung der Schweizer Botschaft an, die zur 700-Jahr-Feier der Eidgenossenschaft Kultur aus der Heimat importieren wollte. Statt seine Bilder im geschützten Diplomatenkreis zu präsentieren, stellte von Graffenried einen Workshop mit algerischen Photographen auf die Beine und kam nicht mehr los von diesem Land, das er in Aufbruchsstimmung vorfand und in dem er zusehen musste, wie es in einer Gewaltspirale zerrütet wurde, aufgerissen zwischen dem Terror der um ihren Wahlsieg gebrachten Islamisten und einer unbarmherzig zurückschlagenden Staatsgewalt. Der Schweizer Photograph konnte sich bald nur noch in Begleitung von Polizisten bewegen, die ihm – vielmehr dem «aufgeklärten» Ausland – gerne vorführen, wie erfolgreich sie den Terrorismus bekämpfen. Dass die Razzia in einem Kaffeehaus, die er 1995 photographierte, nur seinetwegen durchgeführt wurde, realisierte er mit Grauen.

Gestohlen und zurückgebracht

In «Zwischen Welten» stellt von Graffenried eine Auswahl der Bilder, die er im Jahr 2000 unter dem Titel «Algerie, photographies d'une guerre sans images» in der Nationalbibliothek in Algerien zeigte, Bildern aus seinem Projekt «Swiss-panorama» gegenüber. Dieses entstand zwischen 2001 und 2002 und erschien in Form einer wöchentlichen Fotokolumne in «Le Temps» und der «Weltwoche». So unterschiedlich wie die Welten, die seine Bilder erschliessen, sind auch die Bedingungen, unter denen sie aufgenommen wurden. Das in der Schweiz hochgehaltene Prinzip, nur im Einverständnis der Anvisierten abzubilden, gab von Graffenried in Algerien auf, und er griff zu einer 160°-Widelux-Panoramakamera mit einem von links nach rechts fahrenden Objekt, die er umgehängt lassen kann, um gleichsam aus der Hüfte heraus zu schiessen. Sonst wäre er

in dieser traditionell bilderfeindlichen, in einem Klima von Angst und Misstrauen noch besonders fotophoben Gesellschaft kaum zu einer Aufnahme gekommen.

Michael von Graffenried hat die «gestohlenen» Bilder an die Orte des Geschehens zurückgebracht. Mit dem aus Algerien stammenden Film Mohammed Soudani reiste er den Protagonisten seiner Aufnahmen nach und zeigte denen, die er auffinden konnte, den zur Ausstellung in Alger erschienenen Katalog. Einige freuten sich leise darüber, für andere war es mindestens ein Anlass, ihre Geschichte zu erzählen, während Dritte abwinkten oder den Photographen gar beschimpften. Die härteste Kritik kam indes nicht von lichtscheuen Fundamentalisten, sondern von einer emanzipierten Frau. Sie wirft von Graffenried vor, ein einseitiges, rückständiges Algerienbild zu vermarkten.

Unterdrückung und Bewegung

Soudanis Film «Guerre sans images» – Algerien, ich weiss, dass du weisst» dokumentiert nicht allein die Reaktionen auf den Bilderraub und die Kritik, der sich von Graffenried bewusst aussetzt, sondern auch die Angst, Verunsicherung und Hoffnungslosigkeit, die dahinter stehen. Zu ihren Aussichten befragt, sind sich die Jugendlichen einig: Ihnen ist die Zukunft abhanden gekommen. Von Graffenrieds Algerienbilder entkräften diesen deprimierenden Befund kaum, lassen neben Gewalt, Unterdrückung und Zerstörung aber auch immer wieder Hoffnungsfunkeln aufscheinen, und sei es in einem Blick, einer Geste. Die selbstbewussten Fussballerinnen im olympischen Stadion (Algerien ist das einzige arabische Land, das Frauen das Fussballspiel erlaubt), auch sie scheinen dafür einzustehen, dass sich etwas bewegt.

Die Bilder aus der Schweiz, mit einer Hasselblad-Kamera mit Panoramafunktion aufgenommen, sollen komponiert, die in Algerien entstandenen Schnappschüsse sein. Bezeichnenderweise fällt dies nicht auf, die Handschrift ist immer dieselbe. In beiden Serien wechselt das Prinzip der Reihung mit dem präzisen Ausschnitt ab, in beiden sind geradezu klassische Kompositionen gelungen. Weil in der Gegenüberstellung inhaltliche und formale Bezüge spielen, kommt es in dieser Ausstellung nie zum platten Vergleich. Am fruchtbarsten wird die Konfrontation, wenn bei grössten Unterschieden Berührungspunkte offensichtlich werden. Wie in der Gegenüberstellung der zwölfjährigen Buben aus dem Kanton Jura, die mit dem Sturmgewehr im Arm munter zu Schiessübungen anrücken, und der algerischen Kinder, die in einem zerbombten Quartier mit gleichem Eifer Trümmer aus dem Weg schaffen – ein so gültiges wie aktuelles Bildpaar.

Caroline Kesser

Michael von Graffenried. Zwischen Welten. Kunstmuseum Bern. Bis 22. Juni. Portfolio-Katalog-Edition mit «Swiss-panorama» und «Algerien, photographies d'une guerre sans images». Der Film «Guerre sans images» – Algerien, ich weiss, dass du weisst» wird im Mai jeden Dienstag um 20 Uhr gezeigt.

Banlieues bleues fait entrer l'esprit du jazz dans les lycées de Seine-Saint-Denis

Douze établissements du département ont accepté de participer aux actions musicales du festival

SUITE de longs bâtiments rénovés, le lycée Paul-Éluard de Saint-Denis, planté au carrefour de deux artères rectilignes, l'avenue Lénine et l'avenue Jean-Moulin, accueille environ deux mille élèves et deux cent cinquante professeurs. Il est l'un des douze établissements de Seine-Saint-Denis qui ont accepté de participer aux actions musicales que le festival de jazz Banlieues bleues organise depuis 1990, parallèlement à la programmation de concerts prestigieux dans quatorze villes du département.

Les élèves, d'origines sociales et ethniques très diverses, viennent à Paul-Éluard apprendre les maths et le français, et parfois la musique. L'enjeu, pour un festival qui fête cette année son douzième anniversaire, est précisément d'attirer les jeunes à ses concerts. En 1990, le spectacle vivant traverse

ment, alors que nous avons, par exemple, une salle au cœur de la Cité des 4 000, à La Courneuve. Dans un premier temps, Banlieues bleues s'essaye au « concert-rencontre » : les artistes sont – en dehors des soirées de concert – placés face à un public de jeunes amateurs. Mais « le contact était trop bref », ajoute Jacques Pernon. Banlieues bleues s'oriente donc vers des actions de plus longue haleine, fort du succès de sa Fanfare, montée en 1990 à Sevran pour doubler celle d'Eddy Louiss.

660 ÉLÈVES

Ainsi, les ateliers « Trésors de la langue » (sur le texte et le rap), créés en 1994 en collaboration avec des associations locales, aux Bosquets à Montfermeil, s'étaient prolongés jusqu'aux vacances d'été. Le tromboniste et chef d'orchestre Craig Harris les avait en-

En 1994-95, 660 élèves du département se sont inscrits aux ateliers Banlieues bleues. Ils travaillent depuis décembre. Dans le vaste gymnase du lycée Paul-Éluard, on a poussé les tables de ping-pong et adossé un synthétiseur au mur. A peine gênés par une acoustique de hall de gare, une trentaine d'adolescents de première et de terminale se donnent rendez-vous chaque vendredi après-midi. Catholiques ou musulmans, ils sont des engagés volontaires, candidats à l'apprentissage du gospel. Ils ont pour professeurs deux musiciens noirs américains, le chanteur Joe Lee Wilson (partenaire au chant et au piano de Sonny Rollins, Miles Davis, Sonny Murray et Archie Shepp) et le pianiste Kirk Lightsey.

D'autres, à Épinay-sur-Seine par exemple, ont vu leur cours

projets d'établissement », incitant les professeurs à traiter du jazz et du blues en classe. Le montage de ces opérations suit parfois la logique de la poupée russe. Ainsi le groupe guadeloupéen Akyo, qui anime plusieurs ateliers de chant

lèges. Ou encore en allant faire un boeuf avec tous les participants à l'aventure, le dimanche 26 mars, à 17 heures, au Centre culturel Houdermont à La Courneuve : Fanfare (avec Manu Dibango et Tito Puente), chorales africaine (Ma-

Des salles très professionnelles

A ses débuts, en 1984, Banlieues bleues a dû souvent bricoler dans des centres culturels fatigués et des gymnases bruyants. Mais le festival a vu son succès public évoluer en même temps que se transformaient ses lieux d'accueil. Aujourd'hui, la plupart des quatorze villes recevant Banlieues bleues bénéficient d'équipements modernes, aux aménagements professionnels. « La barrière du périphérique est en train de tomber », se félicite le directeur du festival, Jacques Pernon. Ainsi, à la MC 93 de Bobigny, longtemps unique par des performances réputées au-delà de l'Hexagone, se sont ajoutés récemment l'Espace 1989 à Saint-Ouen, cinéma par vocation avec son large plateau, son confort, et l'Espace culturel de Drancy, étrange « bateau » coloré. Plus modeste, la chaleureuse Salle Jacques-Brel de Pantin connaît chaque année les plus beaux succès du festival. Le Forum culturel du Blanc-Mesnil, enfin, avec ses deux salles à l'acoustique soignée, est devenu

LIBERTÉ D'ou Jean-art des Islam

été porté image de z eines der furchtendeuse et l'Welt die schiitischen de 1789. idam vehement unter d'accueil r in Erscheinung tre- der Baute die Entstehung und die matique (tischen Mehrheit beilement d' Machtkämpfen und le Sud in über die politische

En Alg et die Aussprüche Mans, desisungen in Bezug auf demanden, bestimmte nach seilange fräführten Mohammeds berté d'esg nacheinander vier Imposée j – abu Bakr, Omar, est deven tion, « u guerre » bl. Die Iraner verban- nalen vorislamischen g von der göttlichen das Prinzip der vererb- am und schufen so die n den Anspruch, dass der Imam – nicht von eke nax ün dürfte, sondern von

ZWISCHEN WELTEN – MICHAEL VON GRAFFENRIED

Von Harald Szeemann

Irak, Palästina, Elfenbeinküste Tag für Tag, Afghanistan, Tschetschenien, schon weniger; wenn Amerikaner, Franzosen, Israelis, Russen gefährdet oder Opfer sind, überbietet die Medienwelt, die weisse, die christliche, die jüdische. Sie haben das Unrecht und das Rechthaben für sich gepachtet. Die Hoffnung, dass sich nach dem Scheitern des Versuchs von in Realität umgesetzten Ideologien, Utopien lassen sich bekanntlich nicht in etwas anderes transformieren, weil dann werden sie zu Diktaturen, die Schleusen der Neugierde für die Randgebiete öffnen, wurde eher kulturell erfüllt. Zwar wurden auch ethnisch und religiös andere Länder im Rahmen der weitausgelegten «Human Rights» interesseträchtig als Teile der «Achse der Bösen» und damit der Terrorismusbekämpfung mit nachgeschobenen Militärbasen und Wirtschaftshilfe voller Nebenabsichten unterstützt, aber dort wo sich «andere» untereinander abmurksen, werden sie den postkolonialen inneren Wirren überlassen. Der Südosten Europas – multireligiös, mehrheitlich muslimisch – wurde «befriedet» weil er Bindeglied ist zu den Verbündeten der EU wie Griechenland, oder der NATO wie die Türkei. Seltsam vergessen sind jedoch die nordafrikanischen Staaten und da vor allem Algerien, seit dem Algerienkrieg bis zum heutigen Regime, das die islamistische Mehrheitspartei – Wahlsiegerin – vom politischen Leben ausschloss und so Rache, Metzelei bis in die Dörfer und Stämme einprogrammiert hat. Kunst im westlichen Sinne kann da kaum Aufklärung und Hilfe bieten wie z.B. im emanzipierten Balkan. Das geeignete Mittel zum Festhalten der Wunden, der Spannungen, der Tabus, des Betroffenseins, der Gewalt und Gegengewalt ist die Fotografie, die Reportage, weil sie die direkte, wenn auch selektive Abbildung der Realität ermöglicht, und nicht den Zustand der Realität des Abgebildeten und die Identität oder Nichtidentität von Abbildung und Abgebildetem sucht, es sei denn über das Mittel der Dialektik auch diese Ebenen anpeilt. Damit das «Andere» als Verschiedenes perzipiert wird, wird ihm ein «anderes Anderes» gegenübergestellt: den grün umrandeten Aufnahmen aus Algerien, die roten schweizerischen, der heimischen sicheren Welt die unsichere «andere». Es ist diese Form der Präsentation, die Michael von Graffenried, dessen kecker Blick und forsches sich auf Situationen Einlassen uns schon oft überrascht und erfreut, gewählt hat in seiner Heimat. In Algier hat er nur die algerischen Aufnahmen gezeigt, im Film «Guerre sans images – Algerien, ich weiss, dass du weißt» (mit Mohammed Soudani, 2002) hat er die Personen, die er ohne deren Wissen fotografiert hat, aufgesucht um ihr Schicksal zu erkunden. Die algerischen und schweizerischen Fotografien werden in gleicher Grösse (2,8 x 1,2 Meter) gezeigt, obwohl sie jeweils anders entstanden sind: die schweizerischen als komponierte Panoramen, die algerischen als Shots aus Bauchhöhe, um nicht aufzufallen. Fotografieren ist dort nicht nur unerwünscht sondern gefährlich, lebensgefährlich. Beide Welten geben sich dem Betrachter auf Augenhöhe, werden also zu objektivierten Bildwelten ohne die Dramatisierung über diverse Blickpunkte, versuchen also den (Kunst-) Betrachter direkt ins Bildgeschehen einzubeziehen. Die Gegenüberstellungen erzählen parallele Geschichten, gleich sind sie nie, weder als Bild noch als Inhalt. Einige Beispiele: Aufruhr unterdrückter Demokratie und geselliges Beisammensein, idyllischer Nudismus im Freigehege und Verzweiflung hinter Gittern der Überlebenden einer hingemetzelten Familie, die die amnestierten Täter kennt und deshalb ihr Haus nicht mehr verlässt, stämmige Berner Feuerwehrmänner während einer Schweigeminute für ihre am 11. September umgekommenen Kollegen aus New York und die maskierten Spezialeinheiten zur Bekämpfung des Terrorismus, Tuareg-Frauen in Tracht und Dominikanerinnen beim Mittagsgebet mit zentralem Kruzifix, ihre und unsere Mörder, Kinderarbeit in Trümmern und unbeschwertes Soldatenspiel, die Arten des Händehochs, die Wüste und verschneites Dorf am Gotthard.

Wie erwähnt: Dialektik ist ein probates Mittel. Susan Sonntag's Erkenntnis «Das Objektiv ist der verlängerte Arm des Bewusstseins» trifft hier durch den Clash zwischen verletzter und heiler Welt, zwischen Ausgesetztsein und Wohlstand, zwischen unmittelbarer Bedrohung Tag und Nacht und der nicht zur Schau gestellten Angst der Privilegierten, zwischen Flinte und Sektglas, zwischen Ritual und Ritual, zwischen Sein und Wunsch («Gib uns unser Algerien zurück») doppelt zu.

Allerdings auch die Frage nach der Zukunft. Wer schätzt den Frieden mehr?

Februar 2003



Fotoinstallation von Michael von Graffenried im Kunstmuseum Bern, 26. Februar 2003

Foto Dominik Uldry

Anlässlich der Ausstellung ZWISCHEN WELTEN von Michael von Graffenried vom 4. März bis 22. Juni 2003 gibt das KUNSTMUSEUM BERN diesen auf 300 Exemplare limitierten Doppelkatalog zusammengefasst in einem Schuber heraus. Die Box enthält die Kataloge SWISSPANORAMA (deutsch), IM HERZEN ALGERIENS (arabisch/französisch) und eine Einführung von HARALD SZEEMANN.



Installation photo de Michael von Graffenried au Musée des Beaux-Arts de Berne, 26 février 2003 Photo Dominik Uldry

« Après la découverte de l'islamisme en Algérie, j'ai eu envie de voir un Etat déjà islamique. Cela aurait tout aussi bien pu être l'Afghanistan ou l'Iran ; il se trouve que j'avais un ami, Artur K. Vogel, qui partait trois semaines au Soudan pour un grand quotidien zurichois, et je suis parti avec lui. Cette femme sur la photo, je l'ai rencontrée à Khartoum, où elle était employée de la Banque agricole. Chaque jour, après le travail, elle allait s'entraîner au maniement des armes pour l'Unité de défense du peuple. C'est ainsi que les femmes soldats de la milice étaient formées. »

“After discovering Islamism in Algeria, I wanted to see a country that was already islamic. It could have been Afghanistan or Iran, but it so happens I had a friend, Artur K. Vogel, who was about to spend three weeks in Sudan for a major Zurich newspaper, and I went with him. The woman on the picture worked for the Farm Bank in Khartoum. Every day after work she would go and train with weapons for the *Popular Defense Force*. That was how the militia trained its women soldiers.”

«Nachdem ich den Islamismus in Algerien kennengelernt hatte, wollte ich eine schon funktionierende Islamische Republik entdecken. Dies hätte das Afganistan der Taliban oder der Iran sein können. Doch die Gelegenheit bot sich, zusammen mit meinem Freund Artur K. Vogel für die Wochenendbeilage einer grossen Zürcher Tageszeitung in den Sudan zu reisen. Die junge Frau auf dem Bild habe ich in Kartum getroffen, sie arbeitet als Sekretärin in der Agricultural Bank. Nach Büroschluss werden sie und ihre Kolleginnen an der Waffe zum Mitglied der Miliz *Popular Defence Force* ausgebildet.»

SUDAN

1996



Soudan
du 25 avril
au 27 août 1999

Musée de l'Elysée, Lausanne
Michael von Graffenried

die tageszeitung

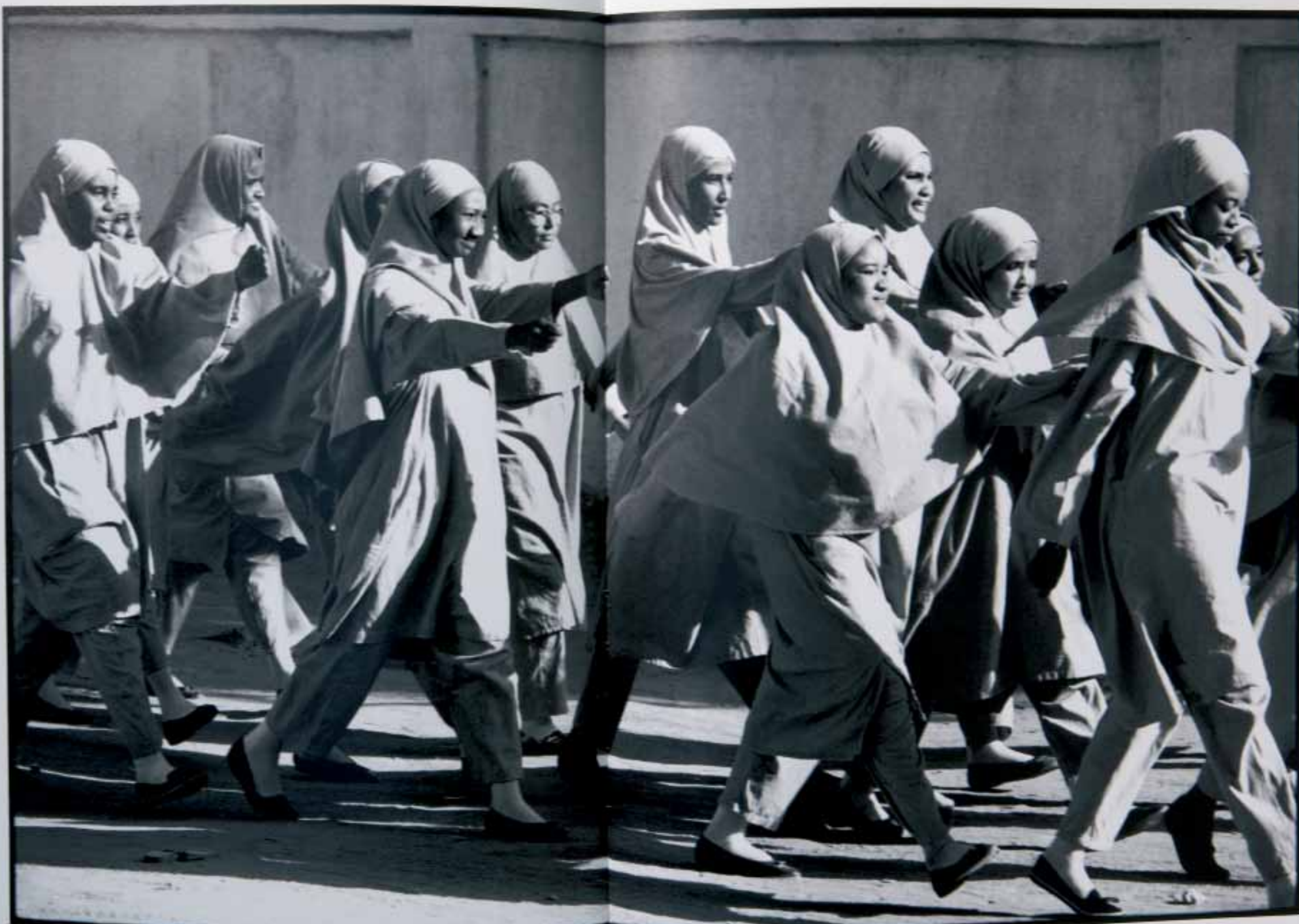
ZEITUNG

DER 30-JÄHRIGE KRIEG

DAS MÖRDER

Politik

nde offensive est engagée
ne militaro-islamiste du S



Opening Up the Closed Societies

Bern to Algiers, Through a Photographer's Lens

By Laura Colby
International Herald Tribune

PARIS — Michael von Graffenried is discussing one of his favorite subjects: the closed society, and in particular the one from which he came — Switzerland.

"We don't want to know about the outside world," he says. "We don't like the outside world. Can you believe that Switzerland is still not a member of the United Nations? Three times we voted against it."

Von Graffenried, who at 38 has traveled the globe as a photojournalist, hardly fits the Swiss mold — he even shows up late for an appointment. But he has made his specialty taking pictures of closed societies — be they his native Bern, or in Havana or Algiers.

His last venture was to Sudan, where he photographed the warring factions — Christian versus Muslim — in the national civil war. The result was a book, "Sudan," published this spring by Editions Falguière in Paris and Benteli-Werd Verlag AG in Switzerland, and an exhibit that is on view until Aug. 3 at the Musée de l'Élysée in Lausanne and will be traveling to the FNAC bookshops in Paris and elsewhere in France starting in September.

In the Islamic north, young women in ankle-length robes train to use assault rifles, then are sent into combat in front of the male government troops, and are promised a life in Paradise if they are struck down by a mine or an enemy bullet.

Von Graffenried captures their youthful determination, and the tragic incongruity of their exercises; they look like uniformed schoolgirls rather than soldiers.

In the Christian and animistic south, youth is similarly wasted. Young boys who once got a cow for their 13th birthdays now receive rifles and are sent to fight government troops. Von Graffenried captures them brandishing their guns in a warlike parade, then juxtaposes the picture with one of men from the same tribe in traditional garb, brandishing spears in a traditional dance.

Since early in his career, such juxtapositions earned him praise — and more than a handful of detractors who disliked seeing their national icons made fun of.

"I don't like landscapes without people, or at least signs of people in them," he says. "My ideal Swiss landscape would be one with the mountains and a nuclear-power plant."

Born in Bern to a well-to-do family of lawyers, von Graffenried hated school. He took up photography, in part, he says, because it allowed him to remain

outdoors rather than be cooped up in a schoolroom. He skipped art school and taught himself photographic technique. His first book was a collection of portraits of shopkeepers and other denizens of Bern.

Next von Graffenried tackled his country's Parliament, with a series of less than flattering pictures that earned the ire of his colleagues. His books "Swiss People" and "Swiss Images" document with often comic overtones the antics of his countrymen. At a nudist colony, an aged man plays the alpenhorn; at a Swiss dairy farm, a cow peers into an ultramodern computer room; solar cars race past a horse-drawn cart in an Alpine village.

The photos began to earn him notoriety outside Switzerland; he had shows in New York, Paris and Cologne, and traveled to India, the Baltic states, Asia and Latin America.

He hesitated between New York and Paris when seeking a base from which to work. He chose Paris, in part, because of its proximity to Switzerland and his family and in part because "Paris is very good for disorganized people, like me. There's a real laissez-faire attitude. It's also the world capital of photojournalism."

ALTHOUGH von Graffenried steers clear of the heavily covered news events — "in Rwanda a few months ago there was nothing but dead bodies and photographers" — he still considers himself a photojournalist, rather than an artist in the mold of Robert Frank, a fellow Swiss.

Von Graffenried became interested in Algeria after being invited to show his photographs at the Swiss Embassy there. Von Graffenried arranged to have Algerian photographers show their work at the same time, and held workshops for some of them. As a result, he forged friendships that allowed him to view a side of Algerian society rarely seen outside the country.

A book of photos, called "The Broken Dream of Democracy," was published and an exhibit of pictures from Algeria recently closed at the Hamburg Ethnographic Museum.

These show lovers stealing a moment of privacy on the beach, she in head scarf, he stripped to the waist; a toddler swathed in a black chador; the lines of sober-looking young men lined up for bread at an Algiers bakery; the funeral of President Mohammed Boudiaf, assassinated in 1992.

"We know communism doesn't work. And sometimes democracy is too sophisticated," he says. The Islamic fundamentalists think they have found a third way to Utopia, he



Detail of photo of Sudanese men in traditional garb with spears, and another of young men brandishing guns.

says. "I think this will be one of the big themes in the future, the creation of Islamic republics," he says.

Fascinated in particular by many Algerians' dream of creating an Islamic republic, he visited other Middle Eastern countries, including Syria and Lebanon.

Von Graffenried was partic-

ularly interested in Sudan, however, because it is often cited by pro-Islamic Algerians as a model of a fully operative Islamic state.

What he found was less than Utopian, however. His book, filled with portraits of hollow-eyed child soldiers, is a moving testament to the tragedy of a country wracked by civil war.



Industrial Sectors		
	Fri. close	Prev. close
Energy	125.84	125.82
Utilities	131.32	131.00
Finance	118.43	120.03
Services	118.00	117.88

For more information about the Write to Trib Index, 181 Avenue

ECONOMY

U.S. R

By Steven P.
Washington Post

WASHINGTON thought...

Last week, the U.S. reported that the pace of had slowed to an annual rate for the se

But Wednesday, using of calculating the country's goods and services, the department said the economy at all in the second quarter contracted 0.2 percent

It is all part of the go to retool its economic machinery — one in which no longer dominates the economy has been globalized at what we make and what not necessarily move

The new so-called measure reveals that the economy has experienced gains in productivity, less unemployment and lower inflation, gested by the old fixed-of calculating the gross

Most economists praise methodology, saying it more accurate gauge of now and a better picture. In essence, it involves calculations of the relative products as well as shares of the economy

In the old days, prices services generally move

Cross Rates

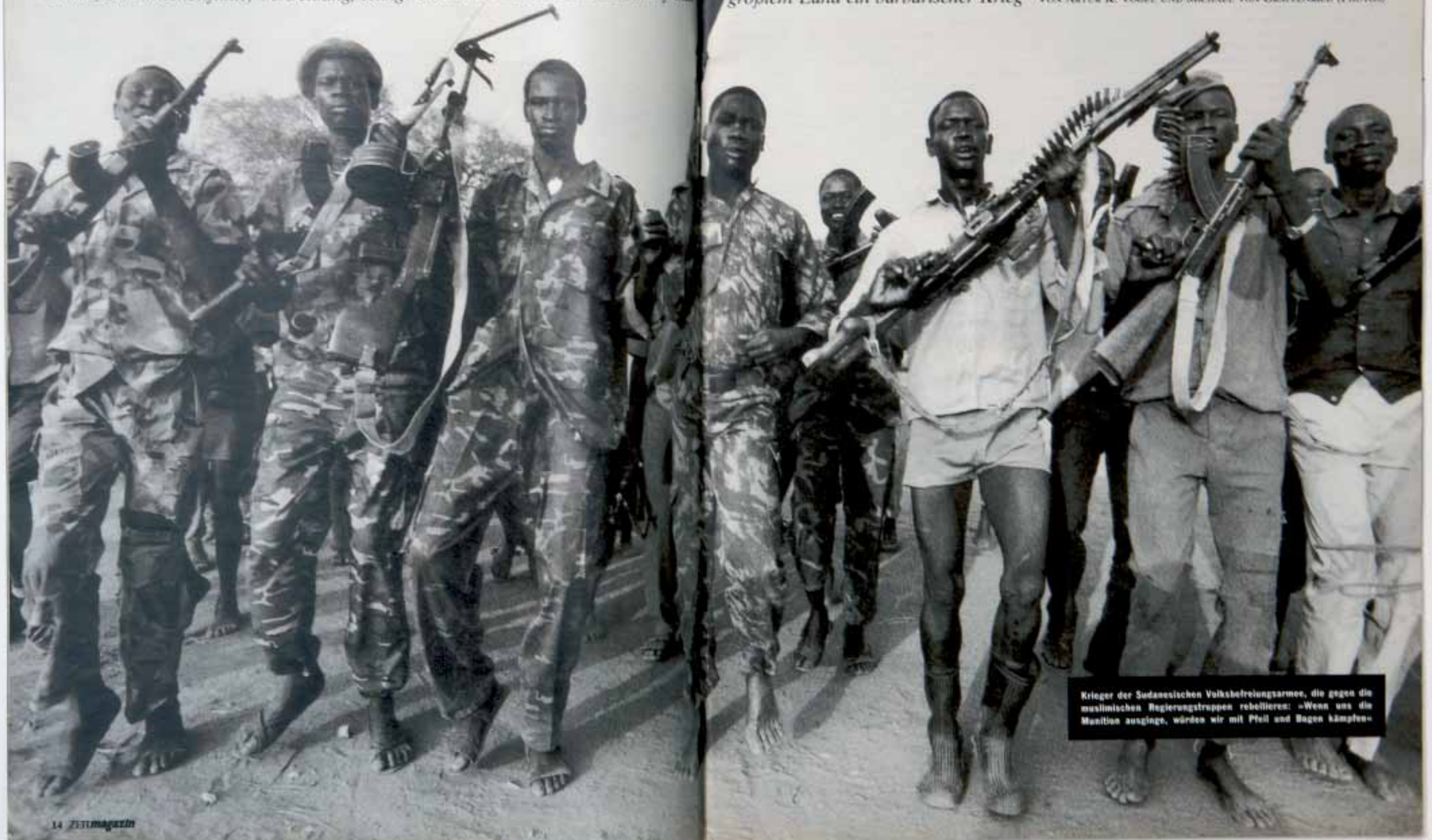
	1	5	10	15
Amsterdam	1.541	2.013	1.726	1.541
Brussels	26.431	46.32	38.57	26.431
Frankfurt	1.795	2.285	2.000	1.795
London (sterling)	1.600	2.000	2.280	1.600
Madrid	119.365	191.712	81.538	119.365
Milano	1,576.25	3,334.38	1,139.95	1,576.25
New York (dollar)	1.000	1.000	1.000	1.000
Paris	4.8131	7.7183	3.4037	4.8131
Tokyo	96.91	145.95	65.37	96.91
Zurich	1.2803	1.7160	1.5722	1.2803
1 ECU	1.366	1.84	1.677	1.366
1 SDR	1.543	2.013	1.726	1.543

Closing in Amsterdam, London, Athens, centers.
1: To buy one pound; 5: To buy one dollar.



SUDAN: EIN ALPTRAUM OHNE ENDE

Terror, Stammeskonflikte, Vertreibung, Hungersnot: Seit Jahrzehnten tobt in Afrika *größtem Land ein barbarischer Krieg* VON ARTUR K. VOGEL UND MICHAEL VON GRAFFENRIED (PHOTOS)



Krieger der Sudanesischen Volksbefreiungsarmee, die gegen die muslimischen Regierungstruppen rebellieren: «Wenn uns die Munition ausginge, würden wir mit Pfeil und Bogen kämpfen»

14 ZEITMAGAZIN

« C'est par le biais de mon commandant au service militaire obligatoire que j'ai découvert l'existence des Lichtfreunde (Amis de la Lumière), un camp naturiste sur les bords du lac de Neuchâtel dont il était le président. Intrigué, j'ai décidé de m'y rendre. Le domaine est protégé par une enceinte et il était interdit de prendre des photos.

Pendant une semaine, je me suis fait connaître : le but était de me mettre à nu, sur le plan artistique en montrant mon travail mais aussi littéralement. Il m'a fallu plusieurs entretiens pour obtenir le feu vert, et le camp s'est scindé en deux: d'un côté les réfractaires, de l'autre ceux qui ont accepté ma démarche mais auprès desquels il a ensuite fallu insister pour leur rappeler que les photos allaient être vues de tous. Nombre d'entre eux ne pouvaient pas se permettre que parents, voisins et collègues de travail apprennent où ils passent l'été.

Pendant des années, je suis retourné dans le camp, renforçant la confiance des personnes photographiées. Au bout de huit ans, j'ai publié le livre *Nu au Paradis*. »

“I first heard of the Lichtfreunde (Friends of Light), a naturist camp by the shores of Lake Neuchâtel, through my officer in command at the compulsory military service. He was the camp's president. I was intrigued and decided to check it out. The camp is protected by a wall and taking pictures was prohibited.

I spent a week there and had to lay myself bare, artistically by showing and explaining my previous work, and literally. It took several meetings to gain the permission to shoot. The camp divided itself between the opponents and the ones who agreed but whom I then had to remind again and again that the pictures were going to be seen by everyone; many of them could not take the risk of others, family members, neighbours and work colleagues, to learn where they spent summer.

I went back to the camp for several years, winning the people's confidence. The pictures were published in the press and were made into a book, *Naked in Paradise*, after eight years.”

«Durch meinen Kompaniekommandanten im Militärdienst habe ich von der Existenz der Lichtfreunde, der Naturisten von Thielle am Neuenburgersee erfahren. Er war deren Präsident. Fasziniert habe ich mich entschlossen, dorthin zu gehen. Das Gelände ist komplett abgesperrt und es ist verboten zu fotografieren.

Während einer Woche stelle ich mich überall vor und veranstalte einen Dia-Abend, für den ich mich auch noch „als Künstler“ nackt ausziehe... Nach verschiedenen Gesprächen erhalte ich grünes Licht. Das Camp hat sich in zwei Lager geteilt, die einen waren dagegen und die anderen bereit fotografiert zu werden. Trotzdem musste ich letztere vor mir warnen. Meine Fotos würden ausserhalb der Mauern zu sehen sein und die Eltern, Nachbarn und Arbeitskollegen der abgelichteten Naturisten würden erfahren, wo und vor allem wie sie ihren Sommer verbrachten.

Viele Jahre lang bin ich jeden Sommer an den See zurückgekehrt und und gewann so nach und nach das Vertrauen der Abgebildeten. Die Arbeit über das Naturistencamp habe ich schliesslich im Buch *Nackt im Paradies* zusammengefasst.»

NU AU PARADIS 1988– 1997

景美士瑞統傳脫跳頭鏡 忌禁會社捉捕默幽克麥

記者梁冠
麗／香港報
導

瑞士攝影
師麥克·格
拉芬德鏡頭
下的瑞士不
是雪山與田
園，他的作
品觸及毒品
、貧窮、核
廢料、死亡
、癌症等社
會禁忌，希
望促使更多
人思考這些
問題。題材
雖然嚴肅，
拍攝手法毫
不諱取取寵
，並且富幽

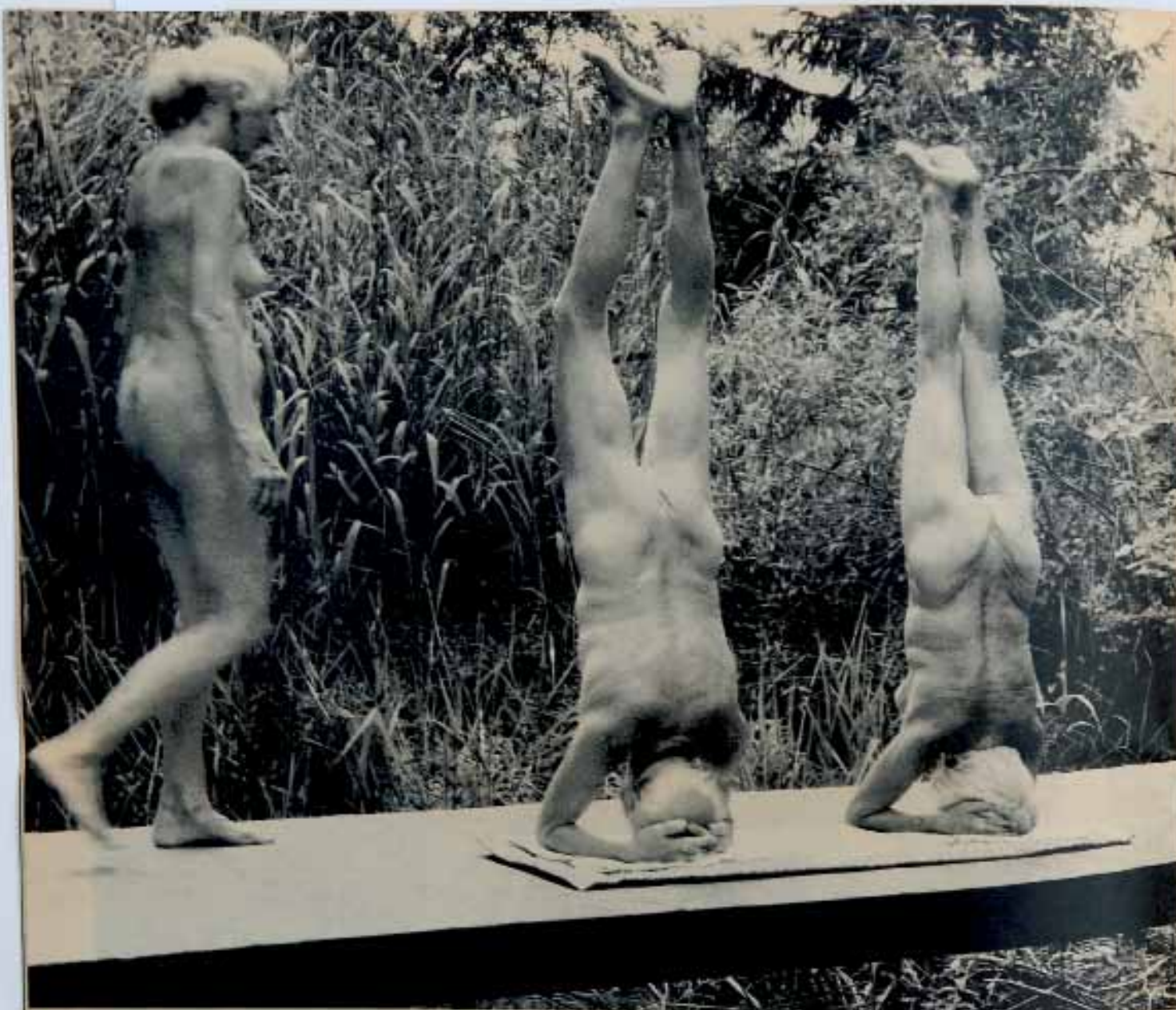


天體營裡這位獨腳女子堅毅的人生觀，使麥克·格拉芬德感動不已。

他曾在光天白日下，近距離拍攝一對男女在公園內注射毒品，這是許多新聞攝影師夢寐以求的鏡頭，他看似是輕而易舉便做到，其實他曾與這雙男女相處、溝通了一整天，獲取他們的信任，讓他拍攝。

在天體營裡，一向都不准拍照，他與營內住客溝通、詳談，並獲他們簽署拍攝同意書。該天體營在夏天開放兩個月，入住者有從事各種職業的，如軍人、專業人士，甚至牧師。一次他看見牧師光著身子向信徒講道，真是千載難逢的畫面，可惜牧師恐怕照片刊登後，教區不接受他，就拒絕拍攝。

天體營內另一個難忘的鏡頭就是一位獨腳女子在屋外淋浴，麥克請求她准許拍攝，她立即答應了，並告訴他斷腿的故事。她自出生以來，右腿就毛病多多，不但影響她日常行動，也構成很重的心理負擔，常常情緒低落。後來她把心一橫把腿鋸掉，心理負擔立即消除，生活態度亦變得積極許多。攝影師要拍攝她裸體淋浴的樣子，也毫無顧忌地答應了。她這種克服困難的堅毅意志，使麥克



HEALTH AND EFFICIENCY



Schweizer Lichtbund (Swiss League of Light) was founded in 1927 by Edward Pankhauer who took his inspiration from the theories of Werner Zimmereisen, campaigner for free-money economics, vegetarianism, tree-ecology, naturism, organic farming and the emancipation of women. 'A healthy brown body beside the blue lake, in the green of the forest, or the mountain top: nothing on earth is more splendid,' wrote Zimmereisen of the countryside at Thölle.



We can shed our clothing more easily than we can peel away the psychological effects of civilisation. Undressing takes but a few moments; truly returning to our natural state, releasing ourselves from all post-tribal cultural conditioning, could take a lifetime, at least for adults. And nothing short of amnesia could truly strip us of all that social impinging, the invisible repressed assumptions we wear even when naked with our lovers or alone in the bathtub.

One can argue that, just as we did not cease to be animals simply because we learned to make fire and tools, so we have never stopped being natural. Perhaps our nature as creatures includes building cities and computers, living in enormous clusters and donning complex costumes during times of social interchange. If so, then it seems no more or less natural to dress up in a full gown or tuxedo than to spend some time in social environments where only the costume of skin is worn.

Though often restricted by gender, such environments exist in most cultures: the hot springs, steam bath, sauna, sweat lodge. Western culture

has added a few others, primarily the cloth-optional or male beach, and the nudist colony.

Reportage photographer Michael von Graffenried visited one such space – the "New Age" camp in Switzerland, on Lake Neuchâtel – over an eight-year period, and recorded his observations. He found that people's behaviour doesn't change that much without clothes. Instead, there are picnics, callisthenics, team sports, quiet conversations, an air of such calm and openness that – the nudity aside – one could imagine oneself at any vacation spot anywhere in the world.

Von Graffenried speaks much of his working life entering and describing perilous situations where people strive hard to injure each other. Here, by comparison, people communally declare their peaceful intentions by removing the attire of society, becoming fundamentally defenceless. If that constitutes a message, it is this: It's not bodies that cause harm to others, but minds. Perhaps if we spent more time naked, we'd remember what frail and infinitely varied creatures we are; each of us unique, all with so much in common. AD Coleman



high spirits

On Lake Neuchâtel in Switzerland is one of the world's oldest naturist groups. The League of Light don't smoke, drink or eat meat. They think it makes them more noble. Photographs by Michael von Graffenried

|| The Independent Magazine

The Independent Magazine ||

Envoyé spécial chez les ROMANTIQUES du naturel

Une des plus célèbres photos de « Paris Match » a paru voilà un quart de siècle, quelques jours après qu'Albert Richard, le directeur de la piscine Deligny, avait – date historique ! – autorisé ses clientes à ôter leurs soutiens-gorge : c'est le portrait d'une belle fille aux seins triomphants, et l'angle choisi par le malicieux photographe donne l'impression que cette jeune personne exhibe sa poitrine, non sur le solarium de la piscine ancrée quai Anatole-France, mais sur les marches mêmes de l'Assemblée nationale.

A l'époque, les défenseurs de l'ordre moral s'en étaient offusqués : ces seins nus leur semblaient une atteinte à la dignité de l'Etat. L'atmosphère générale de notre fin de siècle étant beaucoup plus morfondu qu'il y a



L'informatique dans le plus simple appareil.

est au-dessus de tout soupçon, car il coupe ainsi court aux commentaires indignés ou salaces. Ces textes sont fort instructifs. Nous y apprenons que le nudisme est indissociable de la continence, du végétarisme et de l'agriculture biologique ; que les naturistes du lac de Neuchâtel ne fument pas, ne boivent pas, ne mangent pas de viande et vont tous les dimanches à la messe célébrée par

Adam et Eve ROMANTIQUES du naturel

Le reporter photographe bernois Michael von Graffenried a un temps déserté les conflits de la planète pour les rives paisibles du lac de Neuchâtel, dans un camp de naturistes. Là, il a photographié jusqu'à plus soif une colonie d'adeptes de tous âges. Il en a rapporté un livre superbe (*«Nu au paradis»*, éd. Falguière, souvent drôle, parfois émouvant mais jamais voyeur. Gabriel Matzneff, l'écrivain esthète, l'a feuilleté pour nous.



Papotage en talons.



Acrobate pour une Suisse propre-en-ordre.

respect, une vive tendresse pour les êtres. Il y a quatre ans, notre chère piscine Deligny a, telle la cité d'Ys, sombré dans les flots, et désormais, sur les rives de la Seine, les jolies filles n'offrent plus guère leurs seins juvéniles au soleil ; mais, en revanche, sur celles du lac de Neuchâtel, la communauté nudiste que Michael von Graffenried nous fait découvrir se porte bien. Ses membres se nomment « les amis de la lumière », « Lichtfreunde ». C'est un beau nom, et ils le méritent, car ils nous font en effet aimer la lumière, c'est-à-dire la vie.

GABRIEL MATZNEFF



Retour aux vraies corvées.



Pour prendre ses photos, l'auteur dut aussi se mettre nu.

vingt-cinq ans, on peut s'interroger sur l'accueil que ces vertueux censeurs vont réserver au superbe album de photos que Michael von Graffenried consacre à un groupe de nudistes helvétiques et publie sous un titre à la simplicité... biblique : *«Nu au paradis»*. L'éditeur a sans doute eu raison de faire précéder ces nus de deux préfaces écrites par des personnalités suisses dont la rigueur morale

un curé nu sous son étoile. Von Graffenried n'a certes photographié que quelques-uns des 7000 membres de l'Union suisse de naturisme (où, nous explique-t-on, les ecclésiastiques et les enseignants sont légion), mais ses modèles sont représentatifs : des enfants rieurs, de belles jeunes femmes (dont l'une, qui jongle avec des pommes, a un visage extraordi-

nairement lumineux), des vieillards dont certains portent la marque des ans et d'autres paraissent jaillir d'une sculpture de Michel-Ange. Il y a des photos drôles (la dame assise devant un ordinateur et vêtue seulement d'une paire de lunettes et d'un bracelet-montre), des photos émouvantes (le vieux couple qui mange des Esquimaux), mais toutes expriment un grand

Betrifft: Ferienjobs, Nudisten, Scharlatan

liebe Lesen, lieber Leser

Ferienjobs Es gibt nichts Gutes, außer man tut es: Ferienjobs gehören dazu. Schon mehr als 100 000 junge Deutsche arbeiten alljährlich dort, wo andere Urlaub machen – am liebsten im Ausland. STERN-Reporter besuchten sie in Hollywood und Israel, auf Schweizer Almen und der Insel Kreta, auf den Fidschiinseln und in Südafrika. Die Journalisten trafen auf einsatzfreudige junge Menschen. Die



«Der Job ermöglicht mir, in meiner Traumstadt zu leben»: Student Claus Strueder kellnert in Jerusalem

Botschaft der engagierten Schüler und Studenten: Ein Ferienjob im Ausland ist eine Investition fürs Leben. Denn den meisten ging es in erster Linie nicht ums Geldverdienen, sondern um neue Kontakte, Erfahrungen, Sprachkenntnisse. In einem STERN-Extra *«Tolle Ferienjobs»* stehen Erfahrungsberichte und Informationen, wie man an solche Jobs rankommt. Wichtig: Schon jetzt für 1996 bewerben, sonst sind die besten weg! Das STERN-Extra beginnt auf **Seite 43**

Hüllenlos Beim Militär hörte der Schweizer Fotograf Michael von Graffenried zum ersten Mal von dem Nackten-Gelände *«Die Neue Zeit»*. Der Kommandant seiner Kompanie, überzeugter Nudist, machte dort regelmäßig Urlaub. Er lud den Rekruten ein, «ein paar schöne Fotos vom Leben im Camp» zu machen. Aus der Idee wurde ein mehrjähriges Projekt: Sechs Sommer lang ließ Graffenried

die Hüllen fallen und zog mit der Kamera durch das FKK-Dorf am Neuenburger See. Vorher bat er jeden der Urlauber um Erlaubnis: Graffenried, 38, fotografierte nur die, die ihm schriftlich versicherten, daß sie nichts gegen eine Veröffentlichung einzuwenden haben. Fast keiner lehnte ab. Die Fotoreportage *«Nackt und keusch – Körperkult auf Schweizer Art»* beginnt auf **Seite 72**



Fotograf Michael von Graffenried im Nudistencamp «Die Neue Zeit» mit Horst, der hier sogar überwintert

Rollen-Reportage Ryke Geerd Hamer ist schwer zu erreichen: Am Telefon des Kölner Wunderdoktors, der im Sommer das Krebskind Olivia Pilhar 72 Tage lang von medizinischer Behandlung ferngehalten hatte, meldet sich niemand; Briefe und Faxe bleiben unbeantwortet. STERN-Redakteur Christoph Fasel und die Fotografin Regine Körner fanden ihn trotzdem: Bei einem *«Seminar»*, das der Begründer einer absurden *«Neuen Medizin»* im Kurhaus des rheinischen Bad Honnef abhielt. Um selber zu hören, wie gefährlich die Diagnosen und Therapie-Anweisungen für Patienten sein können, gab sich Fasel selbst als unheilbar Kranker aus: Mit falschen Tomogrammen und mit dem Gutachten eines Medizinprofessors, der den STERN bei dem Projekt beraten hatte, suchte Fasel bei Hamer Hilfe wegen seiner vorgetäuschten Multiplen Sklerose. Die unglaublichen Antworten und abenteuerlichen Theorien des Scharlatans Ryke Geerd Hamer lesen Sie ab **Seite 222**



STERN-Reporter und «Patient» Christoph Fasel bei Ryke Geerd Hamer

Herzlichst
Ihre Redaktion



Tradition ohne Tracht: Zum Nationalfeiertag bläst Mann auf dem Alphorn

NACKT UND KEUSCH- KÖRPERKULT AUF SCHWEIZER ART

Nachbarschaftlichen, Neugierige tuscheln: Das Nudistencamp bei Neuchâtel ist vielen nicht genehm. Fotograf Michael von Graffenried zog sich aus und fand heraus: Züchtiger als beim Verein der Lichtfreunde geht es nirgendwo zu.

STERN 41/95

stern 73

Botschafter liess in Paris Bilder entfernen

Wieviel nackte Kunst verträgt ein Bundesrat?



Botschafter Tschärner.

VON CARL JUST

PARIS – Dürfen im Hof der Botschaft Fotos von Nackten hängen, wenn der Bundesrat zu Besuch kommt? Diese knifflige Frage hatte Bénédict de Tschärner, unser Mann in Paris, zu entscheiden.

Die Schweizer Botschaft an der Rue de Grenelle ist in einem Zustand, der nicht mehr in das vornehmste Pariser Quartier passt. Jetzt wird die Botschaft renoviert – eineinhalb Jahre lang.

Die Büros wurden in den letzten Tagen ausgeräumt. Kulturattaché Jean-Jacques de Dar-del hatte eine Idee: «Wir wollten etwas für die Schweizer Künstler in Frankreich tun und die leeren Räume für eine Ausstellung nutzen.»

Heute abend wird die Ausstellung «Fin de siècle» mit Werken von 130 Frankreich-Schweizern eröffnet. Weil ja ohnehin renoviert wird, dürfen am Wochenende auch die Kinder zuschlagen und

die Wände unserer Vertretung bemalen.

Ein Beitrag allerdings sorgte für leichte diplomatische Irritationen: Der in Paris lebende Fotograf Michael von Graffenried montierte bereits letzte Woche im Innenhof grossformatige Bilder aus seinem Benteli-Buch «Nackt im Para-

dies» – ein Werk über FK-Kultur.

Der Botschafter bat den Fotografen, die Bilder bis zur heutigen Eröffnung diskret aufzurollen. «Die Bilder durften nicht hängen, weil Bundesrat Moritz Leuenberger am Montag die Botschaft besuchte», behauptet Graffenried und vermutet «Zensur».

«Das ist lächerlich», sagt der Botschafter. «Bundesrat Leuenberger ist so aufgeschlossen, das wäre kein Problem gewesen. Aber ich hatte andere wichtige Besucher diese Woche. Und ich habe anderes zu tun, als jedem zu erklären, wieso in meinem Hof Nackte hängen.»



Wurden entfernt: von Graffenrieds FKK-Bilder im Innenhof der Schweizer Botschaft.

Cachez ce nu...

A l'ambassade de Suisse à Paris, on en a encore des sueurs froides. Mardi, le ministre des Transports Moritz Leuenberger a bien failli se retrouver au milieu de la cour du bel hôtel parti-

culier qui abrite l'ambassade face à la photo géante (3 m x 1,5 m) d'un monsieur tout nu reniflant un melon. Il n'est pourtant pas dans les habitudes de nos diplomates de faire des farces. La célèbre photo de Michael Von Graffenried a été accrochée là en prévision d'une expo qui doit se dérouler ce week-end. Les locaux de la rue de Grenelle, promis à la rénovation, ont été livrés en

pâturage à une centaine d'artistes suisses résidant en France. L'idée est excellente, sauf que Von Graffenried, très enthousiaste mais absent cette semaine, a demandé à accrocher ses clichés géants le week-end dernier. Autorisation accordée, jusqu'à ce que l'ambassadeur

s'aperçoive que le thème choisi par l'artiste convenait peu au protocole. «Les locaux étant eux-mêmes dénudés, j'ai choisi mon reportage réalisé dans un camp de naturistes», plaide ce

dernier. Le photographe a offert un livre, le diplomate a demandé si par hasard il n'avait pas autre chose en magasin. Ils sont finalement tombés d'accord, mais quand l'accrochage a été terminé... Ni une ni deux, les photos ont été roulées jusqu'à hier soir, date de fermeture des locaux. A l'ambassade, on refuse de commenter l'affaire, en précisant seulement que les

photos ont été roulées parce que «l'exposition n'était pas encore commencée». L'artiste, lui, se marre: «Cette histoire est très suisse: on fait quelque chose et puis tout de suite après on a peur. Cela dit, c'est le propre de l'art de provoquer des réactions!»

SYLVIE TANETTE









ried
 (ne),
 ques
 rir.
 t
 k.
 av
 pagr
 ark,
 les
 hann
 pue
 tra
 ie et
 En
 éco-
 ec-
 rme.
 st-
 an-
 il
 vice
 ecti-
 in-
 der-
 one
 vrod
 anse,
 sour
 nt
 r
 par
 arti-
 shie
 ence
 re
 crée
 auto-
 lens,

Montpellier/Photographie. Un reportage de Michael von Graffenried chez des naturistes suisses

109

Leben ohne Hüllen

Sie schreiben alles klein, Fleisch ist tabu wie Alkohol und Tabak, sie lieben Luft und Sonne: Den Mitgliedern des „schweizer lichtbundes“, eines der ältesten Naturistenvereine der Welt, geht es um weit mehr als nahtlose Bräune. Wie die FKK-Gründer vor 70 Jahren verstehen sie sich



Graffenried-Aufnahme

als Avantgarde einer besseren Zivilisation. Wenn sie auf ihrem abgeschirmten Campingplatz „neue zeit“ am Neuenburgersee ihre Kleider ablegen, wollen die Arbeiter und Professoren, Pfarrer und Sekretärinnen auch die Zwänge der Leistungsgesellschaft hinter sich lassen. Einfühlsam und diskret beobachtete Michael von Graffenried, 40, sieben Sommer lang die Lichtfreunde mit der Kamera (Michael von Graffenried: „Nackt im Paradies“. Vorwort von Harald Szeemann. Benteli Verlag, Bern; 69 Mark). Nackt unter Nackten, gelangen ihm Aufnahmen von großer Natürlichkeit. Daß sein schönes, schwarzweißes Bilderbuch wie eine Reportage über eine aussterbende Spezies wirkt, ist nicht Mangel, sondern Verdienst: Als Weltanschauung, zeigt von Graffenried, ist das Leben ohne Hüllen nicht weniger von Zwängen und Riten bestimmt als der Alltag in Kleidern. Seine Bilder zeigen die Galerie Scalo in Zürich (bis 15. April) und die Galerie Kabinett in Bern (10. bis 17. April).

« Quand le Réseau Contact, une association qui aide les toxicomanes de Berne, m’a proposé de réaliser un travail sur les toxicomanes, je me suis posé comme condition de trouver des gens qui assumeraient cette réalité de la drogue, qui montreraient leur visage et dont on connaîtrait les noms. Après quatre longs mois passés à gagner la confiance de la scène, comme on appelle les toxicomanes en Suisse alémanique, mon choix s’est vite porté sur Astrid et Pierre, parce qu’ils formaient un couple. Je pouvais ainsi raconter une double relation, la leur et celle qu’ils avaient avec la drogue.

Pendant un an et demi, j’ai suivi leur quotidien, entre deals, prison et prostitution. Une fois la « matière première » en main, je me suis dit qu’eux aussi avaient le droit de voir les images. Et qu’ils n’iraient pas au musée. Alors j’ai eu l’idée de montrer les photos là où je les avais prises : dans la rue. Au début 2005, trente panoramiques au format 270 x 128 cm ont été exposés sur les panneaux publicitaires de Genève, Lausanne, Lugano, Bâle, Berne et Zurich. Ils ont ensuite été réunis et exposés dans le parc du Platzspitz, l’ancien «needlepark» de Zurich.

Au total, ce projet aura duré deux ans et demi, installation publique comprise, mais, tout comme pour mes autres travaux, je ne l’estime pas clos. Je suis resté en contact avec Pierre et Astrid. Mon intervention dans leur vie n’a rien changé, ni pour l’un ni pour l’autre. En novembre 2008 Astrid a fait une overdose, elle est morte à l’âge de 36 ans. Pierre est resté seul. »

«When Réseau Contact, a association that helps Bern’s drug addicts, approached me to do something about drug addicts, I had one condition : that the people I worked with would take responsibility for that reality. They would agree to show their faces and give their true identity. After four long months spent trying to win the confidence of the « scene », as the drug addicts are called in the German-speaking part of Switzerland, I decided to work with Astrid and Peter, because they were a couple. I had two stories to tell, the one about their relationship and the one with the drugs.

I followed them for a year and a half, the deals, the prison, the prostitution... Once I had the pictures, I thought that they, too, had a right to see them, and I knew they would not be going to the museum. So I decided to show the pictures where I had taken them: in the streets. In 2005, thirty panoramic images, 106 x50”, were shown on publicty billboards in Geneva, Lausanne, Lugano, Basel, Bern and Zurich, before being shown together in the Platzspitz park, Zurich’s former infamous “needlepark”.

This project took me two years and a half, but, just as with my other work, I do not consider it finished. I kept in touch with Peter and Astrid. My entering their lives did not change it in any way. In November 2008, Astrid died of an overdose. She was 36.»

«Als mir Contact Netz, eine Hilfsorganisation für Drogenabhängige, vorschlägt, eine Arbeit über Drogensüchtige zu machen, erkläre ich mich einverstanden unter der Bedingung, dass ich Leute finde, die mit Namen und Gesicht zu ihrer Realität stehen. Nach vier Monaten Rumhängen in der Drogenszene gewann ich das Vertrauen einiger Drogenabhängiger, und meine Wahl fiel auf Astrid und Peter.

Zwei Jahre lang habe ich beide in ihrem Alltag zwischen Deal, Gefängnis und Prostitution begleitet. Ich habe mir gesagt, die Leute aus der Szene, die ja selber nicht ins Museum gehen, haben auch ein Recht, diese Bilder zu Gesicht zu bekommen. Also habe ich die Idee weiterentwickelt und entschieden, die Fotografien dort auszustellen, wo ich sie auch aufgenommen hatte, nämlich auf der Strasse. Anfang 2005 zeigte ich 30 verschiedene Panoramafotos im Format 270x128 cm auf den Werbeflächen der fünf Schweizer Städte Basel, Zürich, Bern, Lausanne und Genf. Im Sommer danach stellte ich sie versammelt auf dem Zürcher Platzspitz, dem ehemaligen «Needlepark» aus. Im Ganzen hat das Projekt drei Jahre gedauert; trotzdem ist es für mich nicht abgeschlossen. Ich bin mit Astrid und Peter in Kontakt geblieben. Meine Arbeit hatte in ihrem Leben nichts verändert.

Diese zwei Jahre sind repräsentativ für die zwanzig Jahre ihres vorherigen Lebens. Im November kam, was kommen musste: Astrid setzte sich den Goldenen Schuss und starb im Alter von 36 Jahren. Peter blieb allein zurück.»

COCAINE LOVE 2003— 2005



Sie sind

phiker im Saarländmuseum

nn, der da mit sehr distanzierter An-
me unserer stotternden Krankenge-
e lauscht. Nicht von ungefähr gleicht
ch Wannsee-Nachbar Ferdinand Sau-
h bis auf die Brille. Wie ja überhaupt
ganze exklusive Herrengalerie von
Rathenau über Hugo von Tschudi,
rt Hauptmann bis zu Karl Kautsky
nimmt, als käme sie gerade von ei-
mütlichen Soiree in der Berliner
ervilla. Nicht daß der mythisch aufge-
Realismus an den Wahrheits-
ten der zeichnerischen Begegnung
interessiert wäre. Aber für die seelen-
che Linie ist das Werk eigentümlich
„Wissen Sie“, soll der Maler, zu dem
„Meister“ sagten, einem unzufriede-
modell beschieden haben, „ich habe
licher gemacht, als Sie sind.“ Und
as auch zum ungesicherten Anekdo-
tz gehört, dann ist es doch gut erfun-
d beschreibt sehr genau das Maß an
nie, in dem sich die Liebermann-
enschenkenntnis bewegt hat.

knapp 170 Zeichnungen und Grafiken
führt die Ausstellung durch das
Werk, wobei der Schwerpunkt auf
t nach 1890 liegt. Manches steht in
haftem Zusammenhang mit maleri-
formulierungen. Der direkte Bildver-
st zwar nicht möglich, aber wer zum
das Frankfurter „Weber“-Bild in
ung hat, entdeckt hier auf der klei-
stiftvorzeichnung von 1882 ein un-
eindrucksvolleres Arbeiterprofil.
die „Netzflickerinnen“-Radierung,
Umkreis des Hamburger Bildes ent-
ist, hat gar nichts von einer Vorstu-
vielmehr eigenständige Arbeit, die
as die Figurengruppierung angeht,
atralischen Gestus der malerischen
vorteilhaft abhebt. Nicht immer ist
ermann Zeichnen bloß Zurüstung
ildnerische Ewigkeit.

est ein etwas heißeriger Charma-



Foto Michael von Graffenried

Warten auf den nächsten Schuß: Michael von Graffenrieds Plakataktion

Selbst in der ordentlichen Schweiz gibt es unordentliche Plätze. Nirgendwo etwa werden Werbeplakate schneller vollgespritzt als rund um die Reithalle, dem Alternativen-Treff am Hauptbahnhof Bern. An ein Plakat jedoch haben sich die Sprayer bisher nicht gewagt. Es wirbt auch nicht, es warnt: vor Drogen. Das geschieht nicht mit den herkömmlichen Mitteln des visuellen Marketing, sondern mit subtileren Methoden der Fotografie. Auf dem Schwarzweißbild sieht man, wie ein abgerissener Mensch rauchend neben einem Fahrrad hockt und auf etwas wartet. Erst der Text bringt Aufklärung: Astrid wartet auf ihren Freund Peter, der Drogen besorgt.

Das Plakat verweigert sich nicht nur formal der herkömmlichen Bildästhetik, es irritiert auch, weil die drogenstüchtige Astrid auf den ersten Blick aussieht wie ein Mann.

Solche schonungslosen Großformatbilder von Michael von Graffenried hängen zur Zeit in etlichen Schweizer Großstädten. Begleitet wird die Aktion von einer Fotoausstellung im Kornhaus in Bern: „Rosanna, Astrid, Peter und die anderen“. Es ist der Versuch, Drogensucht realistisch zu zeigen – sie nicht einfach zu verteufeln, sondern auf Risiken hinzuweisen.

Der in Paris lebende Schweizer von Graffenried, der als Reportagefotograf

stets den klaren, harten Blick bevorzugt, ist diesmal noch einen Schritt weitergegangen: Er geht ganz nah an die Menschen heran und will bloß Chronist des vergeblichen Versuchs sein, der Sucht zu entkommen. Manchmal sieht man fast nur picklige Gesichter, zerstoche Arme oder blutige Spritzen. Von Graffenried fotografierte dazu achtzehn Monate lang in diversen Szenen, im Elend der Heroinsüchtigen, die nach einer Entziehung immer wieder „abstürzen“, aber auch in der chemisch aufgepeppten Party-Szene. Er kam sehr nahe an die Menschen heran, nicht zuletzt vielleicht, weil er aus Bern stammt und dort offenbar einige „Drögler“ kannte. In der Schweizer Hauptstadt

gibt es bereits seit 1987 ein sogenanntes Fixerstübl. Zwar ist – ähnlich wie in Zürich an Platzspitz und Letten – die offene Szene am Bundeshaus geräumt worden, doch die Drogensucht ist so weit verbreitet, daß man ihr am Bahnhof nicht entgegen kann. Eines der Plakate steht denn auch sinnigerweise neben der Abgabestelle am Berner Bollwerk, in der man sich den täglichen „Schuß“ vom Staat holen kann.

Kornhausforum, Bern, bis 16. Januar, anschließend im Musée National Suisse in Prangins und im Landesmuseum Zürich. Zum Thema sind von Michael von Graffenried die beiden Bücher „Cocainelove“ (Benteli-Verlag) und „Risk“ (Contact Netz Bern) erschienen.



Trafic Peter vend de l'héroïne à Sonja pour financer sa propre consommation.



Déchéance Sur le visage et les bras d'Astrid, les stigmates de la toxicomanie dure.

Une vie entre seringues et barreaux



Séjour à l'ombre Astrid est arrêtée et se retrouve de nouveau à la prison pour femmes de Hindelbank (BE), où elle se refait à chaque fois.



une santé.

15 décembre 2004

50 L'ILLUSTRÉ

L'ILLUSTRÉ 51







arnerland. Die
zu einer geziel-
Künstlers als
ar die beleid-
h darum, weil
Deutschland
Teil der mo-
und damit als
n. Welti war
bewusst: Er
nda über «ent-
ssert. Für den
Kunsthistori-
Welti mit seiner
rlich nahe an

Fritz Trüssel,
Bretscher eine
schwerte sich,
einen Künst-
international-
nem so abge-
en versucht».
dion-Welcker
ung mit dem
sei ihr «sehr
chienen, und
ntgleisungen
Klee, würden
ährden. Klee
weizer Bürger
r der schlep-
s und nicht
inbürgerung
dgar Schuler

ssstellung
m an der
n: Di bis Fr
9. Oktober.

nicht weniger sinnig ist: dem Landesmu-
seum auf dem Platzspitz, jener Anlage also,

schen Gestaltungswillen stets sichtbar,
was der dokumentarischen Authentizität
des Gezeigten in die Quere kommt. Es war

Bis 30. Oktober. Der Fotoband «Cocaine-
love» (Benteli, Bern 2005, 39 Fr.) begleitet
die Ausstellung.

Musik
tensifi
haus. S
sino, S
mensi
spekta
Midn
Schulh

Hidde
Mit Fr
nutes
(Bild),
Roses,
Plankt
Los Y
Swing
Water
den M
Parkh
berers
Mann
Kilchb

Lime-
Für 6-8 I
100 g gla
Peterli, 2
Limesaft
Schale a
ver/Kar



BILD MICHAEL VON GRAFFENRIED

Gefallene: Maria Magdalena, die Heilige, und Astrid, die sich ihren nächsten Schuss in den Arm setzt.



« Lorsque Swiss Roots, organisation qui offre aux Américains de renouer avec leurs racines suisses, m’a approché pour un travail sur New Bern, j’ai d’abord refusé. J’avais envie d’ailleurs. Berceau du Pepsi Cola, New Bern est une petite ville portuaire de Caroline du Nord, qui a été fondée par un ancêtre de ma famille, Christoph von Graffenried, qui avait embarqué pour l’Amérique en 1710. Je me suis ravisé, j’ai décidé de me servir de ce lien familial pour ouvrir les portes de cette ville sans histoires. J’y suis retourné à plusieurs reprises au cours de l’année. Je voulais tendre un miroir aux habitants de l’Amérique profonde. Une première sélection de 33 tirages panoramiques a été exposée à New Bern sous le nom de « Our Town – an inside look at the United States today ». Les habitants de New Bern n’ont pas aimé ma version de leur vie américaine. En huit articles publiés sur deux mois, le journal local *The Sun Journal* n’a pas publié une seule photo, que ce soit pour annoncer l’exposition locale et critiquer les images, ou pour débattre d’une polémique liée à ce projet. J’en conclus que la liberté de la presse aux Etats-Unis n’est pas si évidente que l’on pourrait le croire. »

«When Swiss Roots, an organization that offers Americans a chance to trace their Swiss history, approached me with the idea of going to New Bern, I first said no. New Bern, where Pepsi Cola was born, is a small town in North Carolina. It was founded by a family ancestor, Christoph von Graffenried, who had sailed for America in 1710, and I felt I’d worked enough on Switzerland for the time being. But on second thoughts, I decided I could use this family tie to open up the doors of this uneventful town. I went there several times over the year 2006. I wanted to hand America a looking-glass. A first selection of 33 panoramic pictures was shown in New Bern under the name “Our Town – an inside look at the United States today ». New Bern’s inhabitants did not like my version of their American life. Over the course of two months, local newspaper *The Sun Journal* published eight articles without once publishing a picture, be it to announce the exhibition or to illustrate the debate over the project. I wonder if the freedom of the press in America is so obvious after all.»

«Als mich die Organisation Swiss Roots, die den Amerikanern ermöglicht, ihre Schweizer Herkunft zurückzuverfolgen, anfragte, eine Arbeit über New Bern zu machen, lehnte ich erst einmal ab. Die kleine Hafenstadt New Bern in Nord Karolina ist die Wiege von Pepsi Cola und wurde von Christoph von Graffenried, einem Vorfahren meiner Familie, im Jahre 1710 gegründet. New Bern ist vor allem eine typisch amerikanische Provinzstadt mit Shoppingmall, überall entstehenden Kirchen und zwei grossen Militärbasen. Amerika ist im Krieg. Also habe ich beschlossen, meine familiären Bande zum Gründer als Türöffner zu nutzen, um am Beispiel dieser Kleinstadt eine Arbeit über das heutige Amerika zu anzugehen. Während eines Jahres bin ich mehrere Male dort hingereist. Ich wollte den Einwohnern einen Blick in den Spiegel ermöglichen. Eine erste Auswahl von 33 Panoramafotografien wurde in der Stadtgalerie in New Bern unter dem Titel *Our Town* ausgestellt. Viele Bewohner New Berns lehnten meine Vision ihres amerikanischen Alltags ab. Über einen Zeitraum von mehr als zwei Monaten publizierte die lokale Zeitung *The Sun Journal* insgesamt acht Artikel, in denen über meine Fotografien polemisiert wurde, und dies ohne je eine meiner Fotografien zu publizieren. Ich musste feststellen, dass es doch nicht so weit her ist mit der berühmten Pressefreiheit in den USA.»

OUR TOWN 2006



Baby shower Les amies de la future maman (à g.) réunies au Country Club pour fêter la prochaine arrivée du bébé.



Pauvreté New Bern compte 40% de Noirs. Pour les enfants de la communauté, les perspectives sont limitées.

«Nous, Sudistes, sommes conservateurs, nous croyons à la vertu du mariage» un habitant



Patriotisme Chaque matin, les écoliers récitent le texte qui présente le pays comme une nation «sous l'aile de Dieu».



Noces Mère de deux marines de retour d'Irak, elle célèbre ses secondes noces avec un vétéran de la guerre du Vietnam.



Prom night Le bal de fin d'année, très attendu, est l'une des rares occasions pour Blancs et Noirs de se mélanger.



Tenue de soirée Sous la toge réglementaire pour la remise des diplômes, les filles ont revêtu leurs plus beaux atours.



Joueurs de baseball. L'Amérique tranquille et ses rites collectifs dans une petite ville de Caroline du Nord. NEW BERN, 2006

Le photographe Michael von Graffenried prend le pouvoir à New Bern

Exposition Le Suisse présente ses grands formats dans la ville fondée par son ancêtre. Miroir tendu à l'Amérique profonde



Cérémonie des «graduations», promotions de fin d'études. Le photographe a saisi en trente-trois images la vie dans la ville de son ancêtre. NEW BERN, 2006

Alain Campiotti, New Bern

Michael von Graffenried aime traverser le décor et entrer dans les choses. Et quand il est dedans, il prend de la place. En quelques semaines, il est devenu un personnage à New Bern. Vendredi soir, il a fait main basse sur la Bank of the Arts (sorte de maison de la culture), pour y accrocher trente-trois grandes photos panoramiques qui font, à sa manière scalpel, un portrait de cette petite ville américaine de Caroline du Nord.

Les spectateurs ont écouté, assez placides. Peut-être que ça travaille dans les têtes

Le photographe suisse avait une raison historique et personnelle de choisir cette proie. New Bern doit son nom à un ancêtre, Christoph von Graffenried, à la française - qui l'a fondée en 1710 sur une terre des Indiens Tuscarora. Le Bernois a payé cher cette conquête: il a failli y perdre la vie.

Ce goût de l'aventure, qui faisait de lui un marginal dans son milieu patricien, crée un lien par-delà les siècles entre Christoph et Michael. Mais le cadet n'a pas le culte de la famille et ne fait pas dans la photo commémorative. Quand l'opération «Swissroots», qu'anime aux Etats-Unis la diplomatie helvétique, lui a proposé d'entreprendre un travail sur New Bern, il a d'abord dit non. Puis il a réfléchi. Les Carolines, c'est le Sud, l'Amérique conserva-

trice et religieuse sur laquelle s'appuie le pouvoir maintenant branlant de George Bush. Christoph le conquérant lui fournissait le moyen de passer de l'autre côté du décor pour faire, dans la ville, le portrait de cette Amérique-là en s'y intégrant.

New Bern a connu des fortunes variables. C'est aujourd'hui une cité portuaire plutôt prospère, entre une rivière, la Trent, et un fleuve, la Neuse, qui est en fait un large bras de l'océan Atlantique. Sa gloire locale, c'est d'avoir vu naître le Pepsi Cola. Elle est flanquée au sud de deux bases militaires de Marines, Camp Lejeune, près de Jacksonville, et Cherry Point, près de l'océan.

Le photographe a passé à New Bern deux mois par tranches depuis le printemps. Il y a installé sa petite entreprise dont les éléments sont constants. D'abord, la façon de graffenriedienne, son appétit d'apprendre. Ensuite, les réseaux qu'il crée avec un pouvoir de conviction peu commun; à New Bern, ça va du maire conservateur Tom Bayliss à Ed Ruiz, propriétaire du Trent River Coffee Company, un bar derrière lequel ce Mexicain trône en permanence pour expliquer à ses clients que les Etats-Unis sont engagés, de l'Irak à l'immigration, sur une très mauvaise voie. Enfin, il y a le résultat, ces trente-trois photos «en cinémascope», la plupart en couleurs (c'est une nouveauté), que les New-Bernois découvrent depuis samedi.

Je cherche, précise le photographe, à réaliser des images qui peuvent déclencher des réflexions chez des gens endormis dans un monde où on ne veut plus connaître la réalité dissimu-

lée sous une information manipulée. Ce qui m'intéresse le plus, c'est la sincérité derrière les apparences. Dans l'œuvre accrochée, on découvre un bal sudiste dont le climat rappelle autant en emporte le vent, des cérémonies de promotions noires et blanches, le théâtre humain des quartiers afro-américains déshérités, des réfugiés musulmans d'Asie centrale dont personne ne semblait connaître l'existence. On voit aussi une scène de stable dances assez sexuellement monnayée dans une boîte près d'un camp militaire, et une femme marchant à peu près nue un jour de fête nationale. Légèrement obscène: au vernissage, des visiteurs ont tiqué.

De ses visites aux militaires, le photographe a ramené trois clichés irrévérencieux: des Marines en entraînement spécial parce que l'obésité les menace; un autre qui semble marcher sur l'eau; un dernier, de retour de Bagdad, arrêté par la police pour ivresse publique tonitruante.

Les bases sont hors de New Bern, mais Michael von Graffenried en avait besoin, forcément, pour parler de la guerre. Et pour stimuler la réflexion sur ce qui se passe en Irak, il a organisé avant l'ouverture de son exposition une projection du film de son ami Mohammed Soudani, Guerre sans images. Le photographe a réalisé un travail énorme dans l'Algérie en guerre civile. Il en a ramené des photos qui ont fait le tour du monde. Le long métrage raconte le retour troublant de Michael, avec ses images, auprès des Algériens qu'il avait photographiés souvent sans qu'ils le sachent.

En dix ans de guerre civile, les

militaires algériens ont cherché à «éradiquer le terrorisme». Les combats se sont apaisés, mais l'opposition au pouvoir autoritaire n'a pas diminué. Le photographe voulait insinuer que ce qui est difficile à Alger - réduire une résistance - est sans doute impossible pour l'occupant à Bagdad. Les spectateurs de New Bern ont écouté, assez placides. Peut-être que ça travaille dans les têtes.

Pour faire connaître plus largement les images de son exposition, Michael von Graffenried est allé les présenter dans plusieurs TV, impossible: nos programmes sont familiaux, ont répondu les

producteurs en voyant les photos. Finalement, vendredi matin, il a été invité dans le talk-show d'un animateur conservateur. Et là, le Suisse de Paris a sorti son bagout jubilatoire, imposant en plaçant lui-même deux dans le décor du studio, avec un drapeau bernois au milieu. Il est devenu le meneur de jeu, réduisant son hôte au rôle d'acquisiteur impuissant. Dours bernois avait son rôle. New Bern a le même drapeau, mais le plantigrade a perdu en route son pénis rouge. Pour le photographe, il y a dans ce détail tout le prude conservatisme américain.

Un bailli en Caroline

Histoire haute en couleur d'une colonie suisse

Le bailli d'Yverdon s'ennuyait. Christoph von Graffenried, placé là par le pouvoir bernois, a croisé en 1702 un compatriote, Franz Ludwig Michel, qui revenait de Virginie, où il affirmait avoir découvert des mines d'argent. Le bailli a été tenté. Il est parti secrètement pour Londres, laissant derrière lui passablement de dettes. Là, il a rencontré John Lawson, contrôleur général de Caroline du Nord. L'Anglais lui a promis dans la colonie un territoire propice à son installation. Von Graffenried a réuni une troupe de Suisses et de Palatins, qui se sont embarqués pour l'Amérique en 1710. Des pirates turcs les ont dépouillés. Ils sont arrivés sur leur terre promise avec leur seule chemise sur le dos.

La première récolte, dans ce

qui s'appelaient désormais New Bern, fut mauvaise. Von Graffenried retourna en Europe pour ramener renforts et équipement. Il voulait planter des vignes, et avec Lawson, il est parti en exploration le long de la Neuse. En route, ils ont été capturés par des Indiens, spoliés de leur terre par les Suisses et les Allemands. Procès coutumier, condamnations à mort. Lawson a été exécuté, von Graffenried a été libéré car les Tuscarora le prenaient pour le gouverneur de Caroline du Nord.

Quand le rescapé est arrivé à New Bern, l'implantation était en flammes, après une attaque des Indiens. Ruiné à nouveau, Christoph est rentré en Suisse où il est mort en 1743, à Worb. Après son départ, sa ville a repris son essor, et elle fut même, dès 1765, capitale de Caroline du Nord pour 25 ans. A. C.

L'adoption se complique pour Madonna

Bébé Le père biologique se manifeste

AP

Le père biologique de l'enfant malawite de treize mois que souhaite adopter Madonna a confié dimanche ne plus être aussi sûr de sa décision. Yohane Banda a expliqué ne pas avoir compris qu'il allait abandonner son unique fils «pour de bon» lorsqu'il a signé les papiers de l'adoption début octobre. La Haute Cour du Malawi avait ensuite accordé à la star et à son mari, le réalisateur Guy Ritchie, la garde provisoire de l'enfant, premier pas vers son adoption.

«Nous avions compris qu'ils allaient l'élever et prendre soin de notre fils comme l'orphelinat le faisait», a déclaré le père âgé de 32 ans dans un entretien téléphonique accordé à l'Associated Press. Jusqu'à présent, il avait toujours défendu sa décision, critiquant les organisations de défense des droits de l'Homme qui ont contesté la façon dont le dossier a été traité.

Mais dimanche, Yohane Banda a expliqué avoir compris qu'une fois David adulte, il pensait qu'il reviendrait dans son village. Il n'aurait pas eu le temps de se rendre compte que sa femme dû à des complications liées à l'accouchement.

Brèves

Été indien

● Le mercure a grimpé à plus de 20 degrés à Genève, Sion ou Bâle. L'été indien de ce week-end a poussé aux promenades en montagne. A 2000 mètres, on mesurait encore 17 degrés. Le mois d'octobre 2006 a été plus clément que la moyenne, a indiqué MétéoSuisse. Les températures sont plus élevées de 3 degrés par rapport aux autres années. Et, chance, aucun rafraîchissement sérieux n'est prévu jusqu'à la fin du mois. (ATS)

Divorce

● Une Égyptienne a divorcé de son époux, après quarante ans de mariage, pour pouvoir porter un voile lui encadrant le visage, a rapporté dimanche la presse du Caire. Naama, 63 ans, mère de 4 enfants, et neuf fois grand-mère, a préféré quitter son mari, un ophtalmologiste de 65 ans, parce que celui-ci lui conseillait plutôt d'opter pour le port d'un foulard léger ne lui cachant que les cheveux, selon la même source. (AFP)

Peuple

● Kate Moss, 32 ans, attend un enfant de son amoureux, le tumultueux rocker Pete Doherty, 27 ans, a affirmé dimanche le Sunday Mirror. «Ils sont tous deux très heureux et Pete semble vraiment se réjouir. C'est pourquoi ils veulent se marier», a ajouté un membre de la famille du papa, actuellement en cure de désintoxication pour dépendance aux drogues. (ATS)

Vin

● La vente aux enchères du tiers de la cave de l'Hôtel de Ville de Paris a rapporté 960 000 euros: près du double des estimations. Quelque 5000 bouteilles de premiers crus classés étaient proposées. Parmi les bouteilles vendues les plus chères, un Romanée-Conti 1986 adjugé 5000 euros, et un Petrus 1989 vendu 4000 euros. Bernard Bled, ancien secrétaire général à la mairie de Paris, avait travaillé pendant 25 ans, entre 1975 et 2001, à constituer cette cave exceptionnelle, censée honorer les invités des maires de l'époque, Jacques Chirac et son successeur Jean Tiberi. La nouvelle municipalité dirigée par le socialiste Bertrand Delanoë a décidé de se séparer d'un tiers de ces bonnes bouteilles. (AP)

Sun Journal, New Bern, NC — Thursday, September 27, 2007 —

Swiss photos of city nixed

By Sue Book
Sun Journal Staff

The work of a Swiss photographer who crossed the Atlantic four times to capture the pulse of sister city New Bern in pictures hit a community nerve with the prints.

Many of those on the 300th Anniversary Celebration Committee and Swiss Bear Development Corporation board thought Michael von Graffenried's images showed New Bern in an unflattering, even racist, light.

A delegation of local leaders will travel to von Graffenried's November 2007 exhibition in Bern, Switzerland, but neither the official anniversary committee nor Swiss Bear plans to help get the photographs published in book form.

Anniversary committee members moved away from any endorsement or sponsorship last week, and on Wednesday the Swiss Bear

See PHOTOS/A3

Photos

Continued from A1

board voted unanimously to abandon a search for grant money to publish the pictures.

Von Graffenried first came to New Bern in May 2006 and told reporters, "Everybody talks to everybody. I already feel like I belong."

But subsequent visits in June, July and August 2006, shooting photos for an October 2006 exhibit at The Bank of the Arts and later published with captions and an article in *L'Illustré*, appeared to blur the first vision.

"There are so many clichés in Europe about Americans," he told a *Sun Journal* report-

er. "We have to see what's true or not true and we don't do that enough."

The 42 photographs in Von Graffenried's exhibit, "New Bern, an inside look at the U.S. today," depicts New Bern with chubby female and bubble-blowing male athletes, focuses on poor neighborhood architecture, highlights civilian guns and police and military presence, and a captions a picture of a black prom couple standing by a policeman as "a rare occasion for blacks to mingle."

Swiss Bear board members present Wednesday said they didn't like the view. A 300th Committee member, Jimmy Hicks, has been an emissary from the city to the sister city in Switzerland.

tween art and public relations was highlighted by members. Those who liked the photographs did not like the picture of New Bern they collectively showed.

Nelson McDaniel, who put together the 300th trip to Bern, said it was clear the photographer was trying to make a statement.

"I thought the idea was to help promote New Bern," said Tom Braaten. "This doesn't promote the New Bern I'd like to promote."

A further look told him the New Bern pictures are "emblematic of Michael von Graffenried's work. He is looking for the seamy side."

Von Graffenried has published books of photography on war in Algeria and a cou-

ple hooked on cocaine.

"What will happen if we don't help?" Mary Peterkin said. "He'll probably publish it anyway. He's going to win either way."

Sandy Chamberlin, who directs New Bern Riverfront Convention Center, Craven County Visitor's Center and Tourism Development Authority, said her opinion and the feedback she got from others made her oppose publishing the photographs. "We don't want to fake it but this is a tourism issue," Chamberlin said. She said the photographs may highlight social issues but they negatively stereotype New Bern.

Sue Book can be reached at (252) 635-5666 or sbook@freedmencc.com.

DRÜBEN IN BERN

Ein Berner fotografiert
New Bern – und die
amerikanische Provinz
ist beleidigt.

Bilder Michael von Graffenried

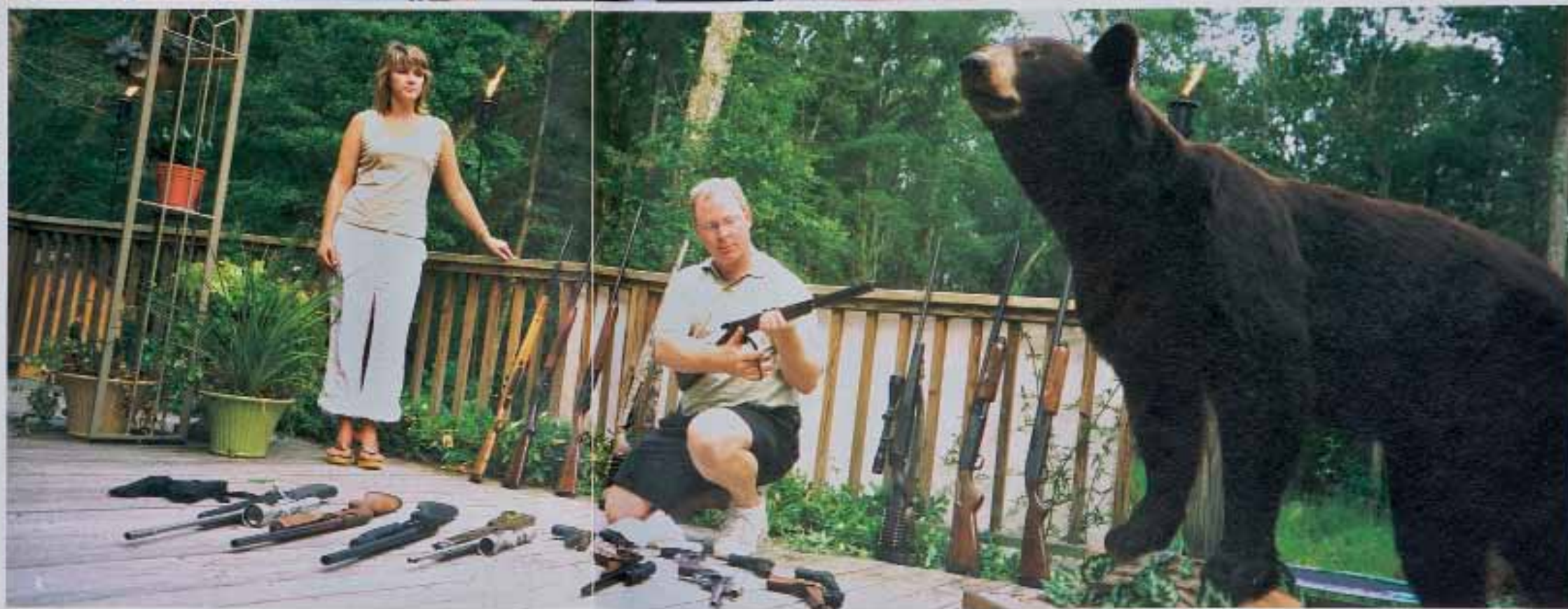
Text Albertine Bourget

New Bern ist in Aufwallung. In den letzten Wochen mussten sich die Stadtoberen immer wieder für ihren Entscheid rechtfertigen, Ende November eine Delegation ins alte Bern zu schicken, in die Schweiz. Bürger der Stadt in North Carolina zeigten sich sehr verärgert darüber, dass für diese Reise, die der Vernissage von Michael von Graffenrieds Ausstellung mit Bildern ihrer Heimatstadt gilt, ihre Steuergelder verwendet werden. Bei der Reise will die Delegation auch den Berner Stadtpräsidenten Alexander Tschüppat treffen sowie eine offizielle Einladung für die 300-Jahr-Feierlichkeiten hinterlegen, die die Amerikaner für das Jahr 2010 planen.

«Warum sollen wir für diese Reise bezahlen, wenn auf diesen Fotos ein negatives Bild von New Bern gezeichnet wird?», liess sich ein Einwohner der Stadt im Lokalblatt «Sun Journal» vernehmen, nachdem von Graffenried seine Arbeit in einer lokalen Galerie erstmals gezeigt hatte. Als «wenig schmeichelhaft», gar als «rassistisch» werden die Bilder laut der Zeitung in New Bern empfunden. «Ich dachte», wird ein weiterer Bürger zitiert, «die Bilder sollten Werbung für New Bern machen. Aber Michael von Graffenried hat die düsteren Seiten gesucht.»

Die Empfindlichkeit ist vielleicht umso grösser, weil der Fotograf Michael von Graffenried aus der Familie des Stadtvaters Christoph von Graffenried stammt. 1710 ist dieser in der neuen Welt angekommen und hat in der Nähe des Ozeans die Kolonie New Bern gegründet. Seine Büste thront noch immer Downtown, und seine Nachfahren, von denen es verstreut über das Land wohl Tausende gibt, bleiben ihren Wurzeln treu.

New Bern mit seinen 23 218 Einwohnern gehört zur amerikanischen Provinz. Zu einem Amerika im Krieg, auf dessen beiden Militärbasen Lejeune und Cherry Point Marinesoldaten aufbrechen und ankommen. Überall sieht man



1 Am Abschlussball der Highschool 2 Der Waffensammler und Hobbyjäger (Bär selbst erlegt!) schläft mit einer Schweizer Ordnonanzpistole unterm Kopfkissen.

DAS MAGAZIN 46 – 2007 BILDER: MICHAEL VON GRAFFENRIED, WWW.MVGPHOTO.COM, COURTESY GALERIE BERNHARD BUCHSCHNIG & PARTNER





When, around 1710, a group of German and Irish, a descendant to founder, New Bern, in today's America. And Michael van Graffenburg, months in this little military camp, 100 p. He and his wife, a neighborhood, the panoramic landscape of "Town", was first press.



John, Bob, and a Hong, at St. John's, Nigeria.

Downtown

INSIDE CAIRO 2006

« Me voilà, pour trois mois, artiste en résidence au Caire. Très vite, je rencontre un galeriste local, auquel je montre mes travaux précédents. Puis il m'appelle pour me dire qu'il ne dort plus, et que s'il expose mon travail, il perdra sa galerie.

Dans un laboratoire, je fais tirer une photo du marché aux chameaux de Birqash sur de la toile de bâche de camion. Quand je ramène les autres images, la vendeuse me demande ce que c'est. C'est le Caire, lui dis-je, ne reconnaît-elle pas sa ville? Elle fait venir le patron, qui refuse d'agrandir les photos. Il m'explique que c'est du matériel de presse et qu'il doit être soumis à la censure officielle. Ce refus, c'est bien sûr l'autocensure que s'impose chacun, conséquence de la sévère censure étatique. Mais je ne peux m'empêcher d'y voir, aussi, une forme d'hypocrisie. Mes images ne montrent rien d'autre que la vie quotidienne de la ville, ce que chacun de ses habitants peut voir de ses propres yeux tous les jours.

Je finis par trouver un autre imprimeur, et je décide de garder le silence sur mon projet: exposer, pendant une journée, sur le toit d'un immeuble au cœur de la ville, où se dressent des abris de fortune. Il y a beaucoup de Nubiens, des réfugiés économiques de la Haute Egypte. Mes « voisins » du dernier étage acceptent tout de suite de partager les lieux avec mes photos. Le jour dit, une centaine de visiteurs trouve le chemin du toit, au douzième étage. Le *Daily Star* publie une page sur l'exposition une semaine plus tard. »

“ I went to Cairo on a three-month artist residency grant. I soon met a local gallerist, who expressed interest in my work. But he then called me to say that he had could not sleep at night and that he would lose the gallery if he showed my work.

I first had a picture of the Birqash camel market printed on canvas sheet. When I came back with the other pictures, the woman in the shop asked me what the subject matter was. This is Cairo, I said, don't you recognize your city ? She had her boss come in and look, and he refused to work on the pictures, telling me that, as press material, it must be subjected to official censorship. Naturally, the refusal, the self-censorship, is the result of the severe State censorship. But I can't help seeing in it a kind of hypocrisy as well. My images show nothing more than the city's daily life, what each and everyone on its inhabitants see with their own eyes everyday.

I finally found another printer, and decided to keep silent about my project, which was to show my pictures for a day on a rooftop in the heart of the city. In downtown Cairo, the poorest of the poor, many of them economic refugees from Southern Egypt, live in shacks on the rooftops. My upstairs “neighbours” immediately agreed to share their rooftop. About a hundred people showed up on the day. The *Daily Star* newspaper published a story about the exhibition a week later.”

«In Kairo verbrachte ich drei Monate als artist in residence. Sehr schnell lernte ich einen Galeristen kennen. Er schlägt mir eine Ausstellung meiner Arbeiten vor und möchte dazu sogar einen Katalog produzieren. Per Mail schicke ich ihm eine Auswahl von acht grossformatigen Panoramafotos. Nach einer Woche Funkstille ruft er mich an und teilt mir mit, dass er schlaflose Nächte habe wegen meiner Bilder. Wenn er die öffentlich zeige, könne er seine Galerie dichtmachen. Das Labor weigert sich, die Fotos zu vergrössern. Man erklärt mir, dass diese Bilder der offiziellen staatlichen Pressezensur unterlägen. Ich empfinde diese Art der Weigerung eher als Schere im eigenen Kopf, als Folge der Angst vor der allgegenwärtigen unerbittlichen Staatszensur. Ich finde das Argument scheinheilig. Meine Bilder zeigen nichts anderes als das, was jeder jeden Tag auch sehen kann, den puren Alltag.

Schlussendlich finde ich einen anderen Drucker, der mir die acht Panoramen vergrössert. Ich beschliesse, einen Tag lang auf dem Dach meines Domizils auszustellen und mit niemandem mehr darüber zu sprechen. Ich wohne in Talaat Harb, Downtown Kairo. Hier im Herzen der Stadt überleben die Ärmsten der Armen auf den Dächern in den Slums. Es sind vor allem Nubier, Wirtschaftsflüchtlinge aus dem Süden. Meine «Nachbarn» aus der letzten Etage sind sofort einverstanden, ihre «Dachwohnung» mit meinen Panoramen für einen Tag zu teilen. Am angekündigten Tag finden über hundert Besucher den Weg aufs Dach und der lokale *Daily Star* berichtet auf einer ganzen Seite darüber – allerdings erst eine Woche später.»





Panoramablick auf Kairo wie auf eine urbane Mondlandschaft: Hier wird Michael von Graffenried heute Freitag seine Fotoausstellung eröffnen – wenn sie nicht noch in letzter Minute verboten wird.

BILD MICHAEL VON GRAFFENRIED

In Kairo herrschen Zensur und Selbstzensur

Weil die vorgesehene Galerie seine Fotos nicht ausstellen wollte, organisierte Michael von Graffenried eine Ausstellung über den Dächern von Kairo.

Von Astrid Frefel, Kairo

Für seine neueste Fotoausstellung hat Michael von Graffenried einen eher ungewöhnlichen Ort gewählt. Auf dem Dach des Hauses Nr. 30 der 36-Juli-Strasse im Stadtzentrum von Kairo werden heute Freitagnachmittag für einige Stunden acht grossformatige Fotos zu sehen sein. In der luftigen Höhe des 12. Stockes bietet sich ein Panoramablick über die quirlige Metropole. Die Höhe gibt auch die Sicht frei auf die Mondlandschaft der umliegenden Dächer, die als Stauraum für allerhand Baumaterialien und Hausrat dienen.

Hier oben wohnen in einfachen Estri-

chen aber auch die Bawabs mit ihren Familien; die meist aus Oberägypten zugewanderten Pförtner, deren Leben kürzlich durch das Buch und den Film «The Yacoubian Building» (Goldenes Auge am Zurich Film Festival 2006) an die Öffentlichkeit gezerrt wurde. Zwischen ihren Dachwohnungen sollen die vom Schweizer Fotografen aufgeschnappten Alltagsszenen jetzt hängen. Buchstäblich «Inside Cairo» – wie es der Titel der Ausstellung ankündigt. Die Bawabs sind auch eingebunden, sie werden den Gästen den Weg weisen und Tee servieren.

Erfahrungen aus Algerien helfen

Nicht ein ausgeklügeltes Konzept, sondern eher ein Akt der Verzweiflung hat von Graffenried aufs Dach seines Kairoer Altstadthauses getrieben, in dem er die letzten drei Monate als Gast von Pro Helvetia verbracht hatte. Eigentlich hätten seine Werke in einer kleinen Galerie in Giza ausgestellt werden sollen. Als der

junge Galerieverantwortliche die Fotos sah, wurde das Projekt umgehend gestoppt. Das Labor, welches die Vergrösserungen herstellen sollte, hat ein erstes Bild vom Kamelmarkt gedruckt. Als er die andern Sujets vorgelegt bekam, teilte der Manager von Graffenried mit, dass er die Arbeit nicht annehmen könne, da diese Bilder als Pressematerial zu betrachten seien und somit der offiziellen Zensur vorgelegt werden müssten.

Nach diesen Erfahrungen mit Zensur und Selbstzensur der ägyptischen Partner, die der Schweizer Künstler als eigentliche Paranoia bezeichnet, hat er sein Vorhaben in eigener Regie vorangetrieben. Er suchte sich ein zwar qualitativ schlechteres Labor, dessen Besitzer aber keine Bedenken hatte, und legte Ort und Zeit der Ausstellung fest. Ägyptische Zeitungen fanden sich sogar bereit, die ungewöhnliche Fotoausstellung in ihren Veranstaltungskalender aufzunehmen, und das Wochenblatt «al-Ahram Hebdo» scheute sich nicht, eines der heikelsten Fotos abzurufen.

Als Fotograf in den Strassen der Nilmetropole hat von Graffenried ein Klima zu spüren bekommen, unter dem in den letzten Monaten auch die einheimischen Kollegen verstärkt zu leiden hatten. Fotos im öffentlichen Raum sind fast unmöglich geworden. Sicherheitskräfte schreiten überall ein, da helfen auch Ausweise und Papiere des Informationsministeriums nicht weiter. «Da kamen mir meine Erfahrungen aus Algerien zugute. Ich war mit einer Widelux unterwegs, mit der man fast unbemerkt Bilder machen kann. Ich trage sie umgehängt auf Brusthöhe und drücke ab, ohne durch den Sucher zu schauen», schildert der Berner sein Vorgehen.

Realitäten, die verunsichern

Diese Schnappschüsse bringen den Betrachter auf Augenhöhe mit den Fotografierten, als ob man direkt auf sie zugehen würde. Besonders eindrücklich ist dieser Effekt in der Aufnahme eines Spallers von Polizisten der Amn al-merkezi in der Nähe

der Al-Azhar-Moschee. Eine Alltagsszene, mit der jeder, der in Kairo lebt, immer wieder konfrontiert ist, aber als 300 x 125 cm grosses Panoramabild in einer Ausstellung muss sie auf die Oberen wie eine Provokation wirken.

Auf den ersten Blick sind auch die andern Aufnahmen unspektakulär. Zum Beispiel der Metzger mit seinem struppigen Bart, der an seinem Tresen Lammfleisch verkauft. «Ein islamistischer Fundamentalist» ist die unweigerliche Assoziation für jeden Ägypter. Oder die Szene mit dem kleinen Mädchen, das mitten in den schmutzigen Säcken der Müllmänner kaut.

Das ist eine Ansicht von Kairo, die die Behörden nicht sehen wollen. «Es sind Realitäten, die verunsichern», sagt von Graffenried über seine Schnappschüsse aus der Megacity. «Aber niemand will die Realität sehen, das ist nicht nur in Ägypten so, sondern weltweit», hat den Weltenbummler seine langjährige Erfahrung gelehrt.



Tribulations d'un Tintin helvète en Egypte

CENSURE • *En voulant montrer la vie ordinaire des Egyptiens dans une exposition, le photographe suisse Michael von Graffenried s'est attiré les foudres du régime de Moubarak. Récit d'une galère au Caire.*

SID AHMED HAMMOUCHE
ET PATRICK VALLÉLIAN

Même la nature a joué les trouble-fête. Hier, au moment où Michael von Graffenried accrochait sur le toit de son immeuble du centre-ville du Caire les huit photos panoramiques grand format de son exposition sur l'Egypte, une tempête de sable s'est levée. Puissante. Recouvrant tout sur son passage. Obscurcissant la ville. «Les dieux me sont tombés sur la tête», raconte le photographe suisse, du haut du 12^e étage du numéro 30 de la rue du 26 juillet, en plein cœur de la capitale égyptienne.

Un obstacle de plus dans un pays qui voit d'un mauvais œil toute critique ou toute image qui montre l'Egypte sous son vrai visage, loin des photographies touristiques des pyramides. «La réalité fait peur ici», témoigne Michael von Graffenried. «C'est hypocrite.»

A travers son expo d'un jour «inside Cairo» (Au cœur du Caire), le photographe bernois, invité par Pro Helvetia pour un séjour de trois mois, voulait jouer au Tintin helvète au pays des Pharaons. Sans prétention. Mais au final, ce fut un vrai parcours du combattant: «J'ai dû batailler jusqu'au bout pour organiser le vernissage sur le toit où vivent plusieurs familles pauvres dans un bidonville perché dans le ciel. Un gars sorti de nulle part a arraché les cartons d'invitation que j'avais collés à l'entrée du bâtiment. Les habitants

des toits ont alors pris peur. Notamment que la police investisse les lieux et les embarque.»

La galerie annule

Ce qui peut se comprendre: cet accrochage éphémère a eu lieu hier dans le quartier de la contestation menée par les juges, les avocats et les journalistes contre le régime du président Moubarak. Et surtout le vernissage n'avait pas reçu d'autorisation dans un pays en état d'urgence depuis 20 ans. Et pour cause, poursuit Michael von Graffenried: «J'avais prévu d'organiser mon expo dans une galerie du Caire avec la publication d'un catalogue. Mais quand j'ai livré les photos, le responsable de la galerie a eu peur. Il a annulé l'événement.»

Rebelote avec le laboratoire qui devait agrandir les négatifs en format 300 x 125 cm. «Trois jours après que je leur ai transmis les tirages, ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas les développer. Que c'était du matériel de presse et que cela tombait sous la loi de la censure.»

Un comble pour l'Helvète qui pensait jeter un regard artistique sur l'Egypte comme il l'a fait en Algérie, au Soudan, en France, en Suisse et aux USA. Mais que voit-on sur ses photos? Des policiers antiémeutes qui quadrillent le quartier islamique d'al-Azhar, des écolières voilées à la sortie des cours, une fillette au milieu des poubelles dans un

quartier miséreux du Caire ou encore un boucher barbu qui découpe de la viande avec un couteau bien aiguisé.

«Ils ne sont pas bêtes les Egyptiens. Ils comprennent que ces images sont explosives. Elles montrent une autre réalité de l'Egypte», relève Samia, une journaliste arabe basée au Caire. Mohammed, artiste peintre: «Ici, c'est la dictature. Le régime de Moubarak n'aime pas les images trop critiques. Mais j'apprécie cet acte de défiance. Ce qui m'inquiète en revanche, c'est que même un artiste occidental a de la peine à montrer ses œuvres ici.»

Les gens s'autocensurent

Un travail qui a d'ailleurs été refusé par les différents centres culturels étrangers, présents en force au Caire. «J'ai donc dû me résoudre à investir la cour du toit de l'immeuble où j'ai résidé ces trois derniers mois dans l'appartement de Pro Helvetia», explique le photographe bernois, réputé pour son goût de la provocation. Les habitants qui viennent tous d'Assouan, dans le sud du pays, ont osé lui donner une tribune alors que toutes les portes s'étaient fermées.

«L'Egypte, c'est l'Egypte», souligne l'artiste suisse. «Le régime a éduqué les gens à s'autocensurer. Ils sont tellement contrôlés qu'ils anticipent les interdits des autorités.» Raison pour laquelle, l'Helvète a ramé pour trouver

un autre laboratoire qui a bien voulu réaliser ses tirages qui dérangent.

Tant mieux d'ailleurs, note Alaa el-Aswany. Sur le carton d'invitation de l'expo, l'auteur du livre «L'immeuble Yacoubian», un best-seller qui raconte la vie d'un immeuble du centre-ville du Caire, à deux pas de la rue du 26 juillet, écrit: «Les photos de Michael von Graffenried reflètent une vie qui est similaire à la nôtre. Mais plus vivante, profonde et belle. Sa vision est la sienne. Vous n'êtes plus obligés d'être d'accord avec elle,

mais vous allez l'apprécier.» Un appui de poids pour le photographe suisse qui a aussi bénéficié de la couverture de deux journaux égyptiens en langue française et anglaise, alors que la presse arabophone s'est tue. Côté médias occidentaux, même la Télévision suisse romande était présente. Une surmédiation qui pourrait provoquer la colère du régime. «La foudre risque de tomber sur le toit et sur la tête de ses pauvres habitants qui ne sont déjà pas gâtés par la vie», s'inquiète Samia. I

«CE N'EST PAS DE LA CENSURE»

Contactée par «La Liberté», Pro Helvetia se défend d'avoir laissé galérer Michael von Graffenried: «S'il nous avait contactés, nous l'aurions aidé. Mais jusqu'à hier, je ne savais rien des soucis du photographe bernois», déclare Thomas Laely, chef du service international de la Fondation suisse pour la culture avant d'ajouter que pour lui, «ce n'est pas de la censure, mais peut-être de l'autocensure de la part du galeriste et de l'imprimeur égyptiens. Il ne faut pas y voir autre chose.» A sa connaissance, il n'y a pas eu d'intervention officielle contre l'expo de l'artiste suisse. Et si cela avait été le cas, qu'aurait fait Pro Helvetia? «Nous aurions réagi. Forcément», répond Thomas Laely. «Tout comme nous aurions protesté, par l'intermédiaire de l'ambassade avec laquelle nous sommes en contact actuellement, si la police avait empêché le vernissage.» Cela dit, la fondation suisse admet que l'Egypte, un de ses principaux engagements dans le monde arabe, n'est pas le pays le plus facile en matière de liberté d'expression. «Mais c'est assez rare que nous ayons des problèmes», note encore Thomas Laely. PV/SAH



Michael von Graffenried holds up a mirror to Cairenes



The rooftop was turned into a makeshift gallery.

By Aida Nasser
The Daily Star Egypt staff

Michael von Graffenried overcame the obstacles of fear — not his — and Egyptians' automatic temptation to self-censor when he was finally able to exhibit his photographic tableaux in the most unconventional gallery: the rooftop of his building.

Dodging the bare clotheslines atop the building some 70 cultural enthusiasts braved last weekend's blustering sandstorm to view von Graffenried's exhibition "Inside Cairo" on the worn walls of the rooftop's small cement pits.

An acclaimed Swiss photographer with a portfolio of photographs from hotspots around the world, von Graffenried is never one to shy away from a challenge.

He is self-taught, and began working as a photographer in 1978. He has been published in many major international magazines and newspapers and has exhibited widely.

But he considers his first Cairo exhibit a success. The venue may have fallen short of his initial expectations, but it was a testimonial to his sheer determination.

After landing in Cairo, von Graffenried spent some time trying to get to know the city,

"[I'm] hungry to know more about human beings all over. I'm like a plant — I plant myself somewhere and allow myself to grow."

Von Graffenried's method is simple. He immerses himself in the city, and tries to capture images of daily life. His camera is unobtrusive, an archaic looking Widelux that uses normal film.

He eased into Cairo, and started by capturing the camel market in Birkash on the outskirts of the city. This made the cut into his final installation with a dynamic image of a Nubian man herding his camels.

He then spent two weeks at the American University in Cairo's campus, or as von Graffen-

ried calls it "compound" alluding to its seclusion from the rest of the city, and photographed the graduation ceremony.

Having gained confidence, von Graffenried ventured further into the city. As he did so, he began to face some resistance.

"I learned how it is in Egypt," von Graffenried told The Daily Star Egypt.

"I learned fear. I learned the hypocrisy."

Accompanied by a friend, von Graffenried jumped over the fence of Al Azhar University, and took two photos before he was apprehended by security.

He was informed that he needed authorization to photograph in the area, and was pointed in the direction of the Television and Radio Building in Maspero.

There he was introduced to the infamous Egyptian bureaucracy. He explained that he wanted to capture more than the touristy sites, and wanted access to the inner sanctum of Al Azhar University. It took one month for the authorization to come through.

Von Graffenried was also surprised by the reaction he got from Egyptians, particularly those who have viewed his large photographs. When he shared an image of a local bearded butcher, he was asked why he wanted to take a photograph of a terrorist.

"The picture says more about the person looking at it than the photographer," von Graffenried argued. An aver-

age butcher was perceived as a terrorist. Would he have gotten the same reaction had the butcher been clean-shaven? Probably not.

Von Graffenried's images are evocative. Their large format draws the viewer in. But not everybody agrees with his perspective.

Handy Reda, founder of the Artellewa gallery, and a previous participant of the Prohelvetia cultural exchange, had initially considered displaying Von Graffenried's installations, but later declined.

"I didn't like the photographs he took of Cairo," Reda told The Daily Star Egypt. He felt that von Graffenried had come to Egypt with preconceptions, and had searched for photos that matched his presumptions.

"He didn't make an effort to really get to know Egypt."

"His photographs might have upset the people," Reda explains. "[Our] mission is to bring people closer to art, not to make them afraid."

Von Graffenried understands Artellewa's decision, and even agrees that his work might not be the most suitable for the small gallery in the shantytown of Ard El Lewa. But he doesn't understand the reaction to his photos.

Von Graffenried tested a printer for his large format images with the photo of the camel song. Satisfied with the quality, he returned with the rest of his photographs. The supplier refused to print them. They felt that his photos were considered press material, and therefore were subject to censorship.

"Don't you recognize your city?" von Graffenried admonished. "You see what you like to see, and eradicate what you don't like to see."

True, Cairenes might have become blasé about the grime and grit of the city. But it's not simply a matter of turning a blind eye; it's also a matter of feeling that we're constantly being misunderstood.

There's more to Cairo than the mounting piles of garbage, riot police, and religious "extremism." The images that von Graffenried feels depict the character of the city, might be viewed by some as a form of criticism.

"I show the reality of today. We live in a century where reality is not popular anymore." He feels his photos help people to begin to accept the reality that surrounds them.

So why did the bewab and his family agree to exhibit his photos on their rooftop? "We always have artists coming and going here, he [von Graffenried] was the first to visit the rooftop," explains Hisham Gomaa.

"We were comfortable with him."

His elderly father seated on the straw mat on the floor is quick to point out that his favorite photo was of the camel song, and, Gomaa adds, the one of the men praying at the gas stations. The others, they felt, were ordinary.

Gomaa relates this story as von Graffenried signs the large portrait he took of their family. The photograph is larger than their room, so it's no surprise that they plan to send it back

home to their family in Aswan.

But even the modest rooftop-cum-gallery had its share of problems. The strong sandstorm blew in a man who became the self-appointed censor.

A cameraman from Swiss television — here to film von Graffenried's exhibit — captured the man removing all the flyers and invitations from the building's entrance on film.

The elevator to the roof suddenly (and according to von Graffenried, suspiciously) stopped working. Finally a LE 100 tip ensured that there were no more stops.

After viewing von Graffenried's photos, author of the best-selling novel, "The Yacoubian Building", Alaa Al Aswany said "The artist is gifted

with an eye that picks up all that is significant and dramatic in our daily life; and his photos reflect a life that is similar to our life but more vivid, profound and beautiful. His vision is his, you don't have to agree with it, but you definitely will appreciate it."

Despite the resistance he has faced, von Graffenried plans to come back. "Many people say I like to go back to the scene of the crime," he joked.

Von Graffenried had held exhibitions on Sudan and Algeria. His photographs are held in several permanent museum collections. He published many books, among them: "Sudan, The Forgotten War" (1995), "Naked in Paradise" (1997) and "Inside Algeria" (1998).



The people of Aswan living on rooftop of Downtown building.



Friday prayer at a gas station in Downtown Cairo.

Take Your Pick

Music: Cairo Music Competition
Don't miss the open-

Short", are affecting to say the least and in a different way as powerful

Lohengrin - Il Trovatore to Anna Bolena - Don Carlo to Cavalleria Rus-

international development. He has been a tireless author since



« En réaction à l'interdiction de construire de nouveaux minarets suite à un vote populaire des Suisses en novembre 2009, j'ai décidé de ne plus exposer mes oeuvres dans ma patrie, à l'exception des mosquées suisses qui voudraient bien les accueillir. Et cela jusqu'au moment où la Constitution respectera de nouveau les droits de l'Homme.

Le hasard a voulu que dix jours après ce référendum, j'assiste, dans mon quartier de l'est de Londres, à l'élévation d'un minaret argentique dans la fameuse Brick Lane. Le bâtiment fut d'abord une église fréquentée par les Huguenots ayant fui la France, puis une synagogue avec l'arrivée de Juifs polonais dans les Docklands, avant de devenir une mosquée pour les immigrants du Bangladesh. La vidéo que j'ai réalisée sera projetée pour la première fois à la MEP. »

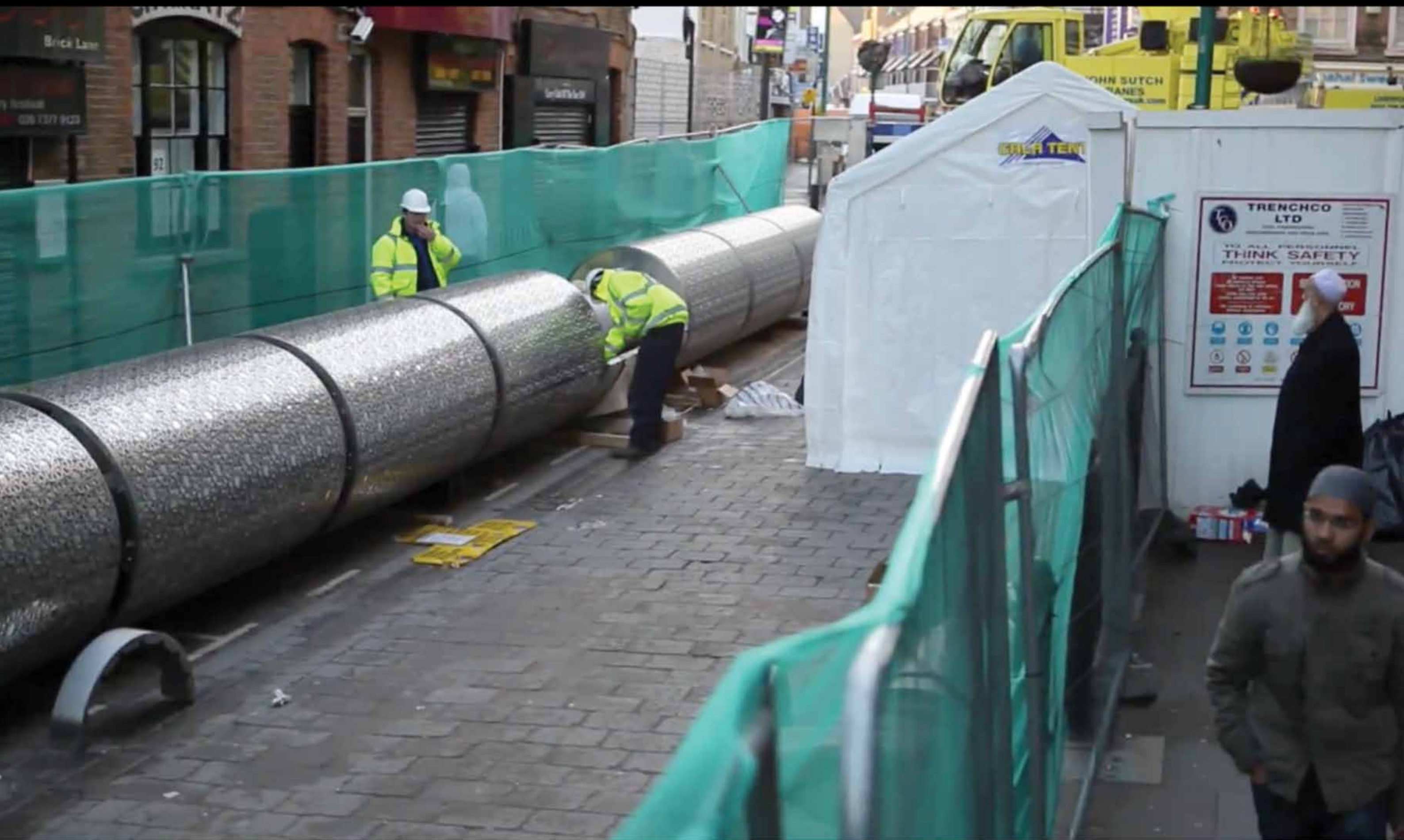
“In November 2009, when a majority of Swiss voters backed a referendum proposal to ban the building of minarets, I decided to stop showing my work in my home country, except for the Swiss mosques that would be willing to host it. I will stand by my decision until the Constitution starts respecting Human Rights again.

By chance, ten days after the referendum, I saw the erection of a silver minaret in the famous Brick Lane, in the London East End neighbourhood where I had been living for several months. The building was first established as a chapel by French Huguenots, before being turned into a synagogue at the end of the 19th century and eventually a mosque for the Bangladeshi immigrants. The video I made of the minaret's erection is being shown for the first time at the MEP.”

«Als Reaktion auf den durch eine Volksabstimmung zustande gekommene Verfassungsartikel, welcher den Bau von Minaretten verbietet, habe ich beschlossen meine Werke nicht mehr in der Schweiz auszustellen. Davon ausgenommen sind die helvetischen Moscheen und zwar solange, bis die Verfassung wieder vollumfänglich die Menschenrechte wieder im vollen Umfang respektieren wird.

Der Zufall wollte es, dass in meinem Quartier in East London zehn Tage nach der Abstimmung ein silbernes Minarett in der bekannten Strasse Brick Lane aufgerichtet wurde. Das Gebäude wurde zuerst durch die aus Frankreich geflüchteten Hugenoten als Kirche benutzt. Nach der Ankunft der polnischen Juden in den Docklands um die Jahrhundertwende wurde das Gebäude zur Synagoge bevor dieses nun als Moschee der vor 30 Jahren angekommenen Immigranten aus Bangladesch dient.»

LONDON CALLING 2009/10





Michael von Graffenried boykottiert die Schweiz

Von Alexander Sury. Aktualisiert am 03.12.2009 59 Kommentare

Der Berner Fotokünstler Michael von Graffenried will seine Werke nicht mehr in der Schweiz ausstellen, «bis die Bundesverfassung die Menschenrechte wieder vollumfänglich respektiert».



1/10 Fotograf Michael von Graffenried vor einem seiner Bilder beim Paul Klee Zentrum in Bern. Nachfolgend Werke seiner Afrika-Serie, die zuletzt in der Schweiz ausgestellt wurde. Bild: KEYSTONE/AP

Dossiers

- Die Minarett-Debatte
- Burka-Verbot in Frankreich zurückgewiesen
- Polen protestieren mit SVP-Plakat
- Wie neben China das Minarettverbot verurteilt

Artikel zum Thema

- Regisseur Pathi Adu kommt aus Protest nicht in die Schweiz
- Advents-Kinoreihe präsentiert in Zürich
- Ulrich Schlier: «Ich habe den Muslimen gar nicht gehört»
- Belgien plant Burka-Verbot

Stichworte

- Fotografie

Es regnet in London, und der 52-jährige Berner Fotograf Michael von Graffenried ist am Telefon hörbar empört: «Ich kann nach diesem Abstimmungsantrag nicht einfach zur Tagesordnung übergehen.» Das Verbot von Minaretten sei ein «fremdenfeindlicher Akt», der nicht in die Verfassung gehöre. «Jeder wusste das, und trotzdem wurde die Initiative für rechtsgültig erklärt.» Er reagiere nicht in erster Linie als Künstler, sondern als «Bürger», sagt Graffenried: «Eine demokratische Verfassung muss die Freiheit des Einzelnen und die Rechte aller schützen.»

Der renommierte Fotograf lebt im Moment als Stipendiat der Landis-und-Gyr-Stiftung in der britischen Hauptstadt. Seine Atelierwohnung befindet sich in einem Quartier, das vorwiegend von Immigranten aus Bangladesh bewohnt wird. Wenn er aus dem Fenster schaut, sieht er gegenüber eine Schule: «Morgens bringen über 100 verschleierte Mütter ihre Kinder hierher, daran stösst sich niemand.»

Die Muslime in der Schweiz, sagt Graffenried, seien die am besten integrierten in ganz Europa. Trotzdem würden sie nun mit der Annahme dieser Initiative «in die Rolle von Bürgern zweiter Klasse gedrängt». Graffenried kennt die arabische Welt durch seine fotografischen Projekte aus der Nähe; seit 1991 war er unterwegs in Sudan, Ägypten, Libanon oder Syrien. Besonders intensiv hat er sich mit der Situation in Algerien befasst: Über einen Zeitraum von zwölf Jahren dokumentierte er – teils mit versteckter Kamera – als einziger westlicher Fotograf das Alltagsleben in Algerien im und nach dem Bürgerkrieg. Er habe viele muslimische Bekannte, und sein bester Freund sei Muslim, sagt Graffenried. «Wenn die Menschen in der Schweiz offener wären und mehr Kontakte mit Muslimen hätten, dann würden sie an der Urne solche Vorlagen befürworten.» Natürlich gebe es noch viel Integrationsarbeit zu leisten: «Aber daran muss man jeden Tag arbeiten, und es fängt in der Schule an.»

Michael von Graffenried scheint es ernst zu sein mit seiner Aktion, die an die Weigerung des Künstlers Thomas Hirschhorn erinnert, seine Werke nicht mehr in der Schweiz auszustellen, solange Christoph Blocher Bundesrat sei. Geplant sind bei Michael von Graffenried zwar im Moment keine Ausstellungen in der Schweiz, aber mittelfristig gebe es ein Projekt, «das ich dann vielleicht absagen muss». Eine Ausnahme macht er allerdings bei seinem Boykott: «Wenn ich eine Einladung von einer Schweizer Moschee erhalten sollte, würde ich dort sehr gerne ausstellen.»

(Der Bund)

59 KOMMENTARE

Luzia Keller

04.12.2009, 16:04 Uhr

Kommentar melden

Daniel Yves

03.12.2009, 23:14 Uhr

Kommentar melden

Thomas Läubli

03.12.2009, 23:10 Uhr

Kommentar melden

André Aenishanslin

03.12.2009, 17:11 Uhr

Kommentar melden

Dani Kobler

03.12.2009, 15:48 Uhr

Kommentar melden

Andreas R. Schulthess

03.12.2009, 15:32 Uhr

Kommentar melden

Werner Fricker

03.12.2009, 15:30 Uhr

Kommentar melden

Yvonne Weissberg

03.12.2009, 15:09 Uhr

Kommentar melden

Hans Gerster

03.12.2009, 15:07 Uhr

Kommentar melden

Josef Gyger

03.12.2009, 15:01 Uhr

Kommentar melden

Roland Bauer

03.12.2009, 14:55 Uhr

Kommentar melden

Federico Tedesco

03.12.2009, 14:48 Uhr

Kommentar melden

Hans Graf

03.12.2009, 14:44 Uhr

Kommentar melden

Benno Baggenstoss

03.12.2009, 14:27 Uhr

Kommentar melden

Elsa Lüthi

03.12.2009, 14:26 Uhr

Kommentar melden

Paddy Möller

03.12.2009, 14:16 Uhr

Kommentar melden

@Yvonne Weissberg: es waren stets die Kunstschaffenden, vorallem Musiker (Live-Aid) welche auf soziale Missstände und Intoleranz weltweit aufmerksam machen @Thomas Läubli: es wurmt halt gewaltig, wenn Nicht-Kunstschaffende lesen, wie ein Fotograf mit Stipendiegeldern der Wirtschaft unterstützt wird. MvG erbringt eine hervorragende Leistung im Sichtbarmachen von Menschenrechtsverletzungen!

Falls das, wie oben zur Auswahl stehend, die Bilder sind die von vG ausgestellt werden, könnte ich meine aus den letzten Ferien eigentlich auch ausstellen. Insofern...Herr vG, ihr fernbleiben (was sie ja über kurz oder lang sowieso nicht einhalten werden), wird kaum jemanden gross beeindrucken

Ich verstehe die Aufregung der Kulturverächter nicht. Wenn Ihnen Herr Graffenried egal wäre, hätten Sie es gar nicht nötig, hier überhaupt einen hasserfüllten Kommentar zu platzieren...

Er würde sich sicher in Libyen wohl fühlen!

Wenn Herr v.G. konsequent ist und all seine Verbindungen in Länder abbricht die nicht seinen Standarts entsprechen, dann wirds aber ziemlich Eng für ihn. Also London kommt dann auch nicht mehr in Frage. Evt die ISS?

Mindestens so dümmlich wie die Kommentare der von Grafenrieds, Lewinskys, Cohen-Benits und wie sie alle heissen, sind die Medien, die diesen vom Staat lebenden Pseudo-Intellektuellen die Plattform (v.G. gleich 2x am gleichen Tag) bieten. Aber eben, gleich und gleich gesellt sich gern.

Also, die Muslime sind der Schweiz Bürger zweiter Klasse. Deshalb hat sich schon zwei Tage nach der Abstimmung eine riesige Flüchtlingswelle aus dem Kleinstaat teils in Richtung Frankreich zu Kouchner, nach Schweden, und ein Teil zur Uno-Hochkommissarin begeben. Aber es gibt auch Tausende, die sofort in die Türkei zurück wollen, um dort ihr Geld sicher anzulegen.

Bravo, Michael von Graffenried. Es braucht solche symbolischen Akte von Künstlern. Sie sind eine Provokation – und zwar eine gute. Man sollte das Provizieren nicht den Rechtspopulisten überlassen, so wie man diesen schon die flächendeckende Bekleidung des öffentlichen Raums mit menschenverachtenden Plakaten überlassen hat. Eine Beleidigung für Auge, Herz, Seele und Verstand.

Herr von Graffenried scheint die demokratischen Entscheidungsprozesse offensichtlich nicht verstanden zu haben. Ständiges wehklagen über einen Mehrheitsentscheid der einem nicht passt, pauschale Verunglimpfung einer Mehrheit der CH-Bevölkerung und dann selbstverständlich under dem Deckmantel der Kulturförderung von eben diesen "Ignoranten" Steuergelder empfangen. Danke Hr vG. Sie sind ein Vorbild!

Ja, ist bekannt, dass sich Künstler in wichtigen politischen Fragen exponieren wollen damit sie bekannter werden. Und ein für meinen Geschmack ziemlich alter Stipendiat kann ja scheinbar nicht von seiner Kunst leben. Deshalb: Jetzt laut werden, dann kennt man den Namen "Graffenried" eine kurze Zeit. Aber wenn die Kunst nichts ist, dann wird sie halt auch nachher nicht besser verkauft. Sorry.

2007 verbrachte Michael von Graffenried mehrere Monate (Ferien?) in Kairo mit einem eidgenössischem Förderstipendium ! Er hätte in seiner Position VOR der Abstimmungen agieren müssen. Auch der Bundesrat begnüge sich lediglich damit zu warnen, dass ein JA zur Initiative wirtschaftliche Folgen haben könnte. sowas gibts doch nicht, ich befehle unserer Regierung jetzt aber Finger raus und handeln !

Stellen Sie doch aus wo Sie wollen. Auf einen mehr oder weniger kommt es nicht an. Als Konsequenz sollten Sie aber auch nicht mehr an Schweizer verkaufen, welche mit Ja gestimmt haben..

Ich empfehle Graffenried doch gleich in London zu bleiben. Damit erspart er uns Steuerzahlern und der Wirtschaft Subventionen an sogenannte "Künstler", die sich permanent selber überschätzen. Es interessiert in der Schweiz schlicht niemanden, ob er hier ausstellt oder nicht.

Wen interessiert schon die Meinung dieses Kerls? Und warum bringen die Medien diese Mochtgegenbekannten jedesmal... ähnlich wie Whitney Toyloy, kein Mensch interessiert was sie zu diesem Abstimmungsantrag denkt... und trotzdem war sie auf der Titelseite des 20-min. Man soll endlich mal aufhören zu dramatisieren. Die Schweiz ist nach wie vor eines der toleranteren Länder gegenüber Ausländern!

Na und, wen interessierf's. In diesem Aller noch Stipendiat zu sein, das erklärt wohl auch das pubertierende Verhalten von ihm.

51-jährig und noch immer Stipendiat?

Paul Wunderli

03.12.2009, 14:13 Uhr

Kommentar melden

Rene Thalmann

03.12.2009, 14:01 Uhr

Kommentar melden

Paul Schlup

03.12.2009, 13:57 Uhr

Kommentar melden

Jörg Rüsch

03.12.2009, 13:53 Uhr

Kommentar melden

Rich Zuercher

03.12.2009, 13:46 Uhr

Kommentar melden

Marco agoetini

03.12.2009, 13:08 Uhr

Kommentar melden

roland borer

03.12.2009, 13:07 Uhr

Kommentar melden

Franz Anliker

03.12.2009, 13:05 Uhr

Kommentar melden

Kurt Hauser

03.12.2009, 12:35 Uhr

Kommentar melden

Res Bühlmann

03.12.2009, 12:29 Uhr

Kommentar melden

Carmy Kam

03.12.2009, 12:26 Uhr

Kommentar melden

Michael Schatzmann

03.12.2009, 12:22 Uhr

Kommentar melden

Pierre A. Sobol

03.12.2009, 12:16 Uhr

Kommentar melden

Stefan Meier

03.12.2009, 12:13 Uhr

Kommentar melden

Daniel Kusler

03.12.2009, 12:11 Uhr

Kommentar melden

liss riehl

03.12.2009, 12:10 Uhr

Kommentar melden

Peter Luginbühl

03.12.2009, 12:07 Uhr

Kommentar melden

Jonas Bühler

03.12.2009, 12:04 Uhr

Kommentar melden

Gopf. Ich sollte Fotograf werden. Wenn man von solchen Bildl leben kann. Ich denke, künstlerisch gehen wir wenig verlustig, wenn v. Graffenried nicht mehr bei uns ausstellt. Aber ich bin ja nur ein dümmlicher Ja-Stimmer und sicher nicht auf der gleichen intellektuellen Augenhöhe. Heute abend gehe ich dafür an den Stammtisch in die Beiz. Dort, bei Ziganen, Bier und Metzgere fühle ich mich wohl.

Solange der politische Islam bonität werden sie den Populisten immer in die Arme spielen. Der Islam wird schlussendlich sein eigenes Haus zuerst in Ordnung bringen müssen bevor sich in der Welt ein neues, positiveres, Islam-Verhältnis abzeichnet. Die intellektuelle Schwachsinngkeit nicht zu hinterfragen wie es den anderstedenkenden Religionen in islamischen Ländern ergeht is gleichbedeutend mit intellektuellen Bankrott. Diese Intellektualität ist nichts anderes als eine perverse Variante einer Rechtfertigung für das Unrechtlche. Und eine absurde Herabschätzung der Frauen. Der fundamentalistisch-politische Islam ist der neue Faschismus gegen Anderstedenkende-Religiöse und Frauen und muss intellektuell bekämpft werden.

Mein Gott, es regnet in London, und er ist empört.

Ich gehe davon aus, dass Michael von Graffenried konsequenterweise auch auf das Stipendium der Schweizer Landis-und-Gyr-Stiftung verzichten wird, welches im das Leben in London ermöglicht.

Graffenried gefällt die Schule vs-a-vis, wo hunderte von verschleierten Bangladesh-Muslima täglich ihre Kinder bringen. Frage: Wenn Graffenried selber Kinder hätte (was ich bezweifle), würde er sie dann auch dort in die Schule schicken wollen?

Das ist mir so was von egal, wer ist eigentlich dieser von Graffenried

frag mich was er vorher geraucht hat, bevor er diesen entscheid gebracht hat? wie schrecklich für die schweiz. jetzt muss nur noch peer steinbrück sagen, er zieht sein schwarzgeld aus der schweiz ab. erinnert mich alles an RTL samstag nacht.

Lieber Herr von Graffenried....machen Sie das....boykottieren Sie die Schweiz...Sie können es sich ja leisten...und wir können sehr gut ohne Sie leben!

Hoffentlich wird sein "Werk" nicht noch von unseren Steuergeldern finanziert...

...Ich liege hilflos am Boden! ...MICHAEL VON GRAFFENRIED nicht mehr bei uns ? Aber Adolf Muschg nimmt ihn doch sicher noch für ein "Cover" auf seinem nächsten Buche ...? Darin werden wir in den Grund und Boden gestampft !

Braucht die Schweiz einen Michael von Graffenried oder seine Fotografien? Von mir aus darf er seine Bilder irgendwo in der Lybischen Wüste ausstellen!

Wir sollen also seine Bilder nicht mehr sehen dürfen, welche selbstverständlich nur in Ländern entstanden sind, welche die Menschenrechte voll einhalten. Und mit Menschenrechten meine ich hier: Meinungsäusserungsfreiheit, Religionsfreiheit, Schutz der Integrität etc., nicht eine Bauvorschrift. Was für eine Sigothet!

Soooo häärzig. Herr Graffenried verdient einen Grossteil seines Geld mit Bildern die er in Staaten geschossen hat, wo die Menschen nicht wirklich viele Rechte haben. Und probt nun den Aufstand in der Schweiz. Ob Herr Graffenried seine Pflicht des Abstimmens wahr genommen hat, oder nur wettert?

Es waren auch die "Künstler" dieses Landes, die ihre Stimme erhoben dagegen, dass wir einen Päderasten verhaften. Nur weil der Päderast einer der ihren war. Von mir aus kann der Künstler seine Werke sonetwo ausstellen. Vielleicht zeigt er wirklich Mut und stellt sie in einem islamischen Land aus, wo Menschen ausgepeitscht werden dafür, dass sie Abbilder von andern Menschen machen.

Henrich wie sich diese "Kunstschaffenden" immer wieder entlarven.

wer ist das? überschätzt sich diese person nicht in seiner wichtigkeit? ein volk hat entschieden, das ist demokratie. ist er nun wichtiger als ein volk?

Das ist ganz in meinem Sinn! Leute wie Graffenried, die unsere Demokratie mit Füssen treten und dann gleichzeitig noch von Menschenrechten sprechen, haben in der Schweiz nichts zu suchen. Ich war auch gegen die Anti-Minarett-Initiative, doch habe ich auch kein Problem, diesen Entscheid des Schweizer Volkes zu akzeptieren. Geht ja schliesslich nur um ein paar Türmchen...

Sie scheinen Intellektuell nicht das Level zu haben die Medienpropaganda der letzten Tage zu deuten. Moscheen sind weiterhin erlaubt. Religionsausübung in keinsten Weise tangiert. Sie reihen sich ein in die Reihen der Antidemokraten die Momentan am lautesten in grossen Medien poltern. Wie wäre es dies künstlerisch umzusetzen? "Zunehmend Antidemokratisches Verhalten von selbsternannten Eliten."

Hansjörg Meier

03.12.2009, 12:01 Uhr

Kommentar melden

Christoph Keller

03.12.2009, 11:56 Uhr

Kommentar melden

Max Schmid

03.12.2009, 11:56 Uhr

Kommentar melden

Christian Wiedmer

03.12.2009, 11:53 Uhr

Kommentar melden

peter meier

03.12.2009, 11:52 Uhr

Kommentar melden

Willi Ammann

03.12.2009, 11:51 Uhr

Kommentar melden

Joe schmid

03.12.2009, 11:44 Uhr

Kommentar melden

Hans Peters

03.12.2009, 11:36 Uhr

Kommentar melden

Daniel Meier

03.12.2009, 11:36 Uhr

Kommentar melden

Stef Baumann

03.12.2009, 11:31 Uhr

Kommentar melden

Erich Suter

03.12.2009, 11:30 Uhr

Kommentar melden

Balmer Patrick

03.12.2009, 11:29 Uhr

Kommentar melden

Ben Müller

03.12.2009, 11:23 Uhr

Kommentar melden

Andreas R. Schulthess

03.12.2009, 11:23 Uhr

Kommentar melden

andy stettler

03.12.2009, 11:17 Uhr

Kommentar melden

Beat Keller

03.12.2009, 11:15 Uhr

Kommentar melden

Heinrich Schibli

03.12.2009, 11:15 Uhr

Kommentar melden

Tom Müller

03.12.2009, 11:11 Uhr

Kommentar melden

Gabor Magyarovits

03.12.2009, 11:10 Uhr

Kommentar melden

Kaspar Elmer

03.12.2009, 11:03 Uhr

Kommentar melden

Na und? Wer ist Michael von Graffenried?

Noch so einer, der mit grosen Worten nichts rikiert.

Ui ui, wie schlimm! Ein Künstler "boykottiert" die Schweiz, huch wie schlimm. Erstens reagiert er wie ein kleines Kind, das keine Schoggi bekommt und täubelt. Zweitens hat er wohl keine Ahnung, wie die Demokratie in der Schweiz funktioniert - da gibts halt man Entscheide, die einem nicht passen. Und drittens: Soll er doch seine Bilder im Irak, Iran oder in Saudi Arabien ausstellen-get the point?!

Kein Verlust für die Schweiz. - Einfach wieder einer der abgehobenen Elite, der sich bemerkbar machen möchte. - Ohne das "von G." wäre er nie dort gelandet, wo er ist.

möchte mal wissen wieviele seiner Kunstwerke er schon an Muslemi verkaufen konnte??? Soll er doch die Schweiz meiden, es gibt weiss Gott noch mehr (bessere) Kunstschaffende.

Von Graffenried reagiert auf den "fremdenfeindlichen Akt" als Bürger nicht als Künstler Verständlich, will er doch in Zukunft nicht auf Spenden und Zuschüsse aus der staatlichen Kulturförderung verzichten. Es sind vorwiegend Intellektuelle und Künstler die das Volk für dumm einschätzen und meinen, es belehren zu müssen selber aber über ein dubioses Demokratie-Verständnis verfügen

Nur das Geld nimmt er von der Schweiz, aber der Schaden ist nicht gross, wenn seine Ausstellung nicht mehr in der Schweiz sind.

Nein, er braucht keine Werke auszustellen - es reicht, wenn er die Fördermittel anholt

Bravo. Die Emprhungsmaschinerie läuft also langsam so richtig an. Wieso nur verhalten sich Schweizer Künstler immer so vorhersahbar und unoriginel?

Lieber Herr v. Graffenried - Türme aufstellen ist nicht ein Menschenrecht. Im scharfen Kontrast zu den von ihnen porträtierten afrikanischen und arabischen Ländern, werden die Menschenrechte in der Schweiz vollumfänglich respektiert.

>>>

«LES SUISSES SONT DES HYPOCRITES»

MICHAEL VON GRAFFENRIED. Le photographe bernois explique pourquoi il boycotte la Suisse après le vote anti-minarets. Coup de gueule.

PATRICK VALLÉJAN, LONDRES

C'est au coin de Brike Lane et de la rue Fournier, au cœur du Londonistan, ce Londres des immigrés bengalis, pakistanais ou maghrébins, celui des petites boutiques de vendeurs de téléphones portables, d'épices, de fish et chips, et des galeries d'art branchées ou des ateliers d'artistes tels que Damien Hirst et Tracey Emin que nous emmène Michael von Graffenried en ce matin glacial et pluvieux d'hiver. A pas de géant à vrai dire, lui qui mesure 1 m 90. Son vieil appareil panoramique, solidement accroché à son cou, pend nonchalamment sur son torse. Et voilà que deux femmes en niqab, voilées de pied en cap, s'approchent sur le trottoir de cette étroite rue pavée où les camionnettes et les voitures peinent à se croiser. Clic. La photo est en boîte sans que personne ne s'en rende compte. Une discrétion tout helvétique. Le photographe bernois établi à Paris depuis vingt ans et qui passe six mois dans la capitale britannique en résidence d'artiste poursuit son chemin. Il n'est de toute manière pas du genre à s'arrêter. Lui, ce qu'il aime depuis le début de sa carrière à la fin des années 80, c'est surprendre. Et passer inaperçu. Un peu comme Erich Salomon, le père du photojournalisme moderne, qui a donné son nom à un des plus prestigieux prix du monde. Une récompense qui a marqué le talent des plus grands, comme Robert Franck (1985), Sebastian

Salgado (1988), Don McCullin (1992, 1993), René Burri (1998) ou Martin Parr (2006) et que Graffenried reçoit cette année pour l'ensemble de son travail. Ce n'est pas un hasard. Il y a une réelle proximité intellectuelle entre ce Juif allemand qui fut gazé en juillet 1944 à Auschwitz et l'aristocrate suisse. Les deux photographes sont les rois des indiscrets, comme le président français Aristide Briand avait surnommé Salomon. Ce dernier avait l'habitude de s'immiscer dans les conférences et les rencontres internationales des années 20-30, rapportant des clichés inédits des personnalités politiques les plus en vue. Un regard impertinent à la Salomon dont a hérité Graffenried qui a explosé dans les années 90 le Parlement suisse (Un photographe au cœur du Palais fédéral, Ed. Ringier) et les intérieurs des conseillers fédéraux de l'époque. Son travail n'a jamais été égalé jusqu'à aujourd'hui. Mais revenons à Londres et au coin des rues Brike Lane et Fournier. Un minaret métallique d'une quinzaine de mètres de hauteur vient d'être érigé

«ICI, EN GRANDE-BRETAGNE, PERSONNE NE CHERCHE À CACHER LES MUSULMANS.»

dans ce quartier de Whitechapel, où Jack l'Éventreur a sévi à la fin du XIX^e siècle. Une belle pièce argentée dont le croissant musulman s'élance vers l'azur. Impossible de manquer cette tour grise avec ses cylindres aux motifs octogonaux, typiquement orientaux. Et c'est là que

ce fils de bonne famille bernoise, comte de son état, veut bien nous accorder une interview sur son actualité et sa décision de boycotter la Suisse.

Vous êtes un des seuls artistes helvétiques à avoir pris une décision aussi radicale?
Il semble que oui. Reste que ma décision est évidente. L'interdiction...

Pourquoi choisir cet endroit pour se parler?
Je voulais montrer que la cohabitation entre l'islam et le monde occidental est tout à fait possible et surtout qu'elle est banale à Londres. On vit ici en bonne harmonie. Chacun s'occupe de ses affaires. Les autorités du quartier ont fait construire ce minaret sans que cela ne provoque une tempête. Ça s'est fait naturellement. Sans heurt même si personne ne parle ici de minaret. On préfère parler de tour. Et ça ne dérange personne.

Il y a donc une mosquée dans ce bâtiment en briques qui ressemble à une église?
En fait, c'était une église à l'origine. Elle a accueilli les huguenots, ces protestants français qui avaient fui le royaume de Louis XIV après la révocation de l'édit de Nantes (1685, ndr). Ensuite, ce fut une synagogue lorsque les Juifs polonais trouvèrent refuge à Londres à la fin du XIX^e siècle. Et puis aujourd'hui, c'est une majorité de musulmans qui vit dans le quartier, en provenance du Bangladesh et du Pakistan et le lieu est devenu une mosquée

bien visible grâce à son minaret. Ici, en Grande-Bretagne, personne ne cherche à cacher les musulmans. C'est une réalité de migration qu'on voit dans la cité.

Pas comme en Suisse où vos compatriotes ont interdit la construction de nouveaux minarets. Un vote qui vous a fait réagir. Dans un communiqué de presse qui, étrangement, est passé inaperçu en Suisse romande, vous avez expliqué - je cite - que «l'acceptation de l'initiative contre la construction de minarets aboutit à un changement de la Constitution fédérale, je n'exposerais plus mes œuvres en Suisse - à l'exception des musées helvétiques. Et ce, jusqu'au jour où la Constitution respectera de nouveau les droits de l'homme. Vous êtes un des seuls artistes helvétiques à avoir pris une décision radicale.

Effectivement. Mais ma décision me semble complètement évidente. L'interdiction des minarets est xénophobe. Elle n'a rien à faire dans notre Constitution qui garantit la liberté de chacun et la paix sociale. Cette initiative introduit des lois d'exception dans notre texte fondamental et réduit les musulmans de Suisse à être des citoyens de deuxième zone comme Erich Salomon l'a été à son époque dans l'Allemagne nazie. Ensuite, mon meilleur ami, qui est devenu mon frère avec le temps, est musulman. Je ne pouvais tout de même pas laisser tomber ma famille de cœur. Ce qui s'est

passé en Suisse est un pur scandale. Se taire sur cette dérive, c'est être complice.

Peut-être, mais pourquoi n'avez-vous pas lutté durant la campagne contre ces idées «xénophobes»?

Je ne suis pas politicien. Je suis artiste et photographe. Et puis je dois avouer que je n'aurais jamais pensé que le peuple suisse puisse prendre une telle décision. Le résultat était un choc. Le jour du vote j'avais parlé avec mon ami musulman en visite à Londres que mes compatriotes allaient rejeter massivement ce vote. Je suis tombé de haut. C'était mon dimanche noir. Mais j'ai aussi compris que les Suisses ne connaissent pas le monde musulman.

Cela dit, vous ne prenez pas trop de risques avec votre boycott. N'est-ce pas aussi une réaction d'enfant gâté?

Cette décision était difficile à prendre. Il se peut que je n'expose plus jamais en Suisse. Mais je veux pousser au dialogue. À la réflexion. Montrer que ce vote est absurde et qu'il est ridicule d'avoir peur de l'autre, de le diaboliser. Tout mon travail est centré sur ces réalités que les gens ne veulent pas voir. C'est ce que j'ai fait quand j'ai photographié Astrid et Pierre, un couple de toxicomanes allemands. Durant une année et demie, je les ai suivis entre deals, prison, prostitution et leurs shoots quotidiens. Leurs photos ont été présentées sur les panneaux de publicité dans les grandes villes de Suisse.

Que sont-ils devenus?

Astrid est morte d'une overdose en novembre 2008 à l'âge de 36 ans. J'ai encore pris une photo lors de son enterrement. Pierre



PROFIL

Né en 1957 à Berne. Il lance sa carrière à la fin des années 80 (Swiss Image et Swiss People). Ce fils d'une grande famille se rend au Soudan et en Algérie. Nombreuses expositions et publications dans le monde. Lauréat en 1989 du World Press Photo.

Malheureusement oui. Et ça me fait mal au cœur de le dire. Moix lance un débat. Et cela ne sert à rien de le menacer. Nous devons réagir. La Suisse doit réagir. Il y a un gros malaise.

C'est ce que vous allez dire lorsque vous allez recevoir le prix Erich-Salomon en septembre à l'occasion d'une grande exposition à Cologne?
On verra en temps voulu. Ce prix est en tout cas une belle reconnaissance. Je dois avouer. J'en suis d'autant plus fier que j'ai beaucoup d'admiration pour Erich Salomon qui a été aussi victime de la politique d'enfermement. Il faut décomplexer cette Suisse qui doit retrouver sa force de créativité et sa confiance en elle.

2010 est d'ailleurs l'année Graffenried. Vous rentrez à la fin du mois à Paris après un séjour de six mois à Londres et une grosse rétrospective vous attend à la Maison européenne de la photographie de Paris (du 14 avril au 13 juin 2010). Peu de Suisses ont eu droit à cet honneur!

C'est l'occasion pour moi de montrer d'autres images que celles de la guerre civile algérienne. En France, je suis surtout connu pour ce travail. Mon exposition s'intitulera Outing. Pour la première fois, je présenterai sous un même toit huit de mes grands sujets, de mes débuts avec Swiss People à Guerre sans images en Algérie en passant par le Soudan, le Caire, l'Amérique profonde, la scène de la drogue en Suisse et mes inédits sur le Londonistan. L'idée, c'est de donner à voir ce qui est invisible. Parce que la situation est difficile à saisir. Ou tout simplement parce qu'on refuse de regarder. Encore et toujours. o

www.michaelvon.com

est resté seul. Moi, je prétends que les Suisses sont un peu comme Pierre et Astrid. Paumés. Ils ont peur des musulmans comme ils craignent les drogues. C'est notre rôle à nous artistes d'interroger l'identité. Je ne suis pas le seul à le penser. J'ai reçu énormément de messages de soutien après ma décision de ne plus exposer en Suisse.

Vraiment?

J'espère que ce vote servira d'électrochoc. Nous les Suisses, nous sommes hypocrites. Nous vivons au cœur de l'Europe et

«NOUS DEVONS RÉAGIR. LA SUISSE DOIT RÉAGIR. IL Y A UN GROS MALAISE.»

nous ne voulons pas participer à l'Union européenne et partager avec nos voisins. C'est absurde. On pense toujours que nous ne sommes pas comme les autres alors que nous sommes des Européens. Nous pouvons même apporter beaucoup au développement de l'UE grâce

« Le garçon sur le tronc d'arbre est un pygmée Baka. Son futur dans la forêt équatoriale est menacé par la déforestation industrielle. Pour expliquer mon travail, je parle souvent de rencontres. Je veux faire se confronter des gens qui ne se rencontreraient pas autrement. Pour provoquer ces rencontres, je cherche à photographier des gens dans des situations réelles. Je transfère ensuite les images dans l'environnement de l'observateur, ce qui explique notamment le grand format que j'utilise. Le spectateur peut ainsi plonger directement au cœur de l'événement, et a l'impression d'être avec les gens dans l'image.

Ces 32 photographies panoramiques, produites au cours de deux voyages d'un mois au Cameroun, ont ainsi été affichées en mars 2009 sur les panneaux publicitaires de cinq villes suisses. Mon but est que le spectateur se laisse glisser dans l'image panoramique et, peut-être, diminue la peur et la distance entre l'Africain et lui-même. Eye on Africa veut montrer la diversité et la beauté d'un pays d'Afrique, loin des l'association pauvreté-violence que nous associons depuis longtemps au continent africain. »

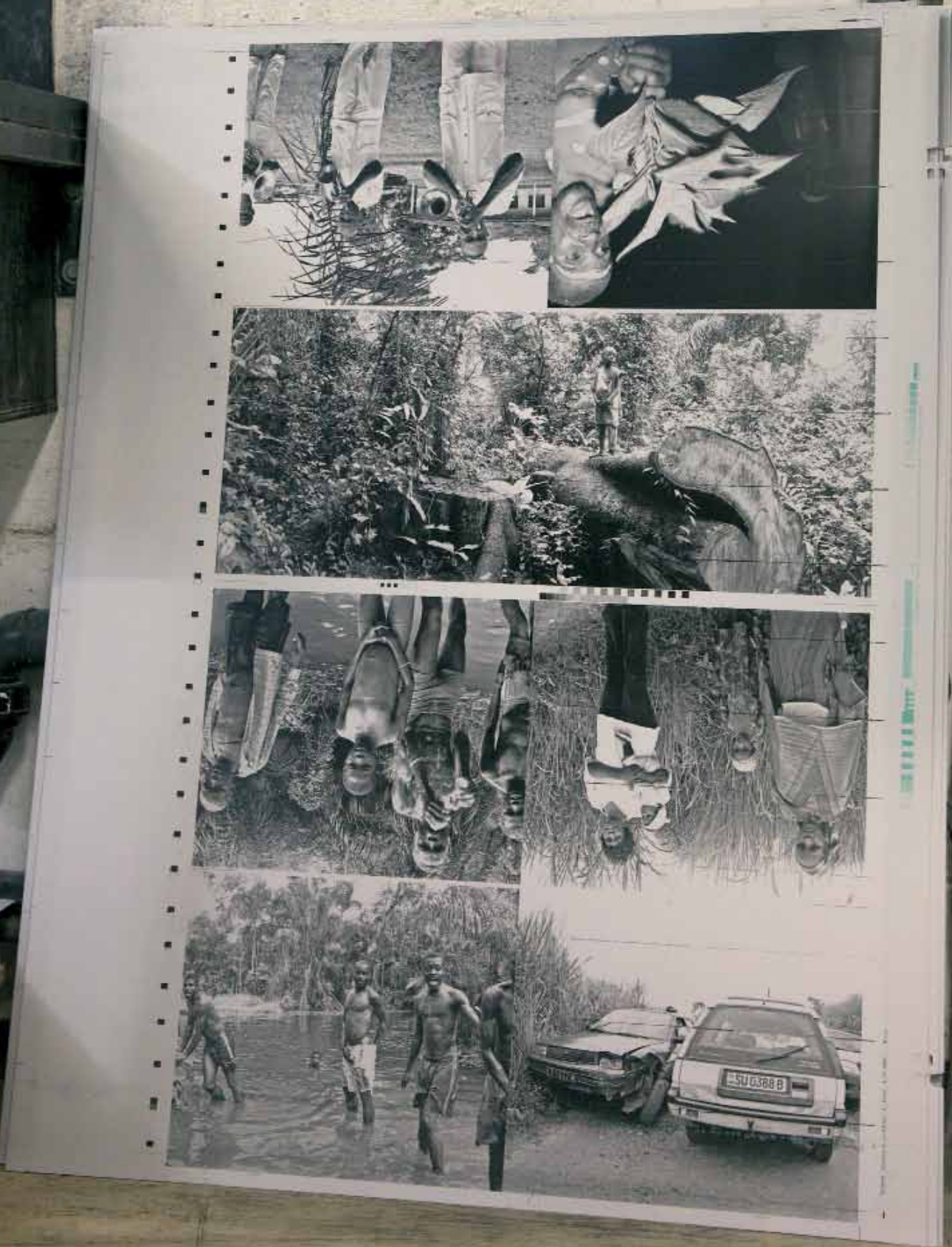
“The boy on the trunk is a pygmy from the Baka tribe. Because of industrial logging, his future in the equatorial forest is bleak. To explain my work, I often use the word “encounter”. I want to confront people who would never normally meet. For these encounters to take place, I try to photograph people in “real” situations. I then transfer the images in the viewer's environment, thus the panoramic format. The viewer can then delve directly into the event, and feels he is himself within the picture frame.

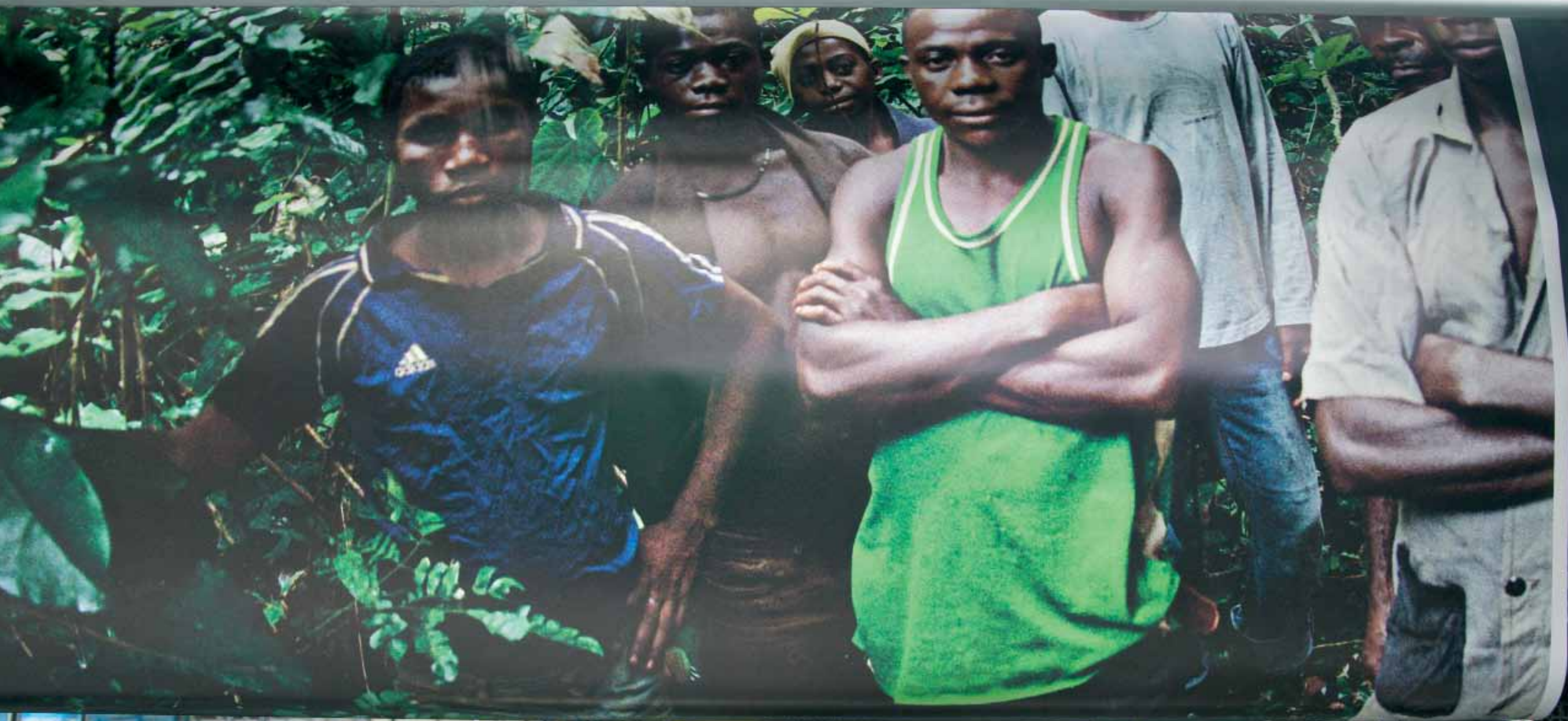
These 32 panoramic images, made over two one-month stays in Cameroon, were printed on publicity boards in five Swiss cities. It is my goal and my hope that the viewer will let himself plunge in the image and, maybe, reduce the distance and fear between the African and himself. Eye on Africa wants to show the diversity and beauty of an African country, far from the poverty and violence usually associated with the African continent.”

«Der Knabe auf dem Baumstamm ist ein Baka Pygmäe. Seine Zukunft im Urwald ist durch die industrielle Entwaldung bedroht. Um meine Arbeit zu erklären spreche ich oft von Begegnungen. Ich will, dass sich Leute begegnen, die sich normalerweise nicht begegnen würden. Um diese Begegnungen zu provozieren versuche ich Leute in ihrer realen Situation zu fotografieren. Anschliessend bringe ich die Bilder in die gewohnte Umgebung des Betrachters. Das erklärt auch das Grossformat das ich dafür anwende. Der Betrachter taucht so direkt ins Geschehen des anderen ein und hat den Eindruck zusammen mit den Leuten im Bild zu sein.

Diese während zwei Reisen nach Kamerun entstandenen 32 Panoramafotografien habe ich im März 2009 auf den öffentlichen Werbeflächen in fünf grossen Schweizer Städten plakatieren lassen. Mein Ziel war, dass der Betrachter ins Bild eintaucht und so vielleicht seine Angst und Distanz zwischen ihm und dem Afrikaner abbaut. Eye on Africa will die Vielfaltigkeit und die Schönheit Schwarzafrikas zeigen, wegführen von den Vorurteilen der Armut und Gewalt, welche wir im Zusammenhang mit dem afrikanischen Kontinent im Kopf haben.»

EYE ON AFRICA 2008/09 GALERIE ESTHER WOERDEHOFF PARIS





22 Traditioneller Medizinmann der Baka-Pygmäen im Urwald, Ost-Kamerun, 2008 / Guérissieur pygmée dans la forêt équatoriale, Région de l'Est, Cameroun, 2008 / Pygmy medicine man in the equatorial forest, East Region, Cameroon, 2008

18 Hochzeitskapelle in Kékem auf dem Weg von Bafang nach Douala, Kamerun, 2008 / Fête de mariage à Kékem, sur la route de Bafang à Douala, Cameroun, 2008 / Wedding band in Kékem, on the road from Bafang to Douala, Cameroon, 2008

17 Fischer auf dem Nyong beim Dorf Nguidu-Minfolo, Kamerun, 2008 / Pêcheurs sur le rivière Nyong près de Nguidu-Minfolo, Cameroun, 2008 / Fishing on the Nyong River near Nguidu-Minfolo, Cameroon, 2008



31 Die Verdrängung der Kalebasse auf dem Kopf verrät den Zivilstand der Kirdi-Frauen. Markt von Toundou, Extremes Norden, 2008 / Les coiffes de calabasse des femmes Kirdi indiquent leur statut marital. Marché de Toundou, Région de l'Extrême-Nord, 2008 / The Kirdi women calabash-headwear indicates their marital status. Toundou market, Extreme North Region, 2008



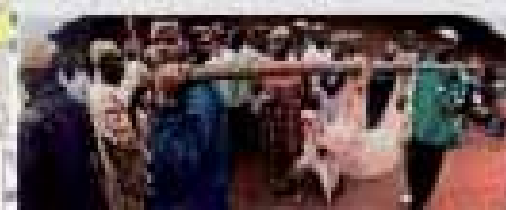
8 Ankunft der High-Society-Damen zur Einsetzung des Präfekten von Wouri, Douala, Kamerun, 2008 / Des invitées de la bourgeoisie arrivent à la cérémonie d'investiture du préfet de Wouri, Douala, Cameroun, 2008 / Arrival of high-society guests at the swearing-in ceremony of the Wouri Prefect, Douala, Cameroon, 2008



26 Der Djoufou erschreckt die Leute an einer Beerdigung in der Nähe von Wum, Nordwest-Kamerun, 2008 / Le djoufou apparaît aux enterrements pour effrayer les vivants. Près de Wum, Région du Nord-Ouest, Cameroun, 2008 / The djoufou appears at funerals to scare the living. Near Wum, North West Region, Cameroon, 2008



9 Polizeigründlinge, Douala, Kamerun, 2008 / Police anti-émeutes, Douala, Cameroun, 2008 / Riot police, Douala, Cameroon, 2008



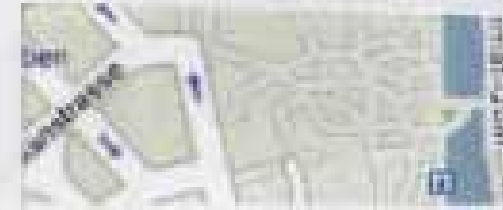
25 Zubereitung des Leichnens an einer Beerdigung in der Nähe von Wum, Nordwest-Kamerun, 2008 / Préparation du cadavre à l'enterrement, près de Wum, Région du Nord-Ouest, Cameroun, 2008



24 Verbeugung für den Sultan von Foumban, Kamerun, 2008 / Les femmes s'inclinent devant le sultan de Foumban, Cameroun, 2008 / Paying homage to the Sultan of Foumban, Cameroon, 2008



16 Fußballtraining in Yaoundé, Kamerun, 2008 / Entraînement de football à Yaoundé, Cameroun, 2008 / Football training in Yaoundé, Cameroon, 2008



20 Baka-Knabe im Urwald, Ost-Kamerun, 2008 / Garçon Baka dans la forêt équatoriale, Région de l'Est, Cameroun, 2008 / Baka boy in the equatorial forest, East Region, Cameroon, 2008

Detail Karte



© 2007-2008, pr2, Zürich

Original Bau

bye on africa
Zürich
part 1



H. SPÄTI AG
Alteisen · Metalle
Muldenservice
3006 Bern
Tel. 031 336 73 73



Members of the Armed Forces saluting the Douala governor, Cameroon 2008



ried : «Couleurs Urbaines» music festival, Yaoundé, Cameroon, June 19, 2008

Domino Paul Blue
Edmond / formerly Leguillou Avenue Edition
www.mugham.com







Né en 1957 à Berne, Michael von Graffenried vit et travaille à Paris. Venu du photojournalisme, il travaille aujourd'hui sur des projets à long terme, pour lesquels il utilise différents supports médiatiques et qu'il présente souvent dans des espaces publics.

Hans Ulrich Obrist est né à Zurich en 1968. Après avoir travaillé au musée d'Art moderne à Paris, il est aujourd'hui co-directeur de la Serpentine Gallery à Londres. Depuis 1991, il a été le commissaire de plus de 200 expositions consacrées à l'art contemporain.

Born in 1957 in Bern, Michael von Graffenried lives and works in Paris. After having worked as a photojournalist, he now concentrates on long-term projects that he presents on different media and often shows in public spaces.

Hans Ulrich Obrist was born in Zurich in 1968. After working for the Museum of Modern Art in Paris, he is now co-director of the Serpentine Gallery in London. Since 1991, he has curated more than 200 exhibitions devoted to contemporary art.

Der 1957 in Bern geborene Michael von Graffenried, lebt und arbeitet in Paris. Aus dem Fotojournalismus kommend, arbeitet er heute an Langzeitprojekten, die er medienübergreifend präsentiert und oft auch im öffentlichen Raum ausstellt.

Hans Ulrich Obrist wurde 1968 in Zürich geboren. Aus Paris vom Musée d'Arts moderne kommend arbeitet er heute als Co-Director der Serpentine Gallery in London. Seit 1991 hat er bis heute über 200 Ausstellungen im Bereich Gegenwartskunst kuratiert.

**Ce Catalogue
accompagne l'exposition**

**Michael von Graffenried –
OUTING 14.4.–13.6.2010
à la Maison Européenne
de la Photographie à Paris**
www.mep-fr.org

et

**Michael von Graffenried –
EYE ON AFRICA à la Galerie
Esther Woerdehoff, Paris
14.4.–13.6.2010**
www.ewgalerie.com

**Remerciements /
Acknowledgments /
Danksagung**

Ce catalogue est réalisé avec
le soutien des Amis de la Maison
Européenne de la Photographie
et l'Association Suisse d'Entraide
Sociale et Culturelle

Galerie Esther Woerdehoff Paris

**Deutsche Gesellschaft
für Photographie E.V.**
www.dgph.de

© 2010 Editions Falguière
© 2010 mvphoto.com
© 2010 Hans Ulrich Obrist

Relecture et traduction /
edited and translated by /
Adaptation und Übersetzung:
Albertine Bourget

traduction en allemand /
german translation by /
Deutsche Übersetzung:
Conny Frühauf

Conception graphique /
graphic design /
Grafische Gestaltung :
Gerhard Blättler
www.gerhardblaettler.ch